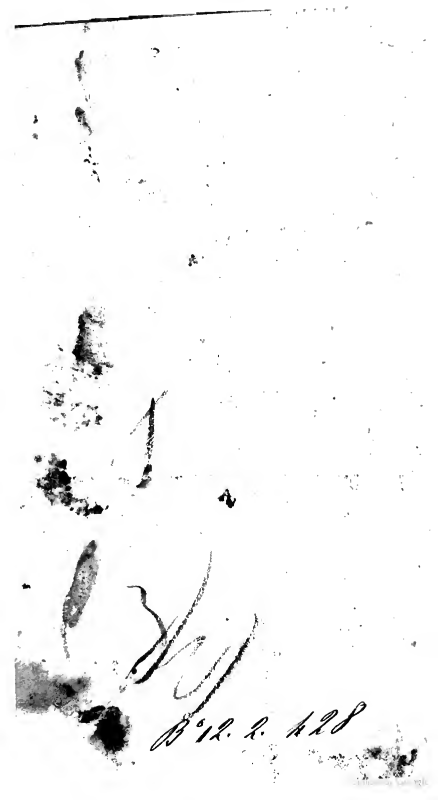








HISTOIRES TRAGIQUES ET GALANTES

TABLE
DES PIECES CONTENUES
dans ce premier Volume.

HISTOIRES TRAGIQUES ET GALANTES.

ORNÉES DE FIGURES

en Taille-douce.

TOME PREMIER.



Du Fonds de PIERRE WITTE.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë S. Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

MDCCXXXI.

Avec Approbations, & Privilege du Roi.





JAQUELINE DE BAVIERE, COMTESSE DE HAINAULT.

PUisque la prudence ne régle pas toujours la condu ite des vieilles gens, il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'éloigne quelquefois de la jeunesse. Les foiblesses d'un âge peu avancé rendent de certaines fautes tolerables; & pour avoir quelques égaremens, on ne fait pas absolument divorce avec la vertu.

L'Héroine que nous introduisons ici étoit une Princesse aussi fameuse par son mérite, que par ses malheurs. Son illustre naissance, sa beauté extraordinaire & son esprit éclairé la distinguoient avantageusement, entre toutes les personnes de son sexe. A regarder ses avantures d'un œil severe, on pourroit s'imaginer que son tem-

perament la portoit à l'amour & à l'inconstance ; mais en examinant ses actions de plus près , on demeurera d'accord qu'elle étoit plus malheureuse que criminelle.

Elle étoit fille de Guillaume de Baviere , quatriéme du nom , Comte de Hainaut, de Hollande, de Frize , de Zelande , & de Marguerite de Bourgogne ; & arriere - petite fille de l'Empereur Loüis. Cette grande origine , & la puissance de sa Maison la firent rechercher dès son enfance. Charles VI. Roy de France conclut le mariage de Jean son fils , Dauphin de Viennois, avec cette Princesse qui n'avoit alors que cinq ans. L'accomplissement en fut long-tems differé, mais pendant cet intervale, elle fut regardée comme Reine future de France.Le Roy Charles & le Comte de Hainaut étoient dans une parfaite intelligence ; mais le Dauphin & son Epouse ne se connoissoient que parce qu'on prononçoit souvent leurs noms devant eux.

En attendant le tems de leur parfaite union , l'amour qui n'avoit point de part à cet engagement, ne voulut pas demeurer oisif. Jean de Bourgogne Duc de Brabant qui avec un Esprit des plus médiocres , avoit une ambition demesurée, vint passer quelque tems à Mons. Il étoit cousin germain de la jeune Princesse de Hainaut , & cette proximité luy donnoit un accès continuel auprès d'elle. La Comtesse de Hainaut l'aimoit , comme s'il eût été

ſon fils, parce qu'il étoit celui de ſon frere, & elle auroit bien voulu que ſes biens immenſes deſtinez à ſa fille, n'euſſent point été pour le Dauphin.

Le Duc de Brabant étoit aſſez bien fait, & même extrémement riche; mais ſon intelligence ne paſſoit point une médiocrité baſſe, & il avoit une humeur ſi bizarre qu'il étoit impoſſible aux perſonnes les plus dociles de s'en accommoder. Il ne laiſſa pas de devenir éperdûment amoureux de la Princeſſe de Hainaut; mais ces délicateſſes qui plaiſent & qui touchent, ne ſe trouverent jamais avec ſa paſſion.

Il ſe paſſoit alors en France des choſes d'une grande importance pour la maiſon de Bourgogne. Le meurtre du Duc d'Orleans en fut le motif. Sa femme & ſes enfans travaillerent à venger cet attentat. Le Duc de Bourgogne ſe défendit mal. La Comteſſe de Hainaut ſa ſœur étoit naturellement dans ſon parti; & la France qui vouloit épargner les parens de la Dauphine ſouhaitoit un accommodement. Le Duc de Brabant ni Jaqueline de Baviere n'étoient pas en état de s'intriguer dans ces querelles, & ils s'amuſoient à des jeux pendant qu'on ne parloit que de ſang à la Cour de Charles VI.

Quoique le jeune Duc de Brabant aimât la Princeſſe de Hainaut autant qu'il en étoit capable, elle ne put jamais l'eſtimer. Tous ſes pas lui déplaiſoient, & il paroiſſoit une certaine ſtupidité dans les



actions de ce Prince, qu'elle ne pouvoit supporter. On ne lui donnoit point d'autre titre que celui de Dauphine. Elle recevoit tous les honneurs dûs à la femme de l'Heritier présomptif d'un puissant Royaume ; & ses belles qualitez répondoient admirablement bien à toute cette gloire.

Le Comte de Hainaut qui étoit clairvoyant, s'apperçut de l'amour du Duc de Brabant. Ces jeunes personnes, qui selon toutes les apparences ne sont pas nées l'une pour l'autre, dit-il un jour à sa femme, pourroient à la fin se vouloir trop de bien; & je vous prie, Madame, d'y mettre ordre, avant que le mal soit plus grand. Vous voyez, répondit la Comtesse, des choses qui ne m'ont point encore paru. Voudriez-vous que des enfans qui sont proches parens, se regardassent avec indifference ? Croyez-moi, reprit-il, ces sortes de préoccupations ménent plus loin que vous ne pensez. Votre fille n'est plus à vous, ni à moy, ni à elle-même. Je me repose sur votre sagesse du soin de sa conduite; faites, je vous conjure, qu'elle ne me donne point de chagrin. Mais, Monsieur, repliqua-t-elle, que voulez-vous que je fasse, & que puis-je dire à deux innocentes créatures qui ne m'entendront point ? Vous les croyez plus simples qu'elles ne le sont, poursuivit le Comte. Quoique le Duc de Brabant n'ait pas l'esprit brillant, il est susceptible d'amour. Ma fille a déja trop de raison, & je

ſerois au deſeſpoir que quelqu'un lui inſpirât des ſentimens qu'elle ne doit avoir que pour le Dauphin. Votre prévoyance me paroît fort extraordinaire ; répondit la Comteſſe. Pour vous ſatisfaire je compterai les pas de ma fille, & de mon neveu; mais en vérité je ne voudrois pas qu'on pût vous ſoupçonner de cette défiance. Faites toujours ce que je ſouhaite, pourſuivit le Comte de Hainaut, & ne vous mettez pas en peine de ce que l'on penſera de ma bizarrerie.

Après cet entretien, la Comteſſe entra dans la chambre de la Dauphine qu'on habilloit. Elle étoit ce jour-là d'une beauté ſurnaturelle, & le Duc de Brabant la regardoit avec tant d'application, qu'il s'apperçut à peine de l'arrivée de la Comteſſe de Hainaut. Vous êtes bien rêveur, Monſieur le Duc, lui dit-elle. Avez-vous quelque importante leçon à méditer, ou vos maîtres vous ont-ils donné Madame la Dauphine à étudier ? Je trouve mieux mon compte à regarder ſes charmes, reprit-il, qu'à faire de mauvais thémes, & ſur ce chapitre mon cœur eſt toujours d'accord avec mes yeux. Comme vous ne devez pas la voir éternellement, répondit la Comteſſe ſurpriſe de cette réponſe, je vous conſeillerois de vous accoûtumer de bonne heure à ſon abſence : & il n'y a guéres d'apparence que vous la ſuiviez à Paris. Si elle y va ſans moi, ajoûta le Duc, il faudra donc que je meure. Pourquoi, Madame, pourquoi la promettiez-vous

à ce Dauphin qui ne la connoît point, & qui ne l'aimera peut-être jamais autant que je l'aime ? Votre petite folie peut devenir bien grande, repliqua la Comtesse, vous n'irez point en France Il faut de necessité que vous demeuriez dans vos Etats. Ah ! j'y irai très-certainement, s'écria-t-il, quand ce ne seroit que pour faire la guerre au Dauphin. Il sortit à ces mots. La Comtesse de Hainaut vit bien que son Epoux avoit eu raison, & que le Duc de Brabant étoit fort amoureux. Le Duc de Brabant vous plaît-il autant que vous lui plaisez dit-elle à la Dauphine : & consentiriez-vous qu'il prît les armes contre votre mari ? Mais, Madame, répondit-elle en riant, je l'aime comme un Prince de votre sang, & que je sçai qui vous est cher ; mais comme je haï la guerre, s'il la faisoit jamais à quelqu'un ce seroit contre mon intention. Ne le maltraitez point, ajoûta la Comtesse; mais ne vous engagez pas trop tendrement avec lui. Je vous obéïrai sans peine, repartit la jeune Princesse, & je n'ai rien senti jusqu'ici qui soit opposé à mon devoir. Après cette conversation, la Comtesse de Hainaut convaincuë de la verité, ne voulut pas dire à son mari qu'il avoit si bien deviné.

La Dauphine qui croissoit, devenoit si charmante & si spirituelle, qu'on ne pouvoit la regarder sans amour : celui du Duc de Brabant augmentoit par la presence continuelle d'un objet si aimable,

mais son esprit naturellement désagréable servoit mal ses jeunes désirs auprès d'une Princesse vive & délicate. Il parloit beaucoup, & il s'exprimoit mal. Sa présomption étoit excessive, & l'on voyoit en lui quelque chose d'altier & d'infiniment rebutant.

Le Comte de Hainaut qui avoit fait convenir sa femme de la préoccupation du Duc de Brabant, & qui voyoit aprocher le terme où sa fille devoit être mise avec le Dauphin, crut qu'il étoit à propos d'éloigner Jean de Bourgogne : il le fit donc rapeller chez lui, & l'on ne vit jamais tant d'extravagances qu'en fit ce jeune Amant. Il pleura, il se fit, s'il faut dire, entraîner de Mons. Sa furie alla jusqu'aux menaces. La Comtesse qui étoit sensible pour les siens, en eut de la douleur. La Dauphine parut fort moderée, & l'on vit bien qu'elle ne simpatisoit point avec son cousin.

Les démêlez du Duc de Bourgogne & des Princes d'Orleans ne finissoient point. Le crime du premier faisoit horreur, & le juste ressentiment des autres donnoit de la compassion. Le Roi de France qui vouloit ménager l'offenseur & les offensez, négligeoit la vengeance de son frere, & amusoit ses neveux par un vain espoir.

Enfin le tems de mener la Dauphine à son mari arriva. Le Comte & la Comtesse de Hainaut qui avoient les inclinations magnifiques, lui donnerent un équipage superbe; & la Princesse sur le point

de paroître à la Cour du monde la plus somptueuse & la plus polie, ne négligea rien de ce qui pouvoit aider à sa beauté On avoit mis à son service plusieurs filles de qualité choisies entre les mieux faites. Vendegre étoit sa favorite,& elle n'ignoroit rien des pensées de la Princesse. Hé bien ! Madame, lui disoit-elle quelques jours avant leur départ, vous verrez donc le Dauphin de Viennois dans peu de tems, & le pauvre Duc de Brabant n'a plus qu'à se désesperer ? Il n'est pas d'un temperament si furieux, Vendegre, répondit la Dauphine ; & par la connoissance que j'ai de la trempe de son esprit, je suis persuadée que des objets nouveaux dissiperont ses premieres idées, & qu'il demeurera fort tranquille. Un peu d'absence le guérira d'un mal d'habitude, & je t'assure qu'il ne pense déja plus à moi. Je ne suis point de votre opinion, Madame, répondit Vendegre ; j'ai une telle passion pour vos interêts, que tous ceux qui vous aiment me vont au cœur. Je voudrois, pour te récompenser de ces bons mouvemens, interrompit agréablement la Dauphine, que tu fusses Maitresse souveraine de celui du Duc de Brabant, & je te verrois avec plaisir partager son rang & sa fortune. Vendegre rougit assez alors pour persuader à la Dauphine que le souhait lui plaisoit : mais feignant que c'étoit de honte : Vous vous moquez donc de moi, Madame, repartit-elle, & l'excès de mon zéle m'attire

de la confusion ? Je sçai bien mieux regler mes pensées, & les Vendegres n'ont pas des chaînes assez illustres pour des Ducs de Brabant. Hé bien! folle, continua la Dauphine, fâchez-vous, si vous voulez ; il n'est pas moins vrai que je voudrois vous voir en même tems devenir ma parente, & une grande Princesse ; & moi, Madame, ajoûta Vendegre, je souhaite que votre Dauphin vous rende la plus heureuse personne de l'Univers, comme vous êtes la plus accomplie.

Enfin le Comte & la Comtesse de Hainaut conduisirent leur fille à Compiegne, où Monsieur le Dauphin les attendoit. L'entrevuë de ces deux jeunes personnes ne fut pas fort pleine de feu ; mais il ne parut rien qui tendit à l'indifference. Le Prince étoit fort aimable, & la Princesse avoit des charmes infinis. La Reine de France les reçut à Senlis où elle étoit accompagnée du Duc de Tourraine son fils, du Duc de Bretagne, & de plusieurs autres Princes; la joie des deux partis fut solemnisée par mille galanteries, qui divertirent extrémement la Dauphine. La Reine & la Comtesse de Hainaut se rendirent les honneurs réciproques. Après avoir donné plusieurs jours aux plaisirs, la Reine reprit le chemin de Paris, & le Dauphin avec son Epouse & la Comtesse de Hainaut celui de Compiegne. Le Comte de Hainaut fut à Paris pour regler de grandes affaires ; mais on lui remit des

soupçons dans l'esprit qui l'obligerent à en partir secrettement. Etant en quelque façon maître de la personne du Dauphin, il marchoit vers Compiegne dans l'esperance de parvenir à toutes ses fins; mais trop de malheurs menaçoient les maisons de France & de Hainaut: & en arrivant, il trouva le Dauphin à l'extrémité, d'un abcès dans la gorge, qui en le suffoquant tout d'un coup termina sa vie, & mille desseins importans qui étoient fondez dessus. Le deuil fut grand & douloureux. La Dauphine au lieu d'aller à Paris retourna à Mons avec sa mere,& cette mort précipitée étonna toute l'Europe. On crut que le poison y avoit eu plus de part que l'abcès; mais c'étoit de simples opinions, & on ne pouvoit rien décider de positif sur des conjectures sans preuves.

La fortune qui avoit choisi Jaqueline de Baviere pour la rendre un exemple memorable de ses caprices, ajoûta à ce premier malheur une atteinte encore plus cruelle. Le Comte de Hainaut sensiblement affligé de la perte du Dauphin, fut passer quelque tems au Château de Bouchain, pour dissiper son chagrin dans la solitude. Il y mourut en peu de jours, & la Comtesse demeura veuve aussi-bien que sa fille. Cette jeune Princesse uniquement & légitimement heritiere des biens de sa Maison, voulut prendre possession de ce que ces justes droits lui donnoient; mais elle trouva un rigoureux Persecuteur en la personne de Jean de Baviere

Evêque de Liege, frere de son pere, sous prétexte d'un partage déraisonnable de la succession du Duc Aubert leur pere. Il quitta la Crosse pour déclarer la guerre à sa niéce,& épousa la Duchesse de Luxembourg, veuve d'Antoine Duc de Brabant, frere du Duc deBourgogne. Ces embarras n'étoient pas petits pour des femmes. Il leur falloit un Chef, & la Comtesse de Hainaut songea d'abord à remarier sa fille. Elle avoit toujours tendrement aimé le Duc de Brabant. Elle sçavoit que les premieres inclinations de ce Prince avoient été pour la Dauphine. Il avoit un grand nom, une grande fortune. Il étoit de son sang. Son conseil pour lui plaire aplaudit à ce dessein;& quand elle n'y vit plus de difficulté que du côté de sa fille, elle travailla à l'y résoudre par tout ce qu'on peut imaginer de plus flatteur.

Vous voyez, lui disoit-elle, en quel abîme d'inquietudes l'Evêque de Liege nous plonge. Nous allons être malheureuses : & peut-être accablées. Libre par la mort du Dauphin, vous pouvez choisir un autre Epoux, & si vous voulez m'obliger, ce sera le Duc de Brabant. L'envie de vous obéïr m'est fort naturelle, répondit la Princesse; mais, Madame, quel secours esperez-vous d'un homme de son âge ? Sa raison n'est pas plus avancée, & j'avoue que je tiendrois nos affaires en mauvais chemin sous une conduite si peu experimentée. D'ailleurs, Madame, nous sommes si proches parens, qu'il faudroit

une autorité de l'Eglise. Est-il absolument necessaire que je me marie ? Le Dauphin & mon pere ont à peine les yeux fermez. Nos larmes coulent encore, & vous pensez à des nôces! Ma fille, repartit la Comtesse, ce que vous dites est plein d'esprit; mais il n'est peut-être pas si prudent que vous pensez. Nos avis suffiront au Duc de Brabant. Moins il sera éclairé, & plus il dépendra de nous. Jugez par l'Evêque de Liege, s'il fait bon avoir affaire à des Princes fiers & entreprenans..... Mais, Madame, interrompit la Princesse, si vous me permettez de m'expliquer avec franchise, je vous dirai que c'est une triste condition d'être liée pour toute sa vie avec un homme presque imbecile, qui ne peut agir par lui-même, & qu'on sçait cependant fort attaché à ses passions. En vérité la confusion & le mal tomberoient sur moi ; & je vous conjure de ne point contraindre ma soumission. Vous êtes offensante, Madame, ajoûta la Comtesse en pleurant. Quoi ! parce que le Duc de Brabant vous a beaucoup aimée, parce qu'il vous a plus montré sa tendresse que sa vivacité, vous le traitez, s'il le faut dire, de bête ; & il n'y a rien d'injurieux que vous ne pensiez de lui. Est-ce être si stupide que de connoître ce que vous valez ? Ayez un peu plus de reconnoissance pour ses premiers feux, & songez moins aux bonnes qualitez que vous prétendez qui lui manquent. L'Eglise ne doit point vous faire de peine. On peut la rendre

traitable sans de grands efforts ; & nous avons un milion d'exemples de semblables mariages. Alors elle embrassa sa fille qui haussa les épaules, jugeant bien qu'il falloit contenter une mere obstinée, & s'abandonner à son entêtement.

La Comtesse ne la vit pas plûtôt renduë, qu'elle prit ses mesures du côté du Duc de Brabant. Comme il aimoit encore autant qu'il en étoit capable, il fut ravi de ce qu'on lui offroit un bien qu'il avoit tant souhaité. On prépara toutes choses à Mons pour le recevoir : & la jeune Princesse s'y disposa, voyant bien qu'il ne lui étoit pas possible de faire autrement, à moins que de se brouiller pour jamais avec sa mere. Vendegre qui avoit tant plaint le Duc de Brabant quand on mena Jaqueline de Baviere au Dauphin, ne paroissoit pas assez gaye au gré de la Princesse, lorsque leur mariage fut arrêté. Quoi ! Vendegre, lui dit-elle, vous ne vous réjouissez point de ce que j'épouse votre bon ami ; & après avoir tant parlé en sa faveur, vous êtes aussi triste aujourd'hui que vous l'etiez, lorsque je fus trouver le Dauphin. Je prens cependant beaucoup de part à sa bonne fortune, répondit Vendegre ; mais vous, Madame, seriez-vous bien-aise à présent de me trouver dans son cœur ? J'avoüe, repartit la Princesse, que je ne voudrois pas qu'il en aimât une autre, puisqu'il doit être mon mari : & je ne lui crois pas le cœur assez grand, ajoûta-t-elle en souriant,

pour devoir être d'un grand prix, lorſqu'il ſeroit partagé. Vous le meritez ſans doute tout entier, répondit Vendegre, & je ſuis perſuadée que vous le poſſederez uniquement. Voyez, Madame combien j'avois raiſon de parler pour lui, puiſque le Ciel vous le deſtinoit. Je vous en ferai remercier par lui-même, continua la Princeſſe, & je dois lui témoigner combien vous êtes dans ſes intérêts.

Le Duc de Brabant fit paroître une joye immoderée en arrivant à Mons. Il étoit jeune & bien fait. La magnificence étoit répanduë dans toute ſa maiſon, & on ne s'arrêta pas alors aux défauts d'une humeur que le plaiſir embelliſſoit. Dès qu'il fut à Mons, la Comteſſe de Hainaut fit celebrer ce mariage qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité. Il s'y trouva quantité de Seigneurs, & d'illuſtre Nobleſſe. Jamais la Ducheſſe de Brabant n'avoit paru ſi charmante, quoique ſon cœur eût répugné à cet engagement: & le Duc eut ſujet d'oublier les peines qu'il avoit ſouffertes en aimant ſans eſpoir.

Après la fête, on travailla à l'accommodement de l'oncle & de la niéce. Ceux qui furent chargez de cette négociation n'agirent pas inutilement. La paix qui fut concluë ne promettoit que du repos; mais les plus belles eſperances n'ont pas toujours de bons ſuccès.

Pendant que le Duc de Brabant avoit été éloigné de ſa couſine, Beghe qui tenoit un rang conſidérable auprès de lui, ſe

rendit absolument maître de son esprit, & le gouverna de telle maniere, qu'il ne faisoit pas une démarche sans ses avis; Comme il connoissoit le genie élevé de la Duchesse, la crainte de perdre un crédit absolu s'empara de son ame; & se ménageant avec une fine dissimulation, en rendant de profonds respects à cette Princesse, il ne laissa pas d'insinuer au Duc qu'il étoit dangereux de la croire trop: que les femmes habiles & hardies se donnoient d'étranges licences, & qu'il seroit honteux, ou plûtôt infâme à un Prince tel que lui de pousser la déference trop loin. Les foiblesses du Duc de Brabant n'étoient pas exemptes d'orgueil. Beghe le sçavoit bien, & son artifice ne manqua pas de réüssir. Le Duc parut opiniâtrement opposé à la premiere chose que la Duchesse lui proposa. Mais, Monsieur, lui dit-elle, étonnée & chagrine d'une fierté à laquelle son esprit n'étoit point préparé, il faut que vous soyez aveugle de ne point voir la nécessité d'une affaire qui peut nous en attirer de très-facheuses, si elle est négligée; & si vous avez les yeux mauvais, vous devez vous en rapporter à de meilleurs. Moi, reprit-il sechement, je ne crois pas que les miens manquent de lumiere; & il me semble, Madame, que ce n'est point du tout à vous à me donner des loix. Ah! Monsieur; s'écria-t-elle, plus surprise qu'auparavant, qui vous a appris ce langage? Nos interêts doivent-ils présentement être séparez, & ne de-

vons nous pas vouloir les mémes choses? Une femme fait-elle des fautes, quand elle veut épargner des traverses à son mari? Oui, Madame, reprit-il encore plus aigrement : & les femmes ne doivent se mêler que de ce qui est de leur portée. Je vois si peu de choses de la vôtre, repliqua-t elle avec indignation, que si par malheur vous êtes notre guide; il est indubitable que nous ne prendrons pas le bon chemin. A ces mots elle sortit outrée de douleur, & fut apprendre à sa mere ce qui venoit de se passer. La Comtesse de Hainaut indulgente avec excès pour un gendre qu'elle avoit choisi, adoucit la Duchesse autant qu'il lui fut possible, l'assûrant que le Duc reviendroit de lui-même; & en effet, à peine lui eut-elle parlé, qu'il fit tout ce que l'on voulut.

Cela n'ôta point à la Duchesse le chagrin de se voir associée à un Prince si plein de défauts. Elle s'en plaignit à Vendegre, croyant qu'elle entroit dans tous ses sentimens; mais la perfide en avoit d'une bien autre nature: & même depuis long-tems, elle se croyoit assez belle pour pouvoir donner de l'amour à un homme qui paroissoit déja dégouté d'une fortune que tous les autres hommes du monde auroient enviée : & ménageant la confidence de sa Maîtresse à dessein d'en profiter, elle fit auprès d'elle le personnage que Beghe faisoit auprês du Duc. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais assez travailler à

vous

vous plaire, Madame, lui disoit elle, ravie de voir la discorde prête à se déchaîner à Mons. Vous n'êtes point faite pour les refus injurieux. Quoi ! le Prince qui doit s'estimer si heureux de vous posseder, montre déjà qu'il veut être le maître? Bon Dieu! Madame, dans quel cœur m'avez-vous souhaitée, & quel regne seroit le mien, puisque le vôtre dure si peu? Servez-vous de votre esprit & de votre courage dans un commencement si dangereux. C'est à présent que vous devez bien établir vos droits, si vous n'avez envie d'être opprimée; & quand votre Epoux aura des déferences pour vous, on l'en a trop payé en vous donnant à lui. La Duchesse soupiroit en écoutant Vendegre, qui méditoit pendant ce discours une horrible méchanceté. Elle avoit de l'amour pour le Duc de Brabant; & comme elle l'examinoit toûjours, il ne lui avoit pas été difficile de connoître que Beghe gouvernoit absolument ce Prince insensé. Vous êtes, disoit-elle un jour à ce Favori, qui lui contoit quelques douceurs, hors de votre centre ordinaire. Le soin de plaire au Prince vous doit incessamment occuper, & vous vous amusez à me dire que je suis belle. Ne dérobez point de précieux momens à votre ambition, & ne donnez pas tant de matiere à la mienne. Je puis servir mon Maître, repartit Beghe, & rendre des hommages à une Maîtresse: & si vous vouliez être la mienne... Moi interrompit-elle, quand je vous promet-

trois beaucoup, je ne vous tiendrois peut-être rien. Ne connoissez-vous pas les femmes? Quelques-unes repartit Beghe; mais j'avoue qu'il y en a d'incompréhensibles: par exemple, notre Princesse n'a-t-elle par un de ces esprits ingénieux, capable de faire tout ce qu'elle veut; & quelqu'un sur la terre, sans excepter même son mari, pourroit-il se vanter de pénétrer ses intentions? Oui! je m'en vanterai, repartit Vendegre, & je dirai positivement qu'elle hait, qu'elle méprise, ou plûtôt qu'elle déteste le Duc de Brabant. Ne vous amusez point à débiter des fleurettes, ajoûta-t-elle en riant, faites votre profit de ce que je vous dis. Menagez mon indiscretion; & ne m'ôtez pas la bonne opinion que j'ai de vous. Beghe après avoir remercié cette scelerate, courut auprès du Duc de Brabant, qui n'avoit ni esprit ni délicatesse, & dont l'amour avoit été plûtôt un caprice que l'effet d'un juste discernement. Beghe lui fit croire tout ce qu'il voulut; & le Prince stupide, suivant les inspirations d'un homme pernicieux, crut que la Duchesse le vouloit rendre méprisable pour regner seule; qu'elle n'avoit déja que trop d'autorité, & qu'il seroit nécessaire de s'assûrer de quelqu'un qui pût bien examiner ses démarches. Ensuite il proposa Vendegre qui étoit entrée d'elle-même à cœur ouvert dans les interêts du Duc. Exagerant la beauté, le zele & l'esprit de cette fille, il laissa l'entiere disposition de toute l'affai-

re à Beghe ; & quelques momens après, trouvant Vendegre à son passage, il la regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Elle étoit belle, jeune, douce, pleine du désir de lui plaire ; & l'arrêtant avec assez d'émotion: Où allez-vous, Mademoiselle, lui dit-il? Que fait votre Maîtresse? Elle est chez la Comtesse de Hainaut, répondit-elle, & je vais lui rendre compte de quelque chose qu'elle m'a commandé. Differez un moment, répondit le Duc, & m'écoutez, je vous conjure. Comme je dois vous obéïr, repartit-elle, je suis prête à faire ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Ce n'est pas sur ce ton que je le veux prendre avec vous, repliqua le Duc ; & quand on est aussi charmante que vous l'êtes, on ne doit recevoir des loix que de sa beauté. Vous êtes bien flatteur, & bien dangereux tout ensemble, Monsieur, ajoûta Vendegre, en baissant les yeux: & pour peu que j'eusse de penchant à l'orgueil, vous m'en donneriez infiniment. Mais loin de me laisser éblouir par de si agréables paroles, en les écoutant sans folie, je les recevrai avec respect. Croyez-vous, poursuivit le Duc de Brabant, que je sois artificieux & dissimulé? On me fait passer dans le monde pour un homme incapable de finesse: & la Princesse que vous servez vous peut donner des opinions de moi qui vous empêcheront de me craindre. Je ne fais guères de jugement sur le rapport des autres, reprit Vendegre ; & celui de mes yeux

& de ma raison est toûjours le plus sûr pour moi. Hé bien ! continua-t-il, votre raison & vos yeux doivent vous assurer que je vous aime passionnément, & que vous ne devez point douter de ma bonne foi. Ce seroit un prodige & une injustice en même tems, repartit Vendegre. Vous ne devez aimer que la Princesse; & si ses charmes ne vous arrêtent pas, il n'y a point dans le monde de force qui le puisse faire. Je sens bien mieux ce que je vous dis, répondit le Duc, que je ne connois peut-être ce que je dois faire. Je vous aime de toute mon ame. Réparez par un peu de bonté le mépris injurieux que la Duchesse de Brabant a pour moi.

Quoique Vendegre se vît arrivée au point qu'elle désiroit, elle ne crut pas devoir prendre le Duc au mot pour s'assurer de sa conquête. Il étoit necessaire d'affecter un peu d'incrédulité, & elle alloit pousser sa destinée apparente bien loin, lorsque la Princesse arriva. Comme elle n'avoit aucun soupçon contre Vendegre, & que la Comtesse de Hainaut la venoit encore récemment d'assurer que le Duc n'avoit point de mauvaises intentions, elle les aborda d'un visage riant. Je suis bien aise, Monsieur, dit-elle à son Epoux, que vous vous entreteniez avec une fille qui m'est affectionnée. C'est une marque que vous ne me haïssez pas. Elle vous parloit sans doute de moi. Il est juste que je vous parle d'elle à mon tour, & que je vous assure qu'elle étoit dans vos intérêts

avec un zéle ardent dès votre premier voyage de Mons. Ces paroles firent rougir Vendegre qui trahissoit une personne dont la bonté lui étoit si favorable : & quelques hardis que fussent ses yeux, ils ne purent soûtenir les regards de la Duchesse. Elle les baissa donc, & le Duc eut toujours les siens attachez sur cette infidelle. Puisque vous me donnez occasion de paroître reconnoissant, Madame, dit-il à son Epouse, je vous prie de considerer Mademoiselle Vendegre plus que vous n'avez encore fait, & de payer par vos bons traitemens une partie des obligations que je lui ai. Je vous obeïrai de bon cœur, repartit la Princesse, & mon inclination jointe au désir de vous obliger ne rendra pas Vendegre malheureuse.

Pendant un discours si flateur, cette artificieuse personne avalloit à longs traits un agréable poison. Le Prince remena la Princesse dans son appartement, où il demeura peu ; & courant chercher Beghe : Sçavez-vous bien, lui dit-il, que vous m'avez appris à connoître une merveille que mes yeux avoient negligée ? Si je fais une faute en la trouvant trop aimable, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Beghe qui souhaitoit fortement que le cœur du Duc se remplit de quelque chose qui l'éloignât de ses premieres ardeurs, vanta avec exageration tout ce que Vendegre avoit de beau ; & les avances obligeantes qu'elle venoit de faire, c'étoit le vrai moyen de ruiner le crédit de la Duchesse

de Brabant, & d'assurer le sien. Vous n'ê-tes pas le seul, Monsieur, répondit-il, qui trouve Vendegre charmante, j'admire sa beauté, & il y a quelque chose de si engageant dans l'inclination naturelle qui l'allie à vos interêts, que je ne puis m'empêcher de vous porter envie, quoique vous soyez mon Maître & mon Bienfai-cteur. N'allez pas en devenir amoureux, repartit le Duc au plûtôt ; ne le soyez point, s'il est possible, songez seulement à être mon agent. Mais, Monsieur, ajoûta Beghe en souriant, comment pourrois-je faire ce que vous dites ? Si vous aviez de l'amour pour Vendegre, vous me rendriez si malheureux en l'aimant, continua le Duc, que vous me défendrez contre vous-même. Je vous obéïrai, Monsieur, repliqua le scelerat, & du côté de Vendegre vous ne devez rien craindre, puisque l'honneur d'être aimée d'un Prince tel que vous surmontera toutes sortes de dif-ficultez.

Voilà dans quelles dispositions toutes ces personnes étoient. Le Duc devint si amoureux de Vendegre, qu'elle en perdit la modestie, & s'il faut dire, la raison. Beghe la menageoit si adroitement, qu'on ne penetroit point ce mystere: & toute habile qu'étoit la Duchesse, il lui fut long-tems inconnu. Le Duc lui faisoit des présens magnifiques ; mais par les conseils de Beghe c'étoit la Princesse qui les lui donnoit, afin de l'amuser en gratifiant une de ses creatures. On peut dire

qu'étant aveugle alors, elle couroit à ſa ruine. Vendegre faiſoit la fiere, quand ſa Maîtreſſe la combloit des bien-faits du Duc. Tout cela ne me touche point, Madame, lui diſoit-elle, s'il ne vous rend juſtice juſqu'à paroître votre eſclave. Je n'en demande pas tant que vous, Vendegre, pourſuivit la Princeſſe: & je me contenterai pourvû que nous ſoyons égaux en tendreſſe, en pouvoir & en déference. Au reſte, s'il vous fait du bien à cauſe de moi, c'eſt une marque qu'il conſidere ce que j'aime,& qu'il veut m'obliger.

La Ducheſſe de Brabant s'abuſoit de cette maniere, & Beghe qui voyoit augmenter ſon pouvoir par le moyen de Vendegre, le voulut étendre ſi loin, que tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſiderables à Mons en murmurerent, & crurent qu'il étoit neceſſaire d'abaiſſer un homme orgueilleux, que la nonchalance du Duc de Brabant avoit déja laiſſé monter trop haut. Entre ceux-là Evrard fils naturel du Comte de Hainaut parut un des plus irritez. Il avoit des intelligences ſecretes qui ne lui permettoient point de douter que Beghe n'eût deſſein d'aſſujettir les deux Princeſſes ſous une dépendance fâcheuſe: & ne pouvant ſouffrir un attentat ſi injurieux à la memoire du Comte de Hainaut, il réſolut de mettre un obſtacle puiſſant à la vanité de Beghe, qui enyvré de ſes grandeurs: le laiſſa imprudemment agir.

Le Comte de Hainaut avoit parfaitement bien fait élever Evrard, & il lui laiſſa de grands biens en mourant: ainſi il étoit en état de ſe faire craindre, ayant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de courage. Comme il avoit une averſion pour les injuſtices, ce qui marquoit la bonté de ſon cœur, il ne put ſupporter long-tems l'inſolence de Beghe, & la foibleſſe du Duc de Brabant. En parler à ce Prince c'eût été l'attaquer par ſes endroits ſenſibles. S'adreſſer à la Comteſſe de Hainaut, c'étoit battre l'air en vain, & le plus ſûr lui paroiſſoit d'aller droit à la Ducheſſe de Brabant de laquelle il étoit aimé, & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Madame, lui dit-il, je ſuis au deſeſpoir d'être obligé de vous donner de l'inquiétude; mais ſi je ne me détermine pas à vous faire un petit mal, vous en ſouffrirez peut-être de plus grands. La facilité du Duc de Brabant a conduit Beghe à un point d'inſolence, qu'il ſemble que tout lui doive être ſoumis. On m'avertit inceſſamment qu'il s'ingere de décider dans les affaires les plus importantes. Vous ſerez bientôt ſon eſclave: il veut ruiner votre Peuple pour s'enrichir. Madame la Comteſſe de Hainaut ne s'oppoſe point à des négligences qui peuvent être ſuivies d'un terrible déſordre: & à moins que vous n'agiſſiez, un miſerable va nous donner des loix. Mon frere, répondit la Princeſſe, vous m'obligerez ſenſiblement de me parler comme vous faites: & j'ai aſſez de confiance

confiance en votre amitié pour lui abandonner mes interêts. Si le Duc de Brabant étoit raisonnable, il les préféreroit à ses plaisirs ; mais pour mon malheur le Ciel m'a liée à un homme qui ne connoît ni ce qui lui est propre, ni ce qu'il me doit. Je hai Beghe, il faut vous l'avoüer : sa conduite, sa personne, sa fierté & ses respects mêmes, tout m'en déplaît. Je sçai qu'il inspire son Maître : & cette foible tête susceptible de mille bassesses, le croit comme un Oracle. On ne doute que de ce que je dis : & il semble qu'un charme malheureux me prive du pouvoir que je devrois conserver sur l'esprit de mon Epoux. Nous languirons dans cette misere : & lorsque je suis infiniment à plaindre, il y a peut-être des gens qui ont la cruauté de me blâmer. Ma mere est si prévenue des perfections imaginaires de son neveu, qu'elle le croit incapable de manquer. Que ferai-je donc ; & à qui m'adresserai-je pour me consoler, ou pour me secourir ? A moi, Madame, reprit Evrard, pour faire l'un & l'autre. Il y a long-temps que je me blâme de ne vous avoir pas plûtôt servie. Il faut se défaire de Beghe. Hé ! de quelle maniere, interrompit la Princesse ? C'est mon affaire, Madame, poursuivit Evrard. Ah ! mon frere, s'écria la Duchesse, je vous conjure de ne rien faire par violence. Quoique je n'aime pas Beghe, j'aime encore moins les crimes : & s'il nous est légitimement permis d'être ses Juges, il nous est défen-

du d'être ſes bourreaux. Et lui eſt-il permis d'être un perfide & un ambitieux, reprit l'irrité Evrard? Non, Madame, non, vous êtes trop indulgente. On n'abuſe point impunément d'une bonté comme la vôtre. Alors craignant que la douceur de la Princeſſe ne s'opposât trop fortement à ſes deſſeins, il ſortit pour les exécuter.

Le Duc de Brabant étoit allé à la chaſſe, & pendant cette abſence favorable, Evrard fut trouver Beghe, qui nonchalamment étendu ſur ſon lit méditoit peut-être de nouvelles perfidies. Evrard le regarda dans cette poſture pareſſeuſe avec beaucoup de mépris. Le Balli de Hainaut étoit auprès de lui, comme un homme qui rampe. Vous faites un beau perſonnage, lui dit Evrard. Beghe eſt indigne de tant de ſoumiſſions: & vous meriteriez en flatant ſon orgueil un ſort pareil au ſien. Alors ce jeune emporté qui étoit ſuivi de cinq ou ſix déterminez, fit percer Beghe de pluſieurs coups qui lui ôterent en même temps la parole & la vie. Le Bailli étonné de cette prompte expedition, perdit preſque le jugement, craignant qu'on ne lui en fiſt autant: & bien loin de s'oppoſer à la fuite de ceux qui venoient de donner la mort à Beghe, il la leur facilita par la ſienne.

Le Duc de Brabant apprenant à ſon retour ce qui ſe venoit de paſſer, fulmina contre Evrard, & menaça tout le monde. La Comteſſe de Hainaut toujours diſpo-



sée à favoriser son gendre, condamna hautement cette action violente; & la Duchesse de Brabant en étoit si éperdue, qu'elle paroissoit immobile. Est-ce vous, Madame, lui dit son mari, qui m'avez fait priver d'un serviteur fidele? Et me trouviez-vous trop heureux de pouvoir compter sur son affection? Son meurtrier ne trouvera point d'azile contre mon juste ressentiment. Quoi! sacrifier ceux que j'aime, jusques dans ma maison! He! que me fera-t-on à moi-même? Tout est ici plein d'ennemis; & si je respire encore, c'est par une protection du Ciel toute particuliere. Je vous laisse parler, Monsieur, répondit enfin la Princesse, parceque votre colere est un torrent auquel il seroit inutile de s'opposer. Beghe est mort: j'en ai du déplaisir, parceque je déteste la cruauté; mais plût au Ciel qu'il n'eût jamais vêcu, & que son esprit pestiferé se fût moins fait connoître en Hainaut! Ce n'est point de ma main, ni par mon ordre qu'il a fini sa vie; & le sang m'a toujours fait horreur. Mais, Monsieur, dans ce malheur qui vous est si sensible, Vendegre vous consolera. La Princesse prononça ces dernieres paroles sans précaution, parcequ'on l'avoit avertie de l'intrigue secrete du Duc & de Vendegre. Ce Prince parut alors furieux. Oüi, reprit-il avec précipitation: & j'empêcherai bien vos complices de la traiter comme l'infortuné Beghe a été traité. Vous ferez bien, continua negligement la Duchesse: &

c'eſt la moindre choſe que vous puiſſiez faire pour une fille qui vous a ſacrifié ſon honneur, ſa Maîtreſſe, & ſa beauté, qui commence à décliner beaucoup. Elle tourna le dos à ces mots, & le Duc fut chercher Vendegre, qui changeoit véritablement de taille & de viſage ſans changer d'inclination, pleurant avec emportement Beghe qui avoit été ſon meilleur appui.

La Comteſſe de Hainaut n'aimoit point Evrard: elle ſe déchaîna contre lui, & il ne tint pas à ſes perquiſitions qu'on ne le vît donner en ſpectacle au peuple de Mons. Mais il étoit en ſureté, & ce n'étoit pas un petit fardeau hors de deſſus les épaules de la Ducheſſe de Brabant.

La mort de Beghe fit beaucoup de bruit; mais la groſſeſſe de Vendegre éclata moins. Dès qu'elle ſe vit en cet état, elle ne ſortit plus de ſa chambre, ſous pretexte d'indiſpoſition. La Ducheſſe qui commençoit à la connoître & à la mépriſer, ne la voyoit pas, & le Duc redoubloit pour cette fille ſes ſoins & les plus fortes marques de ſon amour.

Celle qui prit la place de Vendegre auprès de la Ducheſſe de Brabant, avoit & plus d'eſprit & plus de vertu. Dès les premieres démarches de Beghe, ſans paroître empreſſée, ni ſe rendre ſuſpecte, elle avoit bien jugé que leur intelligence tendoit à de mauvaiſes fins. Elle démêla tout, & ce fut elle qui ouvrit les yeux de ſa Maîtreſſe, mais avec une diſcretion très

louable. La Princesse qui commençoit de s'accoutumer au chagrin, ne témoigna pas une grande sensibilité pour ce dernier: & le Duc de Brabant n'étoit pas assez aimable pour lui causer de ces jalousies qui ôtent le repos, & qui troublent souvent la raison: mais quand elle consideroit que Vendegre qu'elle avoit tant aimée la trahissoit si lâchement, toute sa moderation s'épuisoit; & lorsque Climberge, cette autre fille qui la servoit, lui eut fait regarder l'épaisseur du corps de Vendegre, elle ne put plus l'envisager que comme un monstre d'ingratitude & d'infamie.

Pendant que le Duc de Brabant pleuroit Beghe, & qu'il se donnoit tout entier à Vendegre, la Duchesse montroit à sa mere des choses qu'il étoit impossible de ne voir pas. A peine le Duc visitoit-il sa femme une fois le jour, & à peine trouvoit-on Vendegre une heure sans lui. Enfin il ne garda plus de mesures, & la honte de Vendegre devint publique. Hé bien! Madame, disoit la Princesse à la Comtesse de Hainaut, vous m'avez voulu marier au Duc de Brabant! que dites-vous de sa conduite, & quelle doit être la mienne? Il ne faut pas vous imaginer, répondit-elle, que les hommes, & sur tout les Princes, se piquent d'une si grande fidelité pour leurs Epouses. Si votre pere avoit été du nombre de ces scrupuleux, Beghe vivroit encore, & nous ne serions pas dans le trouble. Pardonnez à la jeunesse ces petits feux, qui passeront. Quoi!

Madame, s'écria la Ducheſſe, vous excuſez le Duc de Brabant ? Eſt-ce dans les foibleſſes de mon pere qu'on doit l'imiter ? Mais enfin, je veux qu'un jeune homme puiſſe être libertin par le privilege de ſon âge, & qu'il ſe divertiſſe aux dépens de ſa propre gloire : en eſt-il de même d'une fille que vous m'aviez donnée, qui a été nourrie auprès de moi, que je préferois à toutes les autres, pour laquelle je n'avois rien de caché, & qui ſcandaliſe toute la terre ? Approuvez-vous encore ſes démarches, & ne trouverez-vous point à propos que je lui ſerve de Lucine, pour faire ma cour au Duc de Brabant ? Vous me pouſſez à bout, reprit la Comteſſe ; & à vous entendre il ſembleroit qu'on dût lire dans l'avenir. Eh ! Madame, pourſuivit la belle Ducheſſe en pleurant, vous n'y liſiez que trop ; & les mauvaiſes inclinations du Duc de Brabant vous étoient aſſez connues, pour ne m'en rendre pas la victime. C'eſt donc par moi ſeule que vous vous eſtimez miſerable, repliqua cette injuſte mere. Eh bien ! je m'éloignerai de vous ; & puiſque vous voyez ſi clair, il ne vous ſera pas difficile d'éviter les malheurs qui pourroient vous menacer. Elle ſortit enſuite de la chambre, & le lendemain elle partit pour le Queſnoy, laiſſant la Ducheſſe dans une affliction immoderée. Tu vois, diſoit-elle à Climberge, que tout m'abandonne, & je penſe que tu me quitteras bientôt, auſſi-bien que mon mari, ma mere,

mes domeſtiques, & ma raiſon même qui s'égare ſouvent. Qu'ai-je fait, juſte Ciel, pour m'attirer tant d'infortunes? Mes intentions ſont innocentes, je n'ai point commis de crimes; cependant je ſouffre mille maux, & l'on me verra peut-être, après tant de grandeurs qui ſembloient m'être aſſurées, le jouet de la fortune, & le mépris des Nations. Ah! Climberge, que je ſuis accablée; & que mes forces ſont mediocres pour ſoutenir de ſi terribles épreuves! J'avoue, Madame, répondit cette fille, que perſonne au monde ne les a jamais ſi peu meritées que vous: & c'eſt le grand ſujet de conſolation qui doit vous les rendre ſupportables. Si votre courage ſuccombe, jugez ce que fera le mien. Pour mon affection reſpectueuſe & ſincére, vous ne pourriez en douter, ſans me faire beaucoup d'injuſtice. Faites-en l'experience, ma Princeſſe. Vendegre me donne de l'horreur, je la déteſte; & ſon affreuſe ingratitude ne ſçauroit être aſſez punie. Je ne m'étonne pas de voir une coquette tourner le dos à la vertu, & un Prince foible oublier ſes plus juſtes devoirs. Mais, Madame, la Comteſſe de Hainaut, aux ſentimens de laquelle vous n'avez que trop déferé, s'éloigner durement de vous, c'eſt ce qui me paroît prodigieux, & ce que je ne puis enviſager ſans murmure. Acheve, continua la Duchcſſe en pleurant, acheve, cruelle fortune, de me montrer toute ta rigueur. Quelques chemins que tu me preſentes, je ſui-

vrai toujours le plus innocent; & si je suis destinée à mourir malheureuse, je tâcherai du moins à ne pas vivre criminelle. Climberge accompagnoit de ses larmes celles de la Princesse: & elles auroient continué cette triste occupation, si le Duc de Brabant ne fût pas entré. Eh bien! Madame, dit-il à la Duchesse d'un ton fier & plein de mépris, votre mauvaise humeur a donc chassé Madame la Comtesse de Hainaut; & pour tout fruit de ses tendres soins, elle ne recueillera que des épines douloureuses? Pour qui gardez-vous vos douceurs, si les personnes qui vous doivent être les plus cheres n'y ont point de part? Si j'étois de temperament à m'emporter, répondit la Princesse avec beaucoup de moderation, vous m'en donnez d'assez legitimes sujets. C'est vous, Monsieur, qui êtes cause de ce qui se passe, & l'unique source de tous mes maux. Ma mere a voulu obstinément que je vous épousasse, quoiqu'elle connût bien votre esprit. De quelle maniére répondez-vous à mon obéissance? Vous m'avez cent fois insultée; & non content de me mépriser, vous remplissez ma maison de honte, débauchant à mes yeux celle de mes Femmes que je considerois le plus. Je vous conseille, Madame, interrompit le Duc en riant, de mettre encore sur le rôle de mes crimes le meurtre de Beghe, quoique ce soit l'ouvrage du desir effrené que vous avez toujours eu de regner seule. A l'égard de Vendegre, vous devriez me

sçavoir bon gré de la consideration que j'ai pour elle, puisque vous m'avez tant vanté son merite, & que mon cœur a suivi vos bons témoignages. Ah! cruel que vous êtes, poursuivit la Duchesse, quelle multitude de maux me préparez-vous? Il est inutile de vous alleguer la raison, le devoir & l'honneur: ce sont des choses que vous ne voulez ni connoître, ni pratiquer. Vivez dans votre lâche abandonnement: triomphez de ma retenue, & mettez-moi en état de ceder entierement à Vendegre une place que j'occupe à regret, & à laquelle je renoncerai volontiers.

Le dépit empêcha la Princesse d'en dire davantage. Elle passa dans le jardin pour pleurer à son aise: & s'éloignant du monde, elle vit Vendegre assise sous des arbres. Sa grossesse paroissoit publiquement, elle en soutenoit la confusion avec un front d'airain, & elle n'alloit point chez la Duchesse, parcequ'on lui avoit signifié de sa part de n'y paroître plus: la vûe de cette fille hardie, ou plutôt insolente au suprême degré, donna de l'émotion à la Duchesse de Brabant, & augmenta sa colere. D'abord elle crut la devoir éviter; mais son ressentiment l'emportant sur plusieurs considerations, elle s'avança assez promptement. Je trouble peut-être vos pensées, dit-elle à Vendegre, qui se leva à peine pour la saluer; mais puisque vous avez achevé de ruiner mon repos, vous seriez injuste de vous

plaindre d'un mal mediocre, lorsque vous m'en causez de si grands. Si vous avez des déplaisirs, Madame, répondit Vendegre sans respect & sans retenue, vous vous les attirez peut-être. Je l'avoue, repartit la Duchesse; & si je n'avois pas eu pour vous une bonté aveugle, & une folle indulgence, je me serois épargné bien des peines. Quel état est le vôtre, & comment osez-vous me regarder? Vous ai-je appris à vous prostituer? Dans quelle école avez-vous eu de pareilles leçons? Encore si vous ne faisiez que des maux qui vous fussent particuliers, on plaindroit votre foiblesse, sans vous détester; mais en vous abandonnant aux honteuses passions du Duc de Brabant, vous lui avez inspiré une malignité dont jusqu'alors il avoit paru incapable. Qu'attendez-vous de la suite d'un commerce si criminel? Vous perirez indubitablement, & votre Amant tombera dans le gouffre que vous creusez. Vendegre se voyant contrainte de parler, ne sçavoit que dire, & le Duc qui parut, la tira d'un étrange embaras. Vous pouvez, Madame, reprit-elle, dire tout ce qu'il vous plaira à Monsieur le Duc; je m'imagine qu'il vous cherche, & il n'est pas à propos de laisser plus long-temps devant vous un objet qui vous déplaît. Elle tourna le dos ensuite, & la Princesse marcha d'un autre côté pour éviter son Epoux.

Quand elle fut dans son appartement, elle pleura sans contrainte auprès de Clim-

berge. Il faut que je fuye, lui dit-elle ; & quand toute la terre me devroit blâmer, je ne demeurerai point en des lieux où je suis nourrie de fiel & de douleurs. Mais, où irez-vous, Madame, & quel parti peut prendre une femme de votre rang ? Je ne sçai, repliqua la Duchesse ; & lorsque je serai hors de Mons, le Ciel m'inspirera ce que je dois faire. Quelque dure que soit ma mere, je lui dois un respect dont rien ne me peut dispenser. Quoiqu'elle m'abandonne, il faut que je la cherche. Fais venir Descaillon, c'est un fidele serviteur de mon pere, & le seul entre tous les miens sur la probité duquel je puisse m'assurer. Climberge fut chercher Descaillon, qui après avoir reçu les ordres de la Duchesse de Brabant, fut si soigneux de les executer, que le lendemain avant le jour elle sortit de Mons, & se rendit au Quesnoy, où étoit sa mere, qui ne l'attendoit pas, & qui ne fut pas peu surprise de la voir. Madame, lui dit la Princesse, après l'avoir saluée avec beaucoup de soumission, ne condamnez pas mon voyage, & faites justice à ma patience. Le Duc de Brabant me traite avec une indignité barbare. Soyez plus équitable que lui, & n'agravez pas mes malheurs par une cruelle indifference. Si vous laissez le Duc de Brabant maître absolu des biens de notre Maison, il enrichira Vendegre, & le nombre d'hommes abjets qui lui composent une Cour insolente. Ma fille, interrompit la Com-

teſſe de Hainaut, votre douleur me touche, je ne ſuis pas ſi dénaturée que vous penſez, & je vous aime cherement. Les fautes de votre mari doivent avoir épuiſé toute mon indulgence; mais pour l'honneur de notre Maiſon tâchons de le ramener à ſon devoir par la douceur; employons le credit du Duc de Bourgogne, & faiſons en ſorte qu'on ne puiſſe pas dire que vous le quittiez legerement. Je ſçai que vous en avez de bonnes raiſons; mais il en faut encore de meilleures pour vous rendre excuſable au public. He bien, Madame, répondit la belle Ducheſſe, faites tout ce qu'il vous plaira, je me ſoumets abſolument à vos volontez, & j'attendrai auprès de vous comme dans un azile honnête & inviolable, l'effet de ce que vous voulez tenter.

Après cela la Comteſſe de Hainaut écrivit au Duc de Bourgogne pour l'informer de l'état des choſes, lui peignant avec beaucoup d'eſprit & de vérité la conduite du Duc de Brabant. Deſcaillon qui fut le Courier, n'oublia rien de ce qu'il falloit dire, & ce Prince ne fit point difficulté d'entrer dans les démêlez de deux perſonnes qui lui étoient ſi proches.

Le Duc de Brabant, tout à Vendegre, ne s'étoit gueres ſoucié du départ de la Ducheſſe; & quand on lui parla d'accommodement, il répondit qu'elle pouvoit revenir, mais ſans vouloir conſentir à mettre ſa Maîtreſſe dans un Couvent, & à exiler ſes favoris. Sur cette difficulté la

Comtesse de Hainaut retomba dans ses premieres erreurs, voulant que sa fille retournât à Mons sur la bonne foi du Duc de Brabant, disant qu'il falloit lui épargner la honte de faire des choses forcées. Ce fut alors que la Duchesse perdit une partie de sa moderation ordinaire,& qu'après avoir refléchi sur le pitoyable état de sa vie, elle forma le dessein de se retirer en Angleterre. Pour mieux l'executer, elle accompagna sa mere à Valenciennes, en feignant d'aller passer quelques jours à Bouchain. Le discret Descaillon la conduisit à Calais, où elle s'embarqua, & elle se rendit à Londres sans aucun obstacle.

Quoique la guerre fût allumée en plusieurs endroits de l'Europe, & que la mort du Duc de Clarence eût mis la Cour d'Angleterre en deuil, elle ne laissoit pas d'être galante. Homfray Duc de Glocester, frere du Roi Henry, étoit Regent. Il avoit de très belles qualitez; son inclination l'entraînoit du côté de l'amour. Il ne voyoit gueres de beaux objets sans y attacher son cœur. La Duchesse de Brabant ne le trouva pas vuide; mais ses charmes en dissiperent tous les autres attachemens. Elle parut avec une majesté admirable. Elle parla avec une force persuadante. Sa cause étoit bonne, & le Prince touché jusques au fond de l'ame, l'assura qu'elle seroit protegée par toutes les Puissances de l'Angleterre, & honorée comme la Reine. A ces protestations publiques, il en ajoûta de particulieres: & la

Ducheſſe de Brabant benit le Ciel d'un ſi favorable voyage. Elle s'apperçut bientôt que ſa fortune ſembloit être devenue celle du Duc de Glocester, par mille ſoins généreux que ce Prince lui rendoit. Il lui aſſigna de groſſes penſions: il la fit loger dans une maiſon Royale, où elle fut ſervie avec une magnificence toute extraordinaire : & jamais on n'avoit fait paroître tant de déference & de reſpect pour aucune Etrangere. Tout cherchoit à lui plaire & à la divertir, & elle connut bientôt la difference qu'il y avoit entre un Protecteur généreux & un indigne Mari.

Le cœur de la Ducheſſe ſentit cette oppoſition, & Climberge la remarqua avec joye, & en felicita la Ducheſſe comme d'un heureux effet de ſa beauté. Mais, Climberge, lui dit-elle, je ne ſçai pourquoi vous trouvez tant de ſujets de ſatisfaction en des choſes qui m'attireront peut-être de nouvelles diſgraces. Ai-je ici quelque merite que je n'euſſe pas à Mons, & croyez-vous que ma derniere démarche ſoit ſi propre à me rendre eſtimable? D'ailleurs pour être ſeparée du Duc de Brabant par quelques contrées & un petit trajet de mer, ma foi eſt-elle dégagée, & tout déraiſonnable qu'il eſt, ne ſuis-je pas liée avec lui pour jamais? Non, Madame, reprit Climberge, & il en uſe d'une maniere qui vous diſpenſe de bien des choſes. L'Egliſe qui vous a unis n'eſt pas une marâtre impitoyable. Elle peut rompre un nœud mal aſſorti, &

vous avez mille bonnes raisons qui lui parleront en votre faveur. Taisez-vous, Climberge, repliqua la Duchesse, ne me donnez point de semblables idées. Je suis venue au monde sous des auspices malheureux; ma destinée a quelque chose de fatal. Quand il seroit vrai que le Duc de Glocester m'aimât, quand je serois affranchie de mes engagemens, je me garderois d'une seconde captivité. De deux maris que j'ai déja eus dans un âge peu avancé, l'un meurt dès qu'il m'approche, & l'autre m'outrage, lorsque je lui suis assujettie. Pensez-vous qu'un troisiéme rendît ma condition meilleure? & n'aurois-je pas lieu de craindre incessamment des disgraces pareilles à celles que j'ai déja essuyées? Ne vous repaissez donc point de chimeres, Climberge, vous ne connoissez les afflictions que par rapport à moi; & si elles vous touchoient de plus près, vous demeureriez d'accord, que quand elles ont une fois pris leur cours, rien n'est capable de l'interrompre. Ainsi, Madame, reprit Climberge, votre defiance allarmée compare l'avenir au passé, & grossit par la crainte des torrens que le Ciel peut tarir en un moment. La conduite du Duc de Brabant vous dispense de toutes sortes d'égards pour lui. Non, Climberge, interrompit la Duchesse; & quand je n'en devrois point à ce Prince, il faudroit toujours me souvenir de ce que je me dois à moi-même. On ne recevra point dans le monde la repugnance

que j'avois à l'époufer,comme une excufe legitime des fautes que je pourrois faire. Je l'ai époufé, Climberge, & il m'auroit été plus pardonnable de défobeïr à ma mere, que de renoncer à mon mari quelques maux qu'il me puiffe faire. Auffi n'en ai-je pas l'intention; & fi je le fuis, c'eft pour ne point voir des chofes que l'honnêteté ne peut fupporter. A la rigueur, je devois tout fouffrir, fes inconftances, fes mépris & fes duretez mêmes. Affez de femmes vertueufes m'en ont donné l'exemple; mais je me fuis fentie trop foible pour pouvoir les imiter. Ajoûtez, Madame, interrompit Climberge, que vous ferez affez fimple pour vous facrifier; & que victime volontaire d'un point d'honneur dont les plus fages fecouent aujourd'hui le joug, la folie du Duc de Brabant vous perfecutera à Londres comme à Mons, & Vendegre fera la furie obftinée qui vous tourmentera en tout temps & en tous lieux.

Le Duc de Glocefter qui ne vivoit plus que pour la Ducheffe de Brabant, les interrompit. Madame, lui dit-il, je me rends peut-être importun; mais fi je vous cherche fouvent, vous ne pouvez accufer de cette faute qu'une paffion violente: je meurs d'amour pour vous, je ne penfe plus qu'à vous le perfuader, & fi vous ne vouliez pas m'écouter, je ferois le plus malheureux de tous les hommes. Monfieur, répondit la Princeffe, quand vous ne prendriez point fur vos grandes occupations

pations de petits soins que votre civilité croit nécessaires pour adoucir l'amertume de ma condition, je ne vous serois pas moins obligée. La politique repliqua le Duc, n'a point de part à ce que je fais : ce sont les mouvemens d'un cœur bien tendre qui veulent s'expliquer. J'aurois bien du chagrin, interrompit-elle, si vous étiez aussi sensible que vous le dites. Vous sçavez l'état de ma vie, je suis trop misérable pour pouvoir vous rendre heureux : & quoique les obligations que je vous ai soient infinies, je n'ai que de l'estime & de la reconnoissance pour les payer. Vous ne m'êtes pas si redevable que vous pensez, Madame, répondit Homfray ; & si je vous aime ardemment, c'est un tribut que tous les cœurs doivent à vos charmes. Mes charmes, ajoûta-t-elle, sont très-médiocres ; & s'ils étoient capables de toucher quelqu'un, je souhaiterois que ce fût tout autre qu'un Prince que j'honore parfaitement, & duquel je dois aimer le repos. Laissez-moi porter le fardeau de mes peines, sans les augmenter par de nouvelles, & considerez, Monsieur, que vous détruiriez votre ouvrage en ruinant la tranquilité que votre protection me fait trouver ici. Vous pourriez faire ma félicité sans vous rendre plus malheureuse, poursuivit le Duc. Toute la terre sçait que le Duc de Brabant est indigne de vous. Vous êtes née dans un dégré de proximité qui rendroit la dissolution de votre mariage très-legi-

time. Allons au Pape Benoît: c'eſt le mieux fondé dans les droits, & il ſera ſans doute le plus équitable. Après cela, qu'aurez-vous à craindre auprès d'un Prince qui vous adorera toujours, & ſoutenue dans vos juſtes prétentions par les forces de l'Angleterre ? Cette propoſition ne pouvoit abſolument déplaire à la Ducheſſe. Le Duc de Gloceſter avoit l'air tendre & perſuadant; & il lui eût été bien doux de ſe ſéparer pour toujours d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qu'il lui ſembloit qu'elle pouvoit alors haïr. Mais cette même propoſition lui étoit faite par un Prince qu'elle connoiſſoit peu, qui pouvoit être plutôt enyvré par la fougue d'une paſſion naiſſante, que conduit par de raiſonnables deſſeins; qui pouvoit être ſans foi & devenir ſans amour. Enfin mille conſidérations s'oppoſerent aux idées flateuſes que le Duc de Gloceſter lui voulut donner. Quoi ! Monſieur lui dit-elle, ſi le Pape me vouloit diſpenſer de mes engagemens avec le Duc de Brabant, ſeriez-vous aſſez hardi pour m'épouſer ? Oui, Madame, interrompit-il avec précipitation; oui, je recevrois ce bonheur comme ma meilleure fortune, & je n'en veux plus aucune ſi celle-là m'eſt refuſée. Vous vous trompez, continua la Ducheſſe; & ſi les licences étoient à Londres, vous ne vous en ſerviriez point. Ce n'eſt pas dans des routes épineuſes qu'il faut courir rapidement. Il s'agit d'un interêt de conſcience, d'honneur & de religion. Quel ar-

bitre en peut décider aujourd'hui ? Nous voyons un ſchiſme ſcandaleux dans l'Egliſe : chercherons-nous à la faveur de ce déſordre des ſecours flateurs pour nos paſſions ? Benoiſt eſt Pape, Martin prétend l'être. C'eſt une concurrence qui partage la Chrétienté ; & dans quel parti trouverons-nous le Saint Eſprit ? Si avec même titre, ils ont la même prérogative, l'un pourra défaire, & défera ſans doute ce que l'autre aura fait : & il ne réjailliroit ſur moi qu'une honte que rien ne ſeroit capable d'effacer. Je ne penſois pas, Madame, répondit triſtement le Duc de Glocester, que la ſituation où vous êtes vous permît de ſonger à ces ſaintes chicanes. Pardonnez, s'il vous plaît, à ma douleur, la liberté de cette expreſſion. Eſt-ce d'aujourd'hui que l'on a vû des diviſions dans l'Etat Eccleſiaſtique ? Puis que les Papes lient & délient, dès qu'ils ſont reconnus pour tels, faut-il que nous nous donnions la peine de chercher la juſtice de leur vocation ! Quand je vous obtiendrai par l'autorité de Benoiſt, que Martin le foudroie, s'il veut, mon bonheur n'en ſera pas moins ſeur. Au reſte, Madame, vous éviterez des abîmes, en vous donnant à moi. Conſiderez que de tous les biens immenſes que vous devriez poſſeder tranquillement, aucun ne vous reſte aujourd'hui. Le Duc de Brabant, qui en diſſipe la meilleure partie par ſa débauche, les défendra mal par ſa nonchalance contre le Duc de Bourgogne qui n'aſpire peut-être

qu'à les usurper. Un homme comme moi sçaura bien les reprendre en punissant l'ingratitude & l'ambition des vôtres, & vous n'aurez jamais sujet de vous repentir des graces que vous lui ferez.

Pendant ce discours qui se faisoit devant Climberge, la Princesse avoit les yeux baissez. Monsieur, dit-elle ensuite, je vous ai écouté, donnez-moi le temps d'examiner vos raisons. Je vous avoue qu'elles me paroissent legeres. Peut-être les trouverai-je meilleures, quand je les aurai mieux considérées. Vous m'estimeriez moins, si j'embrassois aveuglement le parti que vous me proposez : & vous trouverez bon que je ne me détermine pas si promptement. Le Duc parut satisfait de cette réponse; & ne voulant pas presser davantage une personne qui paroissoit ébranlée, il la laissa avec Climberge.

Cette fille reprit bien-tôt le discours qui venoit de finir. Hé bien! Madame, dit-elle à la Duchesse, vous voyez à quel point les choses vous deviennent favorables. Le Duc de Glocester vous offre son cœur, sa main & cette puissance redoutable, dont il est le maître. Il promet l'assi.t nce de Rome, & vous voudriez encore, par une timide pudeur, demeurer enchaînée sous l'injuste empire du Duc de Brabant qui s'est rendu si méprisable? Je le méprise aussi, répondit la Princesse; mais, Climberge, il ne faut pas que des ressentimens, qui sont peut-être déja pous-

ſez trop loin, ſervent à me rendre mépriſable moi-même. Si je m'abandonne aux deſirs du Duc de Glocefter, n'aura-t-on pas mille choſes à me reprocher? Peut-on quitter pour aucune conſidération que ce ſoit, un mari legitime ſans être blâmée? Quand il eſt queſtion de condamner les actions, on n'a guere d'égard aux malheurs, & malgré mon innocence, je ſerois bien-tôt en priſe à la critique de ces eſprits ſeveres, qui veulent qu'on ſouffre tout ſans ſe plaindre de rien. Mais, Madame, reprit Climberge, quand vous aurez pour garant un Pape, qui eſt en même temps votre Pere, votre Paſteur & votre Souverain, que devez-vous apprehender? Eſt-ce que vous haïſſez le Duc de Glocefter? Je n'oſe preſque dire que j'aime, ou que je hais, répartit la Ducheſſe, & il y a quelque choſe de ſi étrange dans ma fortune, que le plus honnête pour moi eſt de la laiſſer indépendante de mes ſentimens. J'ai déja dit une choſe au Duc de Glocefter, qui m'épouvante. Je veux parler de ce divorce éclatant qui ſeroit ſi flétriſſant pour moi. L'Egliſe ſous deux Chefs oppoſez ne peut ſeurement décider d'une affaire ſi délicate. Ainſi, Madame, interrompit Climberge, avec les viſions d'Heroïne, vous mourrez du venin qui vous tue, ſans vouloir vous ſervir d'un contrepoiſon aſſuré.

Les raiſons de Climberge flatoient le cœur de la Ducheſſe de Brabant: outre que le Duc de Glocefter étoit un grand

Prince, il tenoit mille belles qualitez de la nature; & toutes les difficultez du divorce commencerent à s'aplanir en examinant son mérite. La Princesse conclut qu'après une fuite qui ne pouvoit être ignorée, qu'après ces démêlez publics avec le Duc de Brabant, ce Prince en auroit toute la honte.

Elle employa la nuit entiere à combattre son inclination. Dans cette obscurité, les desseins du Duc de Glocester n'étoient pas appuyez de Climberge; mais quelque chose de plus puissant parloit pour lui, & l'amour surmonta bien-tôt les plus grands obstacles. Climberge & Descaillon absolument dévouez au Duc de Glocester, seconderent les tendres dispositions de leur Princesse, qui ne combatit plus, quoique ses scrupules la combatissent encore.

Dès qu'elle eut consenti de demander justice au Pape Benoist, le Duc de Glocester fit éclater sa joye, & toute l'Angleterre en ressentit les effets par des liberalitez publiques, & des generositez particulieres. Pendant qu'on fût à Avignon il inventa mille plaisirs pour divertir la Duchesse de Brabant, & dès que le favorable Benoist eut accordé la dissolution du mariage, le Duc de Glocester épousa Jaqueline de Baviere, appellant à Londres toute la pompe qui pouvoit rendre cette fête éclatante & majestueuse. La Princesse étoit si belle, & le Duc si amoureux, qu'il ne pouvoit assez exagerer son

bonheur ; & pendant quelques mois ils ignorerent l'un & l'autre, s'il étoit resté des chagrins sur la terre.

Mais la destinée de Jaqueline de Baviere étoit trop cruelle pour la laisser longtems dans un si grand calme. Elle avoit des coups plus douloureux à lui porter, que ceux qu'elle venoit de lui faire sentir. Au milieu de leur prosperité, le Concile de Constance leur donna une rude attaque, en déposant Benoît, & rendant nul par cette déposition tout ce que ce Pape avoit fait. La Duchesse de Glocester parut desesperée. Le Duc fit tout ce qu'il put pour la consoler ; & dans sa colere il murmura hautement contre le Concile ; mais c'étoit des paroles, & la Princesse qui avoit plus de penetration que de prudence, n'y trouvoit pas de quoi dissiper ses frayeurs. Elle ne doutoit pas que le Duc de Brabant inspiré, par Vendegre, n'eût recours au Pape Martin. Je vais être la fable & l'horreur de tout l'Univers, disoit-elle au Duc de Glocester. On me va regarder comme un monstre d'infamie, & mes foiblesses ne seront jamais excusées. Deux maris vivans, bon Dieu ! quel prodige ! Ah ! que la mort la plus rigoureuse n'a-t-elle prévenu ces égaremens ? Vous vous repentez donc de m'avoir aimé, repartit le Duc, & vous voulez punir mon amour des peines que vous cherchez dans l'opinion du vulgaire ? Qu'ai-je fait que vous adorer ? & toujours conduit par ce même amour, que puis-je faire que vous aimer

encore? Laissez Martin fulminer tant qu'il voudra. Ce n'est qu'un Usurpateur, & ce ne sont que les interêts du dernier des hommes qu'il peut prendre. Nous sommes heureux, nous sommes en sûreté. Pourquoi voulez-vous donner votre ame en proye à des ennuis devorans, pendant que vous pouvez passer des jours pleins de douceur ? Ah! Monsieur, répondit la Princesse, vous ne voyez pas ce que je dois le plus craindre, & ce qui fait ma plus grande douleur. Vous m'aimez à present; j'avoue que j'ai lieu de le croire : mais qui m'assurera que vous m'aimerez toujours ? Ces miserables charmes qui vous ont touché, n'ont point été assez puissans pour fixer l'inconstance du Duc de Brabant. Le tems & la possession sont des écueils contre lesquels la tendresse & la foi se brisent : & vous serez peut-être un jour le premier qui blâmerez ce que vous m'avez fait faire. Laissez-moi donc pleurer un état déplorable. Vous me faites bien des outrages à la fois, Madame, reprit le Duc de Glocester en soupirant : & je croyois vous être assez connu pour vous exempter de ces défiances si injurieuses. Pour moi que faut-il faire pour vous assurer d'une éternelle fidélité ? Voulez-vous que quittant & l'Angleterre & la Regence qui m'y attache, nous allions en quelque coin du monde nous dérober à ces orages que vous craignez sans doute trop, où nous n'entendrons parler ni de Conciles orgueilleux, ni de Maris perfides

perfides, & où nous ne vivrons que pour notre amour ? Je n'aime pas si peu votre gloire, repliqua la Duchesse, & je me justifierois mal en vous entraînant dans un desert sombre. Ce n'est point ce parti que je désire prendre. Si vous perseverez à m'aimer, je ne me croirai pas malheureuse; mais si vous m'abandonniez, je n'aurois recours qu'au desespoir. Le Prince l'embrassa tendrement, & ils oublierent pour quelques momens ces vaines idées qui les troubloient. L'officieuse Climberge qui haïssoit le Duc de Brabant, & qui étoit attachée au Duc de Glocester par une infinité de bienfaits, tâchoit à dissiper les agitations de sa Maîtresse, & y réüssissoit souvent; mais il en naissoit tous les jours quelque nouveau sujet.

La Comtesse de Hainaut avoit été fort irritée de la conduite de sa fille, considerant peu les raisons qui pouvoient défendre une jeune Princesse insultée. Elle fut entierement pour le Duc de Brabant, & condamna ouvertement la Bulle de Benoît, soutenant que le mariage qu'il avoit autorisé étoit illicite.

Quoique Vendegre qui possedoit toujours souverainement le Duc de Brabant, fût bien aise de le voir libre, elle dissimula sa joie, & parut aussi désinteressée qu'elle étoit véritablement attachée à la ruine de sa Maîtresse. Se peut-il, disoit-elle, qu'une grande Princesse fasse des actions si peu seantes à sa dignité; & que pour de petits chagrins qui sont les fruits de son

orgueil, elle abandonne son mari, & passe la mer pour se jetter entre les bras d'un Etranger ? Se peut-il encore qu'un Antipape, un homme sans honneur & sans pieté, ose donner des autoritez authentiques à des personnes qui offensent les Loix divines, & qui choquent l'humanité? Tous ces excès se passeront-ils impunément, & ne chercherez vous pas à vous venger, en soutenant la justice de vos droits? Ma chere Vendegre, reprit le Duc ensorcelé par ce discours, la faute de la Duchesse de Glocester nous est si avantageuse, que nous ne devons pas nous en plaindre. Elle a plus fait pour nous qu'elle n'eût voulu faire, si elle s'étoit bien consultée. Je puis presentement vous mettre en sa place sans craindre de blâme. Vous l'avez chassée de mon cœur. Elle s'est volontairement exilée. Benoît m'a favorisé en rompant ce que je voulois rompre. Le Concile de Constance me donne un secours nouveau, vous jouirez dans peu des honneurs de mon rang. Non, Monsieur, répondit cette pernicieuse fille, non, il ne faut point que le désir de m'élever vous coute votre gloire : je suis assez satisfaite, puisque j'ai le bonheur de vous plaire. Je ne veux point d'autre dignité que celle d'être aimée de vous ; mais poursuivez ce serpent ingrat, qui vous a dédaigné: & puisque les Papes sont des Oracles ; en vous assurant la protection de Martin, donnez à cette coureuse la confusion publique de se voir au pouvoir d'un homme qui tout

au plus ne peut passer que pour son Amant. Votre honneur vous l'ordonne : & je vous en conjure, ajouta-t-elle en mettant un genouil en terre, ne pouvant souffrir que la honte des autres vous couvre d'infamie. Le Duc de Brabant charmé de l'affection de Vendegre, demeura d'accord de tout ce qu'elle voulut, & il ne songea plus qu'à obtenir du Pape Martin la cassation des Bulles de Benoît. Ce Prince aveugle avoit un secours qu'il ne connoissoit pas encore. Le Duc de Bourgogne ambitieux dans le dernier excès, regardoit la Duchesse de Glocester avec envie, & souhaitoit depuis long-tems de s'aproprier de grands Etats. Dans cette vûe il étoit bien aise de voir la dircorde sur le point de lui en faciliter les moyens : & quoiqu'il affectât de montrer un esprit de paix, il agissoit si nonchalamment pour la procurer, qu'il étoit facile de remarquer que ses intentions en étoient fort éloignées. La conduite de la Duchesse de Glocester lui donnoit une joie secrette & maligne, ne doutant point qu'il ne pût bien-tôt s'enrichir de ses dépouilles. De concert avec le Duc de Brabant il n'eut pas de peine à obtenir de Martin cet Arrest foudroyant qui devoit reduire celui de Benoît en poudre. Tous les termes en étoient choisis, & d'une fierté digne du Thrône Pontifical. Vendegre en étoit transportée. Le Duc de Brabant se croyoit vengé. La Comtesse de Hainaut qui déclamoit toujours contre sa fille, applaudissoit à ces

beaux succès ; le Duc de Bourgogne ardent à profiter des désordres de sa propre famille, fit à loisir des projets pour augmenter ses biens qu'il possedoit déja : il n'y eut que le Comte de Saint-Pol, frere du Duc de Brabant, qui s'affligea de ces divisions.

Cette nouvelle ne fut pas long-tems ignorée en Angleterre. Quoique la Duchesse de Glocester l'eût attendue, elle n'y parut pas moins sensible : & elle témoigna à son mari un violent redoublement de douleur. Il fit tous ses efforts pour la consoler. Climberge déploya aussi son éloquence ; mais la Princesse lui reprocha avec beaucoup d'aigreur, qu'elle avoit aidé par ses solicitations à la rendre si malheureuse.

Pendant qu'elle perdoit le repos & presque la raison, le Duc de Bourgogne flatoit le Duc de Brabant ; & le Duc de Betfort Regent en France, s'intrigua pour son frere. Il y eut quelques propositions faites pour reconcilier les Parties. On s'assembla même à Amiens, mais sans succès : & le Duc de Glocester, pour essuyer les larmes de son Epouse, passa avec elle à Calais, mettant sur pied des forces qu'il croyoit suffisantes pour prendre possession des biens de la Maison de Hainaut.

Le peuple de cette Province touché de la vûe de sa Princesse, la reçut avec de grandes acclamations, quoiqu'il eût promis & même juré le contraire au Duc de Brabant. Mais Jean de Baviere qui fut em-

poisonné à la Haye, laissa le Duc de Brabant dans la liberté de s'emparer de plusieurs Villes considérables. La guerre s'alluma, & pendant ce feu dangereux, le Duc de Glocester voulut remener sa femme en Angleterre; mais elle s'arrêta obstinément à Mons, aimant mieux tout risquer que de fuir honteusement.

Elle y avoit cependant de nouveaux chagrins à essuyer. La Comtesse de Hainaut toujours entêtée du Duc de Brabant, & qui étoit extrêmement irritée contre la Duchesse de Glocester, se trouvant dans le même lieu, il falloit bien qu'elles se vissent. La Comtesse de Hainaut observa toutes les apparences qui pouvoient marquer un grand ressentiment, & la Duchesse de Glocester fit son devoir avec beaucoup de modestie & d'exactitude. Hé bien! Madame, lui dit la Comtesse d'un ton altier, après avoir abandonné votre mari, votre mere & vos Etats, après avoir scandalisé par votre conduite tous les esprits les moins severes, & fait parler hautement les Papes, vous revenez à Mons avec des armes étrangeres, & tout cet attirail de guerre nous fait voir que vous n'avez pas dessein de nous épargner. Madame, répondit la Duchesse, il suffit pour me justifier que je souffre avec respect des injures que je ne merite point. Vous n'ignorez pas celles que j'ai reçûes du Duc de Brabant. J'avoue que je l'ai fui comme un ingrat, qui me rendoit miserable: que j'ai par l'autorité de l'Eglise

épousé un Prince qui me servoit sans interest : & il ne me paroît rien de condamnable dans cette conduite. Mais, Madame, puisqu'il faut le dire ouvertement, c'est votre indifference qui a troublé ma raison ; & si vous m'aviez véritablement aimée, ma reconnoissance auroit égalé vos bontez. Les autorités que vous alleguez, repartit dédaigneusement la Comtesse, ne sont pas d'un grand poids, venant de Pierre de Lune, & vous voyez aussi le cas que le Concile en a fait. Je vous croyois plus prudente & plus sage ; mais vos emportemens ont attiré sur deux illustres Maisons une honte que tous les siecles auront à vous reprocher. Je veux bien pour vous plaire, Madame, répondit la Duchesse, me croire coupable de tout, & ne vous accuser de rien ; mais cependant, si vous m'eussiez laissé attachée au souvenir de mes premiers liens, vous m'auriez épargné bien des maux. Falloit-il pour vous plaire vivre éternellement sous la dépendance capricieuse d'un Prince qui ne connoît pas même le nom de vertu ? Falloit-il couronner de mes propres mains les infamies de Vendegre? & falloit-il enfin souffrir sans murmure qu'une poignée d'hommes nez dans le neant, commandassent avec empire où je devois regner souverainement ? Il falloit vous plaindre, poursuivit la Comtesse ; mais c'étoit tout ce qui vous étoit permis. C'est un beau spectacle pour moi, après que vous avez traversé les mers, comme une insensée,

de vous voir revenir ſuivie d'un homme voluptueux, qui vous a fait donner dans le piege, & qui vous auroit mieux ménagée, s'il avoit été véritablement votre Amant. Sa conduite montre aſſez qu'il ne vous eſtime gueres, & qu'il ne ſe ſert de vous que comme d'une femme perdue d'honneur.

Cette fiere perſonne qui ne vouloit ni en dire, ni en entendre davatantage, paſſa dans un autre appartement, & la Ducheſſe de Glocester penetrée de douleur ſe retira dans le ſien.

Comme le Duc de Brabant étoit alors à Bruxelles, c'étoit la Comteſſe de Hainaut qui commandoit à Mons: mais les choſes changerent; & le peuple qui aimoit Jaqueline de Baviere, déclara qu'il ne vouloit obeïr qu'à elle, & que le Duc de Brabant s'étoit rendu indigne du nom de leur Souverain.

Le Duc de Bourgogne puiſſamment intrigué pour ſon propre intereſt dans cette affaire, qu'on pouvoit dire des plus grandes, ne ſongeoit qu'à ruiner la Ducheſſe de Glocester. Il défia le Prince Homfray, & il y eut de part & d'autre pluſieurs Lettres écrites qui ne tendoient qu'à la guerre. Le Duc de Glocester qui aimoit alors veritablement ſa femme, étoit touché de la voir affligée. La dure converſation qu'elle avoit eue avec la Comteſſe de Hainaut, redoubloit la colere du Regent; & voulant tout mettre en uſage pour la venger, il réſolut de faire un voyage en An-

gleterre, afin d'en mieux tirer des forces.

La Comtesse de Hainaut qui avoit tant montré de rigueur à sa fille, combatue de quelques remords, voulut paroître un peu plus humaine. Elle fut la voir, & la pria de demeurer à Mons en l'absence de Homfray. Les habitans qui paroissoient zelez s'engagerent à la garder. Elle voyoit tant de contrarietez dans sa fortune, que tout lui étoit suspect, & les soins même du Duc de Glocester qui sembloit redoubler ses empressemens. Le jour du départ étant arrivé, elle voulut l'accompagner jusques à une lieue de Mons. Ils paroissoient tous deux également affligez, & ils étoient sur le point de se séparer, lorsqu'une femme perçant la foule qui les environnoit se fit remarquer par sa beauté & par sa colere. Traître, dit elle au Duc de Glocester, d'un ton de voix fort élevé, Prince lâche & sans foi, rends-moi l'honneur que tu m'as ôté, ou donne-moi la mort devant celle qui est cause de ta perfidie. Madame, continua-t-elle en s'adressant à la Duchesse, pardonnez à mon désespoir l'extravagance que je fais. J'ai souffert autant que j'ai pû, mais les forces d'une fille tendre, trompée, & sans aucun secours, ne sont pas inépuisables. Ce Prince artificieux qui s'est donné à vous, disposoit d'un bien qui n'étoit plus à lui. Abusant des facilitez de mon âge il m'a séduite par mille sermens que je croyois devoir être inviolables. Vous voyez ma personne, & je suis d'ailleurs d'un sang assez noble pour ne le

faire point rougir, quand il m'auroit tenu ſa parole.

Ce diſcours ſi peu attendu jetta la Ducheſſe de Gloceſter dans une étrange conſternation. Elle regardoit avec attention la perſonne qui venoit de parler. Elle lui trouvoit mille charmes, & elle ne pouvoit s'empêcher de la plaindre. Le Duc avoit les yeux pleins de confuſion, ne ſçachant comment ſe démêler de cet embarras. Madame, dit-il à la Ducheſſe, après avoir rêvé long-tems, ne vous arrêtez point aux paroles d'une inſenſée. Vous pouvez juger de ſa pudeur par ſon action. La vertu ne déclame point ſi haut ni devant tant de témoins. Je vous aſſure que je ſuis très-fidéle, & que je pars plus amoureux de vous que je ne l'ai jamais été. A ces mots il l'embraſſa, ſans qu'elle eût la force de parler, & montant à cheval il s'éloigna conſidérablement en peu de tems : & l'affligée courut ſur ſes pas avec une impétuoſité que l'on n'attendoit pas de ſa langueur

Cette avanture fit un bruit qui alla bientôt aux oreilles de la Comteſſe de Hainaut, & la Ducheſſe de Gloceſter eut une piquante raillerie à eſſuyer. Si je ne me trompe, lui dit ſa mere, la belle déſeſperée qui vient de fournir un incident memorable pour votre hiſtoire, ſe promet un heureux ſuccés de ſa tendre saillie. Les petites folies du Duc de Brabant vous ont choquée, parce que vous n'aimiez pas ſa perſonne : & les grandes ex-

travagances du Duc de Glocester vous feront souffrir par des endroits plus sensibles. Il faut vous plaindre par pitié ; & vous blâmer par raison : & pour tout dire, vous vous êtes rendue inexcusable. Les plus innocentes de mes actions, repartit la Duchesse vous paroîtront toujours des fautes irremissibles, & vous n'avez de l'indulgence que pour le Duc de Brabant. Mais je ne sçai si de quelque étendue qu'elle soit, il ne l'épuisera point un jour. Si le Duc de Glocester a eu quelque inclination passagere avant que de m'avoir vûe, est-ce à dire qu'il m'abandonne ? Si une déterminée vient s'accuser ici, la honte en rejaillit-elle sur moi ? Vous ne cherchez qu'à m'outrager, Madame, & vous ne devez point comparer les offenses que le Duc de Brabant m'a faites en me sacrifiant à Vendegre, à une simple galanterie du Duc de Glocester, qui précéde notre mariage. Trompez vous, Madame, reprit la Comtesse en riant dédaigneusement, & flatez du moins votre confusion par un aveuglement volontaire. Vous n'avez pas besoin de conseils; & puisque vous avez trouvé seule le chemin d'Angleterre, vous pourrez encore bien trouver des trompeurs plus loin. Elle la quitta de cette sorte, & ce fut avec Climberge que la Princesse pleura librement. Hé bien ! dit-elle à cette fille, tu vois le labyrynthe dans lequel je suis entrée par tes avis. Tu vois les Papes, ma famille, & tout ce qu'il y a de personnes raisonnables dé-

chaînées contre moi. Tu vois encore une inconnue qui sort de la terre, & qui tombe du Ciel pour m'apprendre ce que je dois craindre, par ce qui lui est arrivé. Ah ! Climberge, que je suis coupable, & malheureuse tout ensemble ! Le prompt départ du Duc de Glocester me fait voir qu'il n'avoit rien de bon à me dire. Sa Maîtresse le suit, elle est belle, elle a du courage. Ils sont peut-être déja rejoints, & je ne puis envisager que des choses qui m'épouvantent. J'avoue, Madame, repondit Climberge, que vous avez des sujets de chagrin ; mais sont-ils assez grands pour devoir vous réduire en l'état où vous êtes ? Depuis que le Duc de Glocester est votre Epoux, quelles fautes pouvez-vous lui reprocher ? Des soins soumis & empressez ont dignement répondu à votre tendresse : il vous a confirmé la sienne par une complaisance continuelle ; & vous vous allarmez, parce qu'il plaît à la folie d'une débauchée de se manifester publiquement. Il ne vous a pas dit que sa vie se fut écoulée sans galanterie. Si cette perdue avoit encore du pouvoir sur le cœur de votre mari, viendroit-elle faire des efforts si extravagans pour vous l'arracher? Remettez-vous par ces considérations, Madame : qu'elle suive le Duc de Glocester tant qu'elle voudra ; il a paru si indifferent en la regardant, qu'on ne doit point douter qu'il ne soit rassasié des faveurs qu'elle lui a sans doute prodiguées. Les vôtres qui sont d'un autre prix seront,

estimées ce qu'elles valent. Flate, flate; Climberge, interrompit la Princesse, des maux dont tu ne peux te dire innocente, puisque tu m'as forcée à me les attirer. Cette conversation cessa, & la Duchesse de Glocester demeura dans une profonde mélancolie.

Elle apprit dans la suite de quelques Anglois, que celle qui faisoit alors sa plus sensible inquiétude, étoit une jeune personne appellée Leonore; à laquelle le Duc de Glocester avoit paru fort attaché, & que l'on crut même long-tems à Londres, qu'il devoit épouser. Elle tâcha de se consoler par des reflexions assez vrai-semblables; mais elle connoissoit l'inconstance des hommes, & ses justes défiances s'opposoient toujours à sa tranquilité.

Elle n'étoit pas sans amis. Une forte brigue mit le Pape Martin dans ses interêts; & comme les Pontifes de Rome ne serrent pas ordinairemene assez les nœuds qu'ils font, pour être indissolubles, il cassa sa propre Sentence, & la Princesse vit par ce secours une partie de sa confusion effacée; mais ce fut un nouveau motif de guerre. Le Duc de Brabant n'étoit pas un Héros. L'exercice des armes lui convenoit bien moins que celui des plaisirs: & le Duc de Bourgogne, qui ne respiroit que la ruine de la Duchesse de Glocester, la voyant sous la simple protection d'une populace sans expérience, fit maltraiter la Province qui lui servoit d'asile, & ne conserva nulle considération pour le sexe

ni pour la dignité de cette Princesse. La Comtesse de Hainaut qui prenoit en apparence le parti de sa fille, étoit effectivement dans celui du Duc de Brabant, & par ses négociations pleines d'artifices, il fut conclu que le pays de Hainaut demeureroit au Duc de Brabant; que ce Prince accorderoit une amnistie generale, & que la Duchesse de Glocester seroit donnée en garde au Duc de Bourgogne jusques à ce que le procés qu'on poursuivoit de nouveau en Cour de Rome fût décidé.

Ce changement plongea la Duchesse dans une extrême douleur. Elle connut la malignité de sa mere, l'infidelité des habitans de Mons, les ambitieuses prétentions du Duc de Bourgogne, & toute la foiblesse du Duc de Brabant, auquel on la menaça de la livrer, si elle n'aquiesçoit pas à ces déliberations. Ses propres domestiques furent arrêtez. On la traita nonseulement en captive, mais aussi en criminelle. Elle n'avoit point de nouvelles du Duc de Glocester. Elle ignoroit ce qui se passoit en Angleterre; & dans cette extrémité accablante, elle écrivit en ces termes au Regent.

LETTRE.

IL n'est pas nécessaire que je vous particularise le déplorable état où je suis réduite. La renommée n'est que trop promte & trop exacte à publier les choses impor-

tantes ; mais il est peut-être à propos que je vous fasse souvenir que vous m'avez donné votre cœur & votre main. De tous les maux qui peuvent tomber sur moi, celui de n'être plus aimée de vous me paroît le plus grand. Rien ne m'est ici plus ennemi que ma mere. Mes biens me sont ôtez, mes gens ont été enchaînez, & ma personne est sur le point d'être esclave du Duc de Bourgogne ou de celui de Brabant. Jugez ce que je deviendrai, si vous m'abandonnez. C'est ma tendresse, & non pas mon ambition, qui vous sollicite. Si vous m'étiez moins cher, je serois plus courageuse. Ne consultez donc pas les yeux de votre belle Léonore, qui ne pourroient que m'être contraires ; mais songez que n'ayant point balancé à vous donner ma foi, je veux être pour jamais à vous avec une fidelité inviolable.

JAQUELINE.

Le Courier de la Princesse fit toute la diligence possible; mais les vents qui s'opposerent à ses bonnes intentions, ne permirent pas qu'il arrivât à Londres avant que les ennemis de Jaqueline de Baviere se rendissent absolument maîtres d'elle. Ils la firent partir de Mons sous la conduite du Prince d'Orange & de quelques

Seigneurs que le Duc de Bourgogne avoit choisis; & elle fut menée à Gand où on la servit avec assez de respect.

Le Duc de Glocester qui fut véritablement touché des peines de son Epouse, écrivit au Duc de Betfort, qui au premier bruit de ces désordres se rendit à Corbie accompagné de huit cens chevaux, & de plusieurs personnes de qualité. La Duchesse de Betfort sœur du Duc de Bourgogne, suivoit son mari à ce voyage. Le Duc de Bourgogne qui les visita d'abord, les mena à Hedin pour les mieux regaler pendant plusieurs jours, & le Duc de Bourgogne sçût si bien eblouir le Duc de Betfort par de feintes douceurs, qu'on ne songea à rien moins qu'à la Princesse opprimée. Les Anglois refuserent hautement leur secours au Duc de Glocester, quoique sa qualité de Regent le dût faire regarder comme maître. Il sentit vivement cet affront sans en pouvoir tirer aucune raison. Dans cette impuissance il chercha une vengeance particuliere, & ce fut alors qu'il y eut un défi public entre lui & le Duc de Bourgogne. Ces deux Princes se préparerent au combat; mais le Duc de Betfort ne permit pas qu'ils donnassent un pareil spectacle à tout l'Univers.

Cependant la Duchesse de Glocester étoit à Gand logée dans le Palais des Comtes de Flandres, & servie comme une personne de son rang le devoit être. Cet adoucissement ne lui ôtoit pas l'idée de ses

malheurs passez, présens & à venir. Quelque nom qu'on pût donner à sa prison, c'en étoit toujours une véritable; regardant sa condition comme l'ouvrage d'une insupportable tirannie, il lui fut impossible de la souffrir. D'ailleurs des mouvemens de plaintes qui n'étoient pas ses moindres maux déchiroient à tous momens son cœur. Les Lettres du Duc de Glocester n'alloient point jusqu'à elle, & au milieu de tant d'ennuis, elle aspiroit ardemment à la liberté. On l'avoit avertie que le Duc de Bourgogne étoit résolu de l'enfermer pour jamais à Lisle. La crainte de cette captivité éternelle la détermina entiérement, par le moyen de Climberge & de Descaillon qui lui étoient toujouts affectionnez. Elle écrivit à plusieurs illustres Hollandois pour leur demander une généreuse assistance. Il n'y en eut pas un qui n'embrassât sa querelle. Ils se rendirent à Gand. Elle n'étoit pas si sévérement observée, qu'on ne pût l'approcher, en prenant quelques précautions. Sa cause étoit juste, il étoit impossible de la voir sans être touché de sa beauté: & ses Liberateurs prirent de si justes mesures, qu'ils la tirerent de Gand avec Climberge en habit d'homme, & la conduisirent heureusement à Anvers où elles reprirent leur parure ordinaire. De-là elle passa à Breda, & ensuite à .... où elle fut reçue en Souveraine. Les plus considérables du Pays délibererent avec elle sur l'importance de ses affaires, & le Duc de Bourgogne

Bourgogne ayant apris sa fuite avec fureur, assembla une armée formidable, comme s'il eût été question de subjuguer tout l'Univers. Il courut, ou plutôt il vola en Hollande pour maintenir dans leur devoir les Villes qui lui obéïssoient déja. Ainsi on le vit animé à la ruine entiere d'une jeune Princesse qui avoit déja eu presque autant de malheurs éclatans qu'elle avoit d'années.

A la premiere rencontre les deux partis en vinrent aux mains: celui de la Duchesse eut quelque avantage, quoiqu'il ne fût pas le plus fort. Elle en fit avertir le Duc de Glocester qui paroissoit disposé à l'aller soutenir. Silvatier à la tête de cinq cens Anglois choisis entre les plus braves, fut trouver la Princesse avec le titre de Lieutenant du Duc de Glocester; mais le Duc de Bourgogne fut le plus fort & le plus heureux. Cette courageuse, mais trop petite armée fut battue & presque taillée en piéces: & le vainqueur fut en Flandres pour fortifier la sienne.

Ce revers n'abaissa point le cœur de la Duchesse de Glocester. Sa douleur étoit veritablement heroïque: & encourageant ses amis avec une fermeté bien rare dans les femmes, elle fut en personne assieger Harlem. Son entreprise ne réussit pas, le Duc de Bourgogne étoit trop absolu & trop bien servi. Elle vit donc avec douleur ses derniers efforts inutiles. Le Duc de Glocester n'agissoit que languissamment. La mer les separoit. Elle ne doutoit pas

que la déterminée Leonore ne se fût retirée à Londres. Le Regent ne lui écrivoit plusque d'une maniere embarassée. Elle faisoit les fonctions d'un General d'armée, pendant qu'il demeuroit oisif à Londres sous prétexte de ménager les Anglois, & d'attendre le secours du Duc de Betfort qui l'amusoit de son côté. Toutes ces tristes considerations occupoient incessamment l'esprit de la Duchesse de Glocester. Hé bien, Climberge, disoit-elle à sa confidente, tu vois les belles suites des fausses ardeurs du Regent d'Angleterre. Il m'abandonne, & le Ciel me punit d'une credulité insensée. Le personage que je fais lui conviendroit bien mieux qu'à moi. Quoi! pendant que je conduis des soldats, il se laisse conduire par sa passion. Cruelle Climberge! Pourquoi tes conseils indiscrets se sont-ils trouvez si bien d'accord avec mes foiblesses? Pourquoi me flattois-tu? Pourquoi enfin ne t'ai-je écoutée que pour me perdre? Veux-tu encore excuser un homme qui m'abandonne aux plus tristes évenemens? Auras-tu toujours de mauvaises raisons à m'alleguer? Regarde-moi errante, haïe des miens, déchirée par mes ennemis, & ne parle plus, puisque tu ne peux m'aider à rappeller l'innocence que j'ai perdue. J'avoue, Madame, répondit Climberge, que mon zele a pû me tromper; mais êtes-vous si criminelle? Qu'avez-vous fait pour obliger le Duc de Brabant à vous préferer Vendegte; & que faites-vous

encore qui merite l'ingratitude du Duc de Glocester? J'ai trop fait, répartit la Duchesse, puisque j'ai été credule, & je devois mieux considerer des choses si importantes.

Pendant ce temps le Duc de Brabant toujours inspiré par Vendegte, poursuivoit à Rome le procès de son mariage qui avoit été si contesté. Le Pape nomma des Cardinaux pour connoître à fond de cette affaire. Ils ne trouverent pas qu'il y eût de legitimes causes de dissolution à l'égard du Duc de Brabant: & celui du Duc de Glocester & de Jaqueline de Baviere fut déclaré nul, & sans retour, quand même le Duc de Brabant mourroit. Il fut même conclu que la malheureuse victime de tant d'interêts differens seroit gardée à ses frais, & remise entre les mains du Duc de Savoye. Après cet Arrêt sans appel, l'indigne Duc de Glocester déclara qu'il renonçoit à la guerre, & peu de jours après il épousa cette même Leonore qui avoit fait un éclat si surprenant en sortant de Mons.

Jaqueline de Baviere connut alors toute l'étendue de son malheur. Elle ne laissa pas de poursuivre la guerre, & de la faire avantageusement en quelques occasions. Mais l'envieux Duc de Bourgogne qui avoit juré sa ruine, ne réussit que trop dans cet injuste dessein.

Le Duc de Brabant mourut alors. Le Comte de Saint Pol son frere lui succeda, & la possession des biens de la jeune Com-

tesse de Hainaut fut entierement acquise au Duc de Bourgogne.

Brederode qui étoit fort affectionné à cette Princesse, se mit à la tête du reste de ses forces: & on peut dire qu'avec un petit nombre d'hommes il fit d'assez grands progrès en Nort-Hollande. Mais accablé par le nombre des ennemis il fut vaincu, pris prisonnier, vit couper la tête à plusieurs des siens, & on ne l'épargna que parcequ'il étoit du sang des anciens Comtes de Hollande.

La Comtesse opprimée & contrainte de ceder au torrent, fut obligée de faire un traité par lequel elle s'engageoit à ne se point marier sans le consentement du Duc de Bourgogne, alors son Maître, ou plutôt son Tyran, & son plus proche parent. Ce fut à Delft en presence de l'un & de l'autre, & aux yeux de la Noblesse & des Députez de plusieurs Villes. Après cela le Duc de Bourgogne content de posseder ce qu'il avoit tant desiré, fit François de Borselle, jeune Seigneur des mieux faits & des plus courageux de son siécle, Gouverneur des Terres qu'il usurpoit. Pour se faire plus d'honneur il remena la belle Comtesse de Hainaut à Mons, comme attachée à son char.

Ce fut là qu'elle considera à loisir toutes ses diverses infortunes. Elle n'avoit plus rien en des lieux où elle devoit tout posseder. On rendoit quelques honneurs à sa dignité; mais c'étoit toujours avec négligence. Combien de fois en un jour

par la parfaite connoiſſance de ſes maux, déploroit-elle la mort du Dauphin, celle du Comte de Hainaut, & ſes engagemens infortunez avec les Ducs de Brabant & de Glocefter? Privée de tous ſes avantages, impuiſſante dans les moindres beſoins, mépriſée dans ſes propres Etats, accablée par un Prince de ſon ſang, que ne devoit-elle pas ſentir avec un cœur élevé? Il lui reſtoit encore de la tendreſſe pour l'infidele Duc de Glocefter. Rien n'avoit pû la déraciner: & l'on peut dire que la plus belle & la plus ſpirituelle perſonne du monde étoit alors la plus miſerable. Le Duc de Bourgogne en rioit. La Comteſſe Douairiere de Hainaut n'en étoit point touchée, Vendegre en faiſoit des hiſtoires, ou plutôt des fables monſtrueuſes. Cela n'empêcha point la fortune & l'amour de lui ſuſciter de nouvelles épreuves. Borſelle l'avoit vûe dans les larmes. C'eſt un état qui donne de grands avantages à la beauté: & pour peu qu'on ſoit tendre, on ne voit point pleurer une perſonne aimable, ſans être touché.

Borſelle qui tenoit tout du Duc de Bourgogne, ne laiſſa pas de devenir infiniment ſenſible pour la jeune Comteſſe de Hainaut, & de regarder ſon Bienfaicteur comme ſon plus mortel ennemi.

D'abord la Comteſſe ne regarda les ſoins de Borſelle que comme les effets naturels d'une genereuſe compaſſion; mais elle ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il y avoit quelque choſe de plus

interessé. Climberge même qui n'avoit point perdu son credit, le remarqua facilement, & en parla sans précaution. Hé bien, répondit la Princesse, aprés ce qui m'est arrivé, serez-vous assez folle pour me parler d'Amans? Borselle est-il d'un rang proportionné au mien; & quand il m'aimeroit de meilleure foi que les autres, le trouveriez-vous digne de succeder à trois grands Princes? Je sçai bien, repartit Climberge, qu'il n'a pas cette dignité; mais il est noble enfin, charmant par ses agrémens naturels, généreux dans l'excès, & très ardent à vous servir. Que sçavez-vous, Madame, si ce n'est point à lui que l'honneur de vous affranchir & la gloire de vous rendre heureuse sont reservez? Hé! qui vous a dit, continua la Princesse, que cet homme m'est si dévoué? Lisez-vous dans son cœur? Vous a-t-il communiqué ses pensées? Il ne faut que des yeux pour faire cette remarque, continua Climberge, & personne n'a jamais eu d'amour, ou vous en avez inspiré un très-violent à Borselle. Il seroit bien à plaindre, ajoûta la Comtesse. Mais comme elle alloit poursuivre, ce même Borselle entra. Son air tendre & soumis confirma d'abord tout ce que Climberge venoit de dire. Il étoit même un peu pâle. La Princesse rougit en le voyant, & affectant de sourire pour cacher ce trouble: Vous faites bien mal votre cour au Duc de Bourgogne, lui dit-elle, en visitant une pauvre captive, propre à faire disgracier

ceux qui en ont pitié. Ne ſoyez pas ſi généreux, ſi vous voulez jouir long-tems de la faveur d'un Maître ſoupçonneux: & croyez que je ſuis aſſez contente des bons offices que vous m'avez rendus, pour en être éternellement reconnoiſſante. Madame, répondit Borſelle, vous ne pouvez jamais m'être obligée ; & quand votre bonté voudroit bien me tenir compte de mes intentions, elles vous ſont ſi inutiles que j'en ai honte. Vous êtes ſans aucun défaut, & cependant vous n'avez aucun bonheur. Votre honnêteté vous aveugle, interrompit la Comteſſe, & ce ne ſera pas chez des perſonnes ſeveres que l'on apprendra à me croire ſi parfaite. Ne ſçavez-vous pas que la renommée me met en pieces ? De quelle maniere parle-t-on de moi ? Je me fais juſtice, & je dois avouer que j'ai été imprudente ; mais pour parler moins de moi, je vous prie de m'expliquer quelque choſe de triſte & d'inquiet que je remarque dans vos yeux. N'aurois-je point encore le malheur de vous attirer quelque méchante affaire ; & cette fatalité qui me ſuit ne ſe répandra-t-elle point ſur vous ? C'eſt vous ſeule certainement qui êtes cauſe de l'agitation que vous remarquez, répondit-il ; mais, Madame, j'ai tant d'amour que je ne connois plus le reſpect. Puiſque vos charmes & vos malheurs toucheroient des ames de bronze, il ne faut pas s'étonner ſi la mienne qui eſt d'une autre nature s'y trouve ſenſible. Ce n'eſt point avec une

témerité audacieuſe que je vous parle. Je connôis bien la difference que la naiſſance & la fortune mettent entre nous; mais, Madame, je n'en ſuis pas moins amoureux. Ne vous irritez pas contre un miſerable que la ſeule force de ſa paſſion rend indiſcret, & qui ne parle que parce qu'il ne peut plus s'en empêcher. Je ſçais qu'il y a entre nous des diſtances infinies; que vous devriez être la meilleure fortune des plus grands Rois; mais enfin cela n'ôte rien à ma ſenſibilité, & ne peut moderer mes deſirs. Borſelle, répondit la Princeſſe, je vous ai écouté ſans vous interrompre, parce que votre diſcours me lie la langue. Sans vous alleguer à mon tour ces differences que vous n'ignorez point, ne ſuffit-il pas de vous faire remarquer que je n'ai jamais inſpiré que des paſſions qui finiſſent auſſi-tôt qu'elles ſont nées; qu'on ne me promet que pour me tromper, & qu'au lieu de ſe donner à moi de bonne foi, il ſemble que mon affection & ma main ſoient empoiſonnées? On ne les poſſede pas plutôt qu'on les dédaigne, & je ne porte à mes Maris que la mort ou l'inconſtance. Gueriſſez donc par ces conſiderations, s'il eſt véritable que des yeux qui ne veulent point vous troubler, ayent été capables de vous faire quelque mal, & n'agravez pas ma miſére en cherchant la vôtre. Je vous obéïrois s'il m'étoit poſſible continua Borſelle; mais des feux auſſi ardens que les miens ne s'éteignent jamais. Comptez, Madame, comptez également

également sur leur violence & sur leur durée. La mort seule en peut venir à bout; & je ne sçai même si mon amour n'iroit point au-delà de son empire. Ah! qu'il y a peu de rapport entre les cœurs infideles, qui vous ont trahie, & celui de l'infortuné Borselle! & que n'a-t-il un rang qui puisse faire valoir sa passion! Vous avez d'assez belles qualitez, repartit la Comtesse, pour en esperer de grands avantages; au nom de Dieu considerez que j'ai eu assez de malheurs. Après cela elle voulut absolument changer de discours, & Borselle qui avoit franchi ce pas difficile qui fait tant de peine aux Amans, ne s'obstina point à poursuivre la conversation.

Depuis ce jour il redoubla ses assiduitez & ses soins. Le Duc de Bourgogne qui avoit si bien lié Jaqueline de Baviere, n'éxaminoit guere ses actions; & à la faveur de cette indulgence, ce nouveau commerce devint bien-tôt assez étroit. Climberge qui s'ennuyoit à Mons dans une condition contrainte, faisoit valoir les moindres actions de Borselle. Oui, Madame, disoit-elle à sa Maitresse, c'est parce que vous n'avez point été véritablement aimée qu'il vous sera doux de l'être, comme vous le méritez. Le Ciel n'a-t-il pas déja pris soin de punir vos perfides Maris? le Duc de Brabant est mort, celui de Glocester est le mépris de l'Europe entiere; associé avec une personne deshonorée, il vous venge aux dépens de sa propre gloire. L'amour & la perseverance de Bor-

ſelle perfectionneront cette vengeance. Aimez-vous mieux gemir dans les fers du Duc de Bourgogne, que de faire la felicité d'un homme de mérite ? On vous a fait des loix injuſtes, auſquelles vous êtes diſpenſée de vous aſſujettir. Quand Borſelle par ſon courage vous aura remiſe dans votre pleine autorité, n'aurez-vous pas des dignités à partager avec lui, qui l'égaleront aux plus grands Princes ? Il eſt d'une naiſſance conſidérable, & diſtingué par ſes actions. Cela ne vous doit-il pas ſuffire ? Parle, parle toujours, interrompit la Comteſſe, & conduis-moi de précipices en précipices, puiſque c'eſt ta deſtinée & la mienne. Je devrois plus craindre les Amans & les Maris que la mort. Cependant je t'écoute, & je ne ſçai même ſi tu ne me perſuades pas. Pourquoi m'as-tu ſuivie par-tout, fille dangereuſe ? Crois-tu que ta fidelité me ſoit moins préjudiciable que la perfidie des autres ? Quand j'arrivai à Londres, j'étois peu diſpoſée à faire ce que je fis, tu fus cauſe de mes folies, & tu m'en veux inſpirer de plus grandes, & à la fin j'aurai plus de ſujet de me plaindre de toi que de Vendegre.

Pendant que la Comteſſe de Hainaut flotoit dans une mer d'inquiétudes, Borſelle qui aimoit véritablement, & qui s'apercevoit bien qu'on ne la haïſſoit pas, preſſa ſi ardemment ſon bonheur, qu'il en obtint le dernier aveu. Il avoit fait une dépenſe prodigieuſe pour le ſervice de la Princeſſe: & lorſqu'elle manquoit de tout,

il trouvoit les moyens de la mettre dans l'opulence. Il prit des mesures secrettes pour rompre celles du Duc de Bourgogne: & il épousa la Comtesse avec tout le mystere que cette affaire importante meritoit. Climberge, Descaillon & deux amis de Borselle assisterent seuls à cette cérémonie ; mais les nouveaux Epoux ne s'en trouverent pas moins heureux. Il est certain que l'amour de Borselle augmenta au lieu de diminuer. Le tems qui s'écouloit sembloit y donner de nouvelles forces ; mais les choses ne pouvoient pas demeurer en cet état, & Borselle avoit trop de courage pour négliger les interêts d'une personne qui avoit tant fait pour lui. Il falloit s'en éloigner. Cette necessité parut cruelle, & jamais on ne vit une séparation plus tendre.

On s'aperçut bien-tôt que Borselle agissoit pour la jeune Comtesse de Hainaut. Le Duc de Bourgogne en fut averti, & en même-tems de la vérité d'un mariage que l'on croyoit bien caché. Comme c'étoit le Prince du monde le plus fier & le plus emporté, ses premiers mouvemens furent des fureurs éclatantes. Cent Couriers partirent pour aller faire arrêter Borselle, qui se fiant trop à sa valeur, & s'exposant avec des forces mediocres, fut pris prisonnier, & livré à son ennemi.

Le Duc de Bourgogne assuré de sa proye se promit une vengeance des plus rigoureuses, & ne parla plus que de faire conclure promptement le procès de Borselle,

Animé jusqu'à la rage contre la Comtesse de Hainaut qui l'avoit trompé, il fut lui dire fierement le sort qu'on destinoit à son Epoux. Vous n'avez qu'à jetter les yeux sur un cinquiéme mari, lui dit-il, & je vous promets de vous épargner dans peu de jours la peine d'envoyer à Rome pour rompre les illustres nœuds qui vous attachent à Borselle. Un bourreau sera le Pontife qui vous donnera des licences : & je ne pense pas que vous puissiez me croire assez lâche pour laisser les offenses qu'on me fait impunies. Qne vous avez honoré les Maisons de Baviere & de Bourgogne, en mêlant leur sang avec celui d'un miserable soldat, qui n'est que ce que ma bonté l'a fait, & qui ne sera bien-tôt plus que le spectacle de la populace & la pâture des corbeaux! Osez-vous encore soutenir la clarté du jour, après de si épouvantables déréglemens? Que le Duc de Brabant étoit sage en fuyant la societé d'une femme telle que vous! & que celui de Glocester a peu manqué en vous préferant une fille perdue d'honneur?

Il en auroit dit davantage, si sa colére lui eût permis de parler plus long-tems.

La Princesse l'écoutoit avec un trouble douloureux : mais se voyant traitée si indignement, elle ne voulut pas demeurer muette : & regardant le Duc assez fierement : Quoique vous me parliez en maître, lui dit-elle, vous n'êtes pourtant pas le mien : & en abusant de mon impuissance & de mes malheurs, vous ne vous

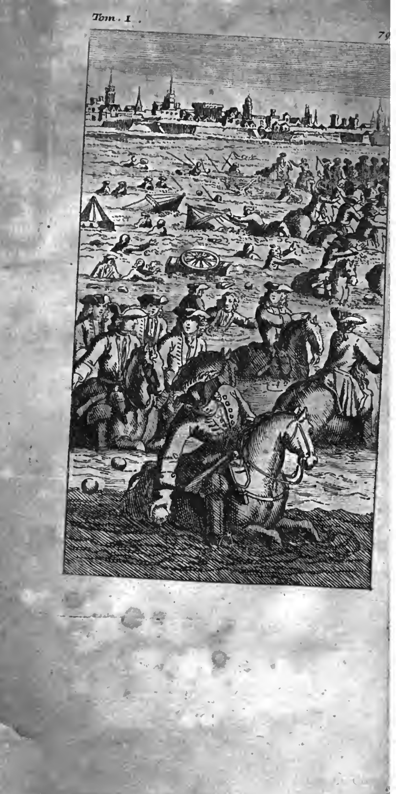
faites pas un grand honneur. Quel droit avez-vous de me priver de mes biens, & de me faire esclave ? Oui, j'ai épousé Borselle; & si quelque chose pouvoit m'obliger à m'en repentir, ce seroit les maux que mon interêt lui cause. Noircissez vous en l'immolant à votre ambition. Ce sera combler la mesure de vos injustices, & travailler avec succès à vous rendre détestable. Oui, oui, répondit le Prince emporté, j'en ferai l'exemple que je dois à la posterité, & l'on ne verra point un homme tel que lui offenser impunément les premieres Maisons du monde. Il sortit de cette maniere, & la Comtesse épouvantée demeura accablée de douleur.

Il n'étoit pas si facile au Duc de Bourgogne de faire mourir Borselle qu'il le vouloit persuader. Ce Seigneur étoit généralement estimé. La Comtesse de Hainaut étoit en âge de se conduire. Il étoit aisé de remarquer que la seule crainte de lui voir des heritiers animoit le Duc à sa ruine : & considérant bien ces raisons, elle en fut moins allarmée.

Le Comte de Meurs fut son agent, & le Duc de Bourgogne promit de laisser la Comtesse de Borselle en repos, pourvû qu'elle lui cedât tous ses droits. Une conjoncture si triste & si pressante l'obligea de consentir à cette dure nécessité, pour sauver un mari qu'elle aimoit si cherement. Elle renonça à ses biens, & l'on vit cette grande & célébre heritiere reduite à une fâcheuse pauvreté.

Borſelle ſortit de priſon. La princeſſe le reçut avec autant de tendreſſe que ſi elle n'avoit rien ſacrifié pour ſon ſalut. L'amour & la reconnoiſſance leur firent dire mille choſes touchantes & pleines de générosité. Jaqueline de Baviere ſe crut aſſez heureuſe puiſqu'elle voyoit celui qui lui faiſoit alors aimer la vie, en ſureté. Le Duc de Bourgogne s'adoucit par l'entremiſe des amis de la Princeſſe & de Borſelle. Il donna quelques penſions à ſa couſine; mais c'étoit de petits avantages en comparaiſon de ceux dont il l'avoit privée. En faveur de l'alliance de tant de Princes, Borſelle fut fait Chevalier de la Toiſon. Il aima, ou plutôt il adora toujours la Princeſſe, à laquelle il fut auſſi toujours extrémement cher. Elle avoit eu des ennuis ſi longs & ſi ſenſibles, qu'elle ne traîna plus qu'une vie languiſſante, & mourut cinq ou ſix années après ces derniers traitez avec le Duc de Bourgogne, qui demeura maître paiſible & abſolu des biens de Jaqueline de Baviere, qu'il avoit ſi ardemment ſouhaitez.

FIN.





LA BELLE JUIVE.

NOUVELLE.

LIVRE PREMIER.



E Siege d'Amſterdam étoit ſi peu vraiſemblable, que le bruit s'étant répandu un matin dans toute cette grande Ville, qu'il paroiſſoit des troupes aſſez près des murailles, les plus ſages crurent d'abord que cette nouvelle ne pouvoit venir que des vapeurs reſtées d'une réjouiſſance publique qui s'étoit faite le jour précedent pour l'élection des Magiſtrats. Mais il parut bien que ce n'étoit point là une fauſſe allarme; car tout le monde étant couru aux ramparts du côté des prairies, avec l'empreſſement qu'il eſt aiſé de s'imaginer, chacun fut étrangement ſurpris de voir à la clarté de l'Aurore qui commençoit à paroître, la campagne preſque toute couverte de gens de

guerre, dont la plûpart formoient un corps de bataille, pendant que les autres disperſez çà & là ſembloient être deſtinez à divers deſſeins.

Encore avoit-on peine à croire ce que cent mille perſonnes voyoient également. Les uns encore tout endormis ſe frottoient les yeux, comme pour diſſiper les reſtes d'un ſonge. Les autres juroient que s'étant promenez la veille aſſez tard en ce même endroit, ils n'y avoient vû que des Bergers & des troupeaux. Il s'en trouva même d'aſſez ſimples pour dire que c'étoit là ſans doute quelque tour du fameux Laponois, qui depuis quelque temps divertiſſoit toute la Ville par des plaiſanteries que le peuple prenoit pour des enchantemens. Et pour ceux enfin qui faiſoient les habiles dans les affaires d'Etat, comme il y avoit preſſe à les entendre raiſonner ſur cette avanture, ils faiſoient remarquer par des réfléxions politiques aux perſonnes qui ſe rangeoient autour d'eux, combien il y avoit peu d'apparence que ce fuſſent là des Ennemis.

Cependant le Soleil ſe levoit, & ſes premiers rayons n'eurent pas plutôt donné ſur les troupes inconnues, que leurs caſques & leurs cuiraſſes firent un rejailliſſement de lumiere aux yeux de ce peuple étonné; & cela joint au bruit des trompettes & des tymbales, dont l'air retentit en même tems, fit trop bien connoître qu'il n'y avoit point là d'illuſion. Ainſi on ne s'amuſa plus à faire des raiſonnemens inu-

tiles. Les uns coururent aux armes, & les autres se hâterent d'assembler le Conseil, où l'on ne fut pas peu embarrassé sur les résolutions qu'il falloit prendre.

A la fin on demeura d'accord, qu'avant toutes choses les Capitaines des quartiers assembleroient premierement leurs brigades, & qu'on détacheroit ensuite quelques Officiers pour aller sçavoir quelle Armée, contre le droit des gens, s'approchoit ainsi de leurs portes, sans leur en donner le moindre avis. Car on ignoroit encore quels gens ce pouvoient être. Les Provinces Unies n'avoient point alors d'ennemis déclarez. Depuis quelques années, l'Espagne s'étoit vûe réduite à leur offrir une paix avantageuse, & il n'y avoit presque point de Puissance Souveraine dans toute l'Europe, qui n'eût des Residens ou des Ambassadeurs à la Cour des Etats Généraux.

Si bien qu'il y eut là-dessus deux opinions qui partagerent toute la Ville. D'un côté on publioit que c'étoient les Lorrains, gens misérables & désesperez, qui après avoir ruiné le Païs de Liege, étoient venus faire une course en Hollande, dans l'esperance d'y continuer leur pillage. Et d'autre part on disoit que c'étoit-là le Camp volant d'un grand Prince, & qu'il y étoit en personne, pour se vanger du refus que les Hollandois avoient fait de le servir contre le Cardinal Mazarin. On ne comprenoit pourtant pas comment cette Milice étangere avoit pû tenir sa marche

si secrette que les Villes voisines par où elle avoit necessairement passé, n'en eussent fait aucun bruit. Mais enfin ce dernier sentiment, tout ridicule qu'il étoit, ne laissa pas d'être trouvé le plus raisonnable, & ce qui servit à le confirmer, fut un nouvel avis qui arriva, que l'on avoit observé avec des lunettes d'aproche, que ces troupes marchoient avec leurs drapeaux ployez, & que dans un mouvement qu'elles venoient de faire, au lieu de venir droit, comme on se l'étoit imaginé d'abord, elles n'avoient fait que côtoyer, pour s'aller rendre vers quelques tentes, qu'on découvroit à peine de dessus les murailles, & où de cette maniere, le canon ne pouvoit donner.

Ce fut donc de ce côté-là que les Députez d'Amsterdam eurent ordre d'aller, & ils n'avoient pas fait encore une demie lieue, qu'ils se virent arrêtez à un corps de garde avancée, sans qu'on leur dit à qui ils avoient affaire. Il est vrai qu'ils y entendoient parler François, & c'est ce qui les entretenoit dans leur premiere pensée, jusqu'à ce que Zuylsthein Secretaire d'Etat, les ayant abordez à quelques pas de-là, ils reconnurent enfin qu'on les menoit au Prince d'Orange. Mais en s'appercevant de l'erreur où ils avoient été jusqu'alors, ils entrerent dans un nouvel embarras, se voyant obligez de laisser le discours qu'ils avoient médité pour une autre Altesse, & de songer à l'heure même à ce qu'ils devoient dire à un Prince auquel

ils n'avoient pas ſeulement penſé.

Enfin comme celui qui devoit porter la parole, étoit homme d'eſprit, il s'aviſa, en marchant toujours, de faire valoir cette mépriſe, & de donner un grand tour d'éloquence à la peine où il ſe trouvoit de n'avoir rien à dire de préparé pour une ſi importante occaſion. Car étant introduit à l'audience du Prince qui avoit auprès de lui le Prince de Tarente ſon parent, Brederode ſon oncle, Schomberg ſon Chambellan, & Bervetwert ſon couſin naturel, avec les principaux Officiers de l'Armée; il lui dit d'abord ſans ſe troubler nullement, » que le peu de juſteſſe « qui alloit paroître dans ſes paroles, étoit « une marque viſible de l'eſtime que la « Ville d'Amſterdam faiſoit des intentions « de Son Alteſſe, puiſqu'elle avoit « mieux aimé regarder comme des troupes « ennemies, celles qui paroiſſoient « au pied de ſes murailles, que de s'imaginer « qu'elles y euſſent été conduites « par le Capitaine Général des Armées de « l'Etat; & que dans cette penſée elle a- « voit envoyé ſes Députez comme vers « un Prince étranger, qui ne reſpiroit « que la vengeance. Mais que lui qui portoit « la parole, ayant reconnu une erreur « ſi groſſiere, en s'approchant des « Tentes, il s'étoit vû ainſi heureuſement « contraint d'oublier le diſcours & les inſtructions « qu'il avoit crû adreſſer à un « autre, pour aſſurer ce Conſervateur hereditaire « de l'Union des ſept Provinces, «

» que s'il se mettoit de la sorte en campa-
» gne pour quelque dessein important au
» bien public, il y avoit à Amsterdam soi-
» xante mille hommes déja sous les ar-
» mes, qui brûloient de l'ardeur de suivre
» les drapeaux de la Republique, en quel-
» que lieu qu'il plût à Son Altesse de les
» mener.

Il étoit assurément difficile de dire alors plus de choses en aussi peu de paroles, & d'ajuster mieux dans une rencontre si délicate, la considération du Prince avec l'intérêt de la Democratie, que le fit ce Député: mais aussi l'on ne pouvoit lui répondre d'une maniere plus juste, que le fit Guillaume de Nassau; car il avoit toutes les qualitez d'un Heros. La vérité est, qu'on l'auroit trouvé trop beau pour son sexe, si les agrémens de sa taille & de son visage n'eussent été rehaussez d'un certain air de grandeur & d'autorité, propre à tenir des Republiquains dans le respect. Neanmoins on ne pouvoit pas dire de lui, comme on le dit quelquefois des Grands, que sa gravité fût un mystere du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit. Bien loin de-là, le genie que ce Prince avoit naturellement vif & penetrant, lui avoit acquis dès sa premiere jeunesse, une parfaite connoissance de l'Histoire, de la Poësie, des Mathématiques, & de cinq langues differentes qu'il parloit avec une merveilleuse facilité. Et l'importance étoit, que tous ces avantages si capables d'inspirer de l'orgueil, n'em-

pêchoient pas qu'il ne fût aussi traitable & aussi populaire même qu'un homme sorti du sang des Empereurs le devoit être dans un Gouvernement composé de Matelots & de Marchands.

De sorte que tant de graces jointes à l'extrême aversion pour la domination d'Espagne, qu'il avoit heritée de Henry son pere & de Guillaume son ayeul, ne faisoient pas moins esperer aux Etats des Provinces Unies, que de se voir un jour les Maîtres de tout le reste des Pays-Bas. Mais par malheur la paix qui se fit à Munster du tems de ses premieres Campagnes, le laissa dans un repos qui est ordinairement funeste à la gloire des Princes: & il sembla durant quelques années, qu'une vie délicieuse eût éteint la passion naturelle qu'il avoit d'être Conquerant. Si bien que ceux qui le virent se resoudre à l'expedition où il se trouvoit alors engagé, crurent que cette noble inclination s'alloit réveiller en lui: soit qu'un dépit amoureux lui eût persuadé (comme on disoit) de quitter ainsi le plaisir pour la gloire; ou bien que ce fût là un effet des sollicitations de Marie d'Angleterre, qui étant fille de Roi, & regardant comme une honte pour elle de n'être pas la femme d'un Souverain, avoit porté le Prince son mari à tenter quelque chose de grand pour n'être plus l'Officier d'une Republique.

Si le Prince d'Orange avoit de telles pensées, au moins n'en parut-il rien dans

la réponse qu'il fit au discours de Hasselart : au contraire il parla comme parlent tous ceux qui voulant remuer un Etat,ne manquent jamais de faire sonner bien haut l'interêt public, pour cacher leurs prétentions particulieres. Car reprenant les paroles mêmes de ce Député ; il lui dit que c'étoit en effet l'amour de la Patrie qui lui mettoit les armes à la main ; mais que pour y travailler avec le discernement necessaire, il falloit commencer par la ville d'Amsterdam,où il y avoit des esprits seditieux,qui s'étant laissés gagner par les ennemis secrets de l'Etat, s'efforçoient de rompre l'union des Provinces, & de renverser une Republique qui étoit l'ouvrage de la valeur & de la pieté de leurs Peres. Que pour lui, il se sentoit obligé en conscience d'employer les forces dont l'Etat l'avoit établi le Chef, pour servir l'Etat contre ces pestes publiques, & qu'il étoit venu là exprès à la tête de trente mille hommes pour faire punir ces traîtres, comme les Loix du Païs l'ordonnoient.

A cet endroit le Député interrompant le Prince,le supplia de marquer ceux dont il entendoit parler; & Guillaume de Nassau se contenta de nommer l'ancien Bourmestre Becker, qui avoit le plus de credit dans la Ville ajoûtant qu'il ne croyoit pas que Messieurs d'Amsterdam ses amis, rejettassent une proposition si raisonnable. *Mais à tout hazard*, poursuivit-il, *vous vous souviendrez de leur dire à tous, que les*

Troupes qu'ils voyent à leurs portes, ſont les mêmes qui ont appris vingt ans durant du Prince mon pere, à faire trembler l'Eſpagne pour aſſurer leur liberté, & qu'ils ne doivent pas eſperer que les ſoixante mille Bourgeois dont vous venez de me parler, puiſſent ſauver les ſeditieux de la fureur de tant de braves, qui ſont animez comme nous d'un vrai zele pour le bien de l'Etat.

Le Prince qui s'étoit toujours tenu debout, de peur que Haſſelart n'eût la hardieſſe de s'aſſeoir en ſa preſence, ayant ceſſé de parler, fit ſigne qu'on remenât les Deputez, & commanda à Zuylſthein de leur donner par écrit, comme ils le ſouhaitoient, la déclaration qu'il venoit de leur faire. A dire les choſes comme elles ſont, il eſt certain que ce Prince avoit toutes les raiſons imaginables de ſe plaindre d'Amſterdam, auſſi n'y alloit-il jamais; car il ne ſe voyoit point d'orgueil pareil à celui de cette grande Ville, à cauſe que la fierté ſi naturelle aux Republiquains, étoit ſoutenue parmi ceux-là, de l'abondance des richeſſes qui enflent ordinairement le cœur: juſques là qu'elle prétendoit être la Capitale de toute la Hollande, quoique celle de Dordrecht y tienne le premier rang. Dans cette penſée elle approuvoit que ſes Députez parlaſſent plus haut que tous les autres dans les Aſſemblées de l'Etat; & la vanité de ce peuple alloit même ſi avant, qu'on n'y parloit qu'avec mépris de l'autorité que le nom de Capitaine General donne au Prince d'Orange.

La Maison de Nassau qui est alliée à toutes les Couronnes de l'Europe, meritoit sans doute d'être autrement considérée dans un Pays qui lui doit sa Souveraineté ; & neanmoins lorsqu'il venoit quelque nouvelle des grands succès de celui-ci, ou de Henry son pere, qui réjouît toute la République, comme cela arrivoit très souvent, les seuls Marchands d'Amsterdam disoient de sang froid parmi la joie universelle, » Qu'il étoit juste qu'on » les servît pour leur argent ; & que si le » Chef de leurs Troupes ne s'acquittoit » bien de sa Charge, il s'en trouveroit » d'autres qui la feroient au même prix.

Mais outre les raisons générales qu'avoit le Prince Guillaume de n'aimer gueres cette Ville ingrate, il s'en disoit tout haut quelques autres encore qui le regardoient en particulier : Telle étoit l'insolence qu'on avoit eue à Amsterdam, de jouer publiquement ses amours avec une Comedienne Françoise nommée *La Barre.* Toutefois comme les Grands se font une gloire de mépriser les discours des petites gens, & qu'avec cela il n'y avoit nulle apparence de rendre Becker responsable d'une aussi méchante Piéce de Theatre, qui avoit été representée avant qu'il fût Magistrat ; il faut bien dire que quelque autre raison plus importante au Capitaine Général, lui faisoit ainsi distinguer dans son ressentiment la personne de ce Bourgmestre ; Et voici en effet comme la chose étoit arrivée depuis peu de temps.

Dans

Dans une Aſſemblée générale des Etats confederez (comme ils s'appellent eux-mêmes) qui s'étoit tenue à la Haye un mois auparavant, on avoit repreſenté que la République jouiſſant alors d'une paix entiere, & ne voyant rien à craindre du côté de ſes voiſins, le grand nombre de Troupes qu'on avoit entretenues juſqu'à cette heure-là, commençoit à devenir inutile, & que la reforme qui ſe feroit de ſix vingts Compagnies, que l'on montra qui ne ſervoient plus de rien, épargneroit tous les ans dix-huit cent mille livres, ſans compter le danger qu'il y avoit peut-être, à laiſſer tant de gens ſous la puiſſance d'un ſeul homme. Cette propoſition ne fut pas plutôt faite, que la plûpart de ces Meſſieurs, de qui l'économie & la défiance font toute la politique, la reçurent avec applaudiſſement. A la verité Becker n'étoit pas l'auteur de cette ouverture ; mais quand on l'eut une fois donnée, il la ſoutint avec tant de chaleur, que comme il avoit la réputation d'être un Magiſtrat incorruptible & déſintereſſé, la Réforme fut conclue, & il s'en fit à l'heure même une Ordonnance ſolemnelle.

Cependant une telle réſolution choquoit ouvertement le Prince d'Orange, & l'affront étoit trop viſible pour être diſſimulé. Car de la maniere dont l'avis avoit été propoſé, c'étoit déja rendre ſon autorité ſuſpecte : avec cela il n'étoit pas honnête d'affoiblir de la ſorte une Charge qu'il n'exerçoit point mal, ſans l'avoir diſpoſé

à le trouver bon ; & enfin il prévoyoit que tout le malheur de cette reforme alloit tomber sur les Officiers des Troupes étrangeres, qui s'étoient particulierement attachées à sa fortune, & qu'il étoit obligé par honneur & par interêt, de proteger en cette occasion. Aussi ne negligea-t-il rien pour disposer l'Assemblée qui se devoit tenir encore dans quelques jours, à mettre une seconde fois cette affaire sur le Bureau, afin d'y proceder par de nouveaux suffrages. Dans ce dessein on tenta secrétement chacun des Députez par le penchant qu'on croyoit qu'il eût.

On commença par les Dames ; mais ce fut inutilement. Ceux qui gouvernent en ce Pays-là, ne passent leurs heures de loisir qu'à boire, pour trouver dans les verres la chaleur que le climat leur refuse. De sorte qu'il ne leur reste point de temps pour l'intrigue, & par ce moyen les femmes ont peu de pouvoir dans un tel Senat. Après cela on fit des promesses aux uns, & des menaces aux autres. Enfin c'est tout dire, que la Princesse Royale qui étoit d'une fierté à ne visiter jamais personne, s'abaissa cette fois jusques à aller voir familierement des Bourgeoises qui avoient la réputation de gouverner leurs maris. Mais Becker de son côté fit si bien le Tribun du Peuple, avec quelques-uns des plus zelez ; il parla si haut, il se montra si ferme, il se trouva par-tout si à propos pour son dessein, que tous les Députez convinrent entr'eux de ne se rassem-

blet plus, ainſi la Réforme demeura reſolue.

Alors ce Prince connut par ſa propre experience, qu'une petite offenſe commencée contre une perſonne de ſon rang, devient un grand affront lorſqu'il s'en fait un éclat inutile; & cette réflexion un peu trop lente, lui fit craindre pour ſa réputation, dans l'eſprit des peuples, qui ont accoutumé de régler leur eſtime ſur les événemens. Car à ne conſiderer que les maximes les plus communes de la Politique, il devoit bien voir que ſon véritable interêt en cette rencontre, étoit d'employer la force, au lieu de la brigue, pour retenir les Députez à l'heure même, & les obliger à s'aſſembler de nouveau. L'exemple de Barnevelt les eût fait trembler, & ainſi il n'auroit fait que d'un jour plutôt, ce qu'il eſſaya de faire le lendemain. Mais les Députés s'étoient hâtez de partir, & Becker s'étoit preſſé plus que tous les autres.

Voilà de quelle utilité eſt à ces Meſſieurs, la methode qu'ils ont de faire leurs Aſſemblées, & de tenir leurs Conſeils, non pas dans une Ville fermée, mais à la Haye, qui n'eſt qu'un Bourg ouvert de tous côtez, où l'on ne voit jamais de portes barricadées, de ponts baiſſez, ni de chaînes tendues qui empêchent les gens d'y entrer & d'en ſortir à quelque heure que ce ſoit. Car en conſervant cette image de franchiſe & de liberté dans le lieu où les grandes affaires de l'Etat ſe traitent,

ils entretiennent la confiance parmi les Sujets de la République, & laissent un accès facile à tous ceux qui ont des avis à donner pour le bien public. Ce fut cette Police qui assura la retraite des Députez : si bien que la résolution de les faire arrêter ayant été prise à la fin, par le conseil de quelques Nobles qui ne trouvoient pas leur compte dans le Gouvernement populaire, il ne s'en trouva plus à la Haye que trois, que le Regiment des Gardes conduisit au Château de Louvestein, forteresse située à la pointe d'une Isle que font le Vahal & la Meuse, où l'on garde les Prisonniers d'Etat.

C'étoit avoir déja trop fait de chemin pour en demeurer là. Il fut donc conclu de poursuivre ; & toutes les voix allerent à humilier la ville d'Amsterdam la premiere, comme celle qui faisoit le plus de bruit. Il n'y eut plus qu'à déliberer sur la maniere dont se devoit faire cette humiliation. Quand ce fut à Zuilsthein à dire son avis, il en proposa un qui fit rire la compagnie, quoique l'affaire dont il s'agissoit fût d'une importance à être consultée fort serieusement. Aussi étoit-ce un plaisant homme que celui là. Une certaine singularité qu'il affectoit en toutes choses, lui tenoit lieu de merite, & le faisoit passer pour un Caton parmi ceux qui ne le connoissoient gueres. Mais on le regardoit à la Cour comme un Original ; & les rieurs l'y appelloient *le Chevalier de la Bezicle*, à cause qu'il avoit toujours une

lunette de vermeil doré pendue justement à l'endroit du pourpoint, où quelques Grands de Hollande portoient attaché l'Ordre de l'Elephant, qui est une sorte de Chevalerie dont le Roi de Dannemarck est le Grand Maître. Ce qui confirmoit ce personnage dans ses fantaisies, étoit l'approbation que quelques beaux Esprits du temps, prévenus par ses déferences, faisoient semblant de lui donner. Balzac se trouva de ce nombre; car Zuilstein lui ayant envoyé le dessein d'un bâtiment tout Philosophique qu'il faisoit faire à la Haye, pour en avoir son sentiment; celui-ci qui avoit de l'encens pour tout le monde, ne lui répondit là-dessus qu'avec admiration, dans une de ses Lettres choisies, & le felicita *d'être le premier qui se fût avisé de mettre des Spheres sur sa maison au lieu de giroüettes.*

Avec un tel caractere d'esprit, cet homme ne laissoit pas d'être du Cabinet & de la confidence du Gouverneur général, plutôt en consideration des services que sa famille avoit rendus de pere en fils à la Maison de Nassau, que pour les rares talens qu'il eût. Lorsque ce fut donc le rang de ce facetieux Areopagite à opiner sur le châtiment qu'il étoit à propos de faire souffrir au peuple d'Amsterdam, il proposa, dans son humeur de Chevalerie & d'antiquité, d'aller par le beau temps qu'il faisoit, dresser des tentes dans les grandes prairies qui côtoyent cette superbe Ville, pour y faire des tournois, des courses de

bague, & des festins ausquels on inviteroit tous les Habitans, comme à une reconciliation publique que Son Altesse vouloit faire avec eux. Et que quand les Dames y seroient venues, on les retiendroit, non pas pour les traiter comme les Romains firent les Sabines, mais afin que les peres & les maris impatiens de ravoir leurs filles & leurs femmes, s'accordassent à toutes les conditions que l'on voudroit leur imposer.

Après qu'on se fut bien diverti d'une proposition si peu attendue d'un vieillard qui faisoit le Stoïcien, la resolution fut prise d'insulter au moins Amsterdam, si l'on ne l'assiegeoit pas tout à fait. Il n'y a, disoit-on, qu'à faire approcher des Troupes de cette Ville effeminée par la prosperité; & comme à la guerre les yeux sont les premiers vaincus, les Bourgeois épouvantez à la vue d'une Armée, feront sans hésiter tout ce que l'on souhaitera. Alors le bruit d'un tel succès portera la terreur aux autres Villes, & leur apprendra par leur propre experience, le peril qu'il y a pour elles à diminuer les forces de l'Etat.

Néanmoins ces mêmes raisons, que l'on amplifia dans un Manifeste qui courut sous le nom du Prince, étoient si propres à persuader aux peuples la diminution de s milices, bien loin de les en détourner, qu'on ne douta point qu'une entreprise si hardie ne se fist par quelqu'autre motif, qui n'étoit pas à divulguer. Quoi qu'il en soit, les ordres furent donnez pour tous

les Officiers des garnisons, & on les executa avec tant de secret & d'intelligence, qu'encore que tous ceux qui avoient part à ce dessein, eussent les uns des femmes, & les autres des maîtresses; neanmoins toutes les Troupes se rendirent de divers endroits devant Amsterdam, à l'entrée de la nuit, sans qu'on en sçût rien à la Haye, & ce fut peut-être la seule chose qui se fit assez bien dans toute la conduite de cette affaire.

En effet il sembloit que les premieres fautes fussent par là en quelque façon reparées, & même le Prince commençoit d'être bien aise qu'on lui eût donné un pretexte d'en venir si avant: parceque la proposition qu'il avoit envoyé faire à la Ville d'Amsterdam, devoit avoir, selon sa pensée, quelqu'une de ces deux suites, ou qu'on lui livreroit les personnes qu'il avoit demandées, ou bien qu'on les lui refuseroit. Or l'un & l'autre paroissoit également favorable au dessein qu'on croyoit qu'il méditât. Car si on lui eût abandonné Becker, qu'il auroit assurément fait mourir, c'étoit déja un grand pas pour aller à l'autorité souveraine; & si au contraire on refusoit de lui remettre ce Bourgmestre entre les mains, c'étoit lui donner un droit apparent de crier pour le bien public, & de demeurer toujours armé.

L'un des deux paroissoit inévitable, & toutefois nul des deux n'arriva, à cause de l'étrange résolution que l'on prit dans cette Ville imperieuse, au moment que



Hasselart y fit voir la déclaration du Prince d'Orange. Encore le peuple ne vouloit pas qu'on s'amusât à déliberer, la plûpart disoient que la chose ne parloit que trop d'elle-même, & qu'il étoit honteux de souffrir plus long-temps qu'un jeune homme qui étoit à leurs gages, osât leur venir faire des loix.

Ainsi le mépris que ces fiers Republiquains avoient toujours eu pour le Prince, se tourna alors en fureur. Les uns alloient chez eux s'équiper comme des gens qui vont combattre; les autres se hâtoient de cacher ce qu'ils avoient de plus précieux, dans l'incertitude de ce qui pouvoit arriver; & ceux qui n'avoient que la langue libre, se contentoient eux-mêmes de pouvoir au moins faire d'horribles imprecations contre Guillaume de Nassau; pendant que le plus grand nombre qui étoit couru à l'Hôtel de Ville, où se tenoit le Conseil, demandoit tout d'une voix qu'on lui donnât promptement un Chef pour aller exterminer les Ennemis de la Patrie. D'un autre côté les femmes qui se mêloient dans la foule, ne contribuoient pas peu à échaufer les esprits: & il y en eut même une de la troupe, nommée *Adrienne*, qui proposa aux autres, & en fit résoudre plusieurs, d'être de la sortie que les hommes alloient faire, afin d'avoir aussi part à la gloire qu'il y auroit à délivrer leur Pays d'un Usurpateur.

Il est vrai que ce qui animoit ces Dames de la sorte, n'étoit pas tant l'interêt public

public dont il s'agissoit en cette occasion, qu'une raison que leur sexe avoit en particulier de haïr le Prince. Car un jour qu'étant de belle humeur, il s'entretenoit familiérement des femmes de chaque Ville de Hollande, qui ont toutes leur caractere different, il avoit dit de celles d'Amsterdam, à cause qu'elles ont les traits un peu grossiers : *Qu'elles étoient plus propres à faire des prisonniers de guerre, que des prisonniers d'amour.* Cela leur avoit été rapporté; & ce qui les irritoit davantage, il s'étoit fait de ce mot là une espece de proverbe qui couroit par tout.

Ce n'est pas que les femmes d'Amsterdam ne soient communément assez chastes, & même plus qu'on ne le pourroit croire d'une Ville exposée à l'abord de toutes les Nations. Outre la disposition naturelle du climat, qui leur aide à conserver leur pudeur, le tracas incroyable du commerce dont elles ne s'occupent gueres moins que leurs maris, y contribue encore quelque chose. Il y a je ne sçai quoi de tumultueux pour l'esprit & pour le cœur dans cette sorte de vie, qui rompt toutes les mesures du peché. Neanmoins ces Hollandoises, avec toute leur honnêteté, s'offençoient qu'on ne les trouvât pas belles. Les prudes la plûpart sont ainsi faites, & c'est même la vertu qui leur donne cette sensibilité : parceque comme il n'y a gueres que celles qui ont quelque agrément qui soient fortement recherchées; il semble que quand on n'avoue

pas qu'une femme ait des charmes, on veuille lui reprocher de n'être ſage que par pure neceſſité.

Il n'y eut pourtant ni prieres, ni cris, ni menaces qui puſſent obtenir à ces nouvelles Amazones la permiſſion de faire une ſortie, comme elles & ce peuple furieux le ſouhaitoient avec tant d'ardeur. En vain elles alleguoient les ſieges fameux de Leyde & de Harlem, où leurs ſemblables avoient fait des merveilles contre Ferdinand de Tolede ; & celui de Copenhague encore, où les femmes ſeules tout fraîchement avoient renverſé de deſſus les murailles de la Ville, les Suedois qui y étoient déja montez : elles n'eurent point d'autre ſatisfaction ſur toutes leurs remontrances, ſinon qu'on leur vint dire deux ou trois fois de la part du Conſeil, qu'elles euſſent patience, & que tout iroit bien.

Ce Conſeil qui étoit compoſé d'environ ſoixante hommes, dont les uns étoient alors dans les Charges publiques, & les autres y avoient été, examinoit avec beaucoup de prudence ce qu'il y avoit à faire dans cette rencontre. C'étoient tous perſonnages d'une probité reconnue, & Republiquains juſqu'à la mort. A la vérité il n'y avoit point là ce rafinement & cette penetration qui regne dans les Conſeils de France & d'Italie : mais d'ailleurs un jugement ſolide, quelque experience du monde, & une parfaite connoiſſance de leurs veritables interêts, qui compoſent

toute la Politique du Septentrion, se trouvoient heureusement réunis dans ce petit Senat.

Avec de telles lumieres, on n'y daigna pas seulement déliberer sur la demande que le Prince faisoit, qu'on lui mît Becker entre les mains, car cette proposition fut rejettée brusquement de toute l'Assemblée, qui s'offensa même de l'esperance qu'on avoit de la pouvoir réduire à une injustice si grande envers un Magistrat auquel ses ennemis ne pouvoient reprocher autre chose que d'avoir trop aimé la liberté de son pays: mais tout le soin de la compagnie alla uniquement à trouver les moyens de faire tomber sur Guillaume de Nassau l'orage dont il les menaçoit. C'étoit un coup d'Etat, que la conjoncture presente, jointe à la mémoire de *Barnevelt*, leur faisoit juger absolument necessaire.

On ne pouvoit pas nier qu'il n'y eût du rapport entre ce qui se passoit alors, & l'avanture de ce *Barnevelt*, qui pour avoir soutenu les interêts de la Republique il y avoit quarante ans, en qualité d'Avocat général de Hollande, s'étoit attiré par là l'indignation du Prince Maurice, qui l'avoit fait décapiter dans la cour de son Palais, sans nulle forme de justice, sous prétexte qu'il favorisoit la nouvelle secte d'Arminius. Il étoit tout naturel de juger de la conduite qu'on voyoit alors tenir au Neveu, par celle que l'Oncle avoit autrefois suivie; & en même temps il étoit

juste, disoit-on, de couper chemin à ces dangereux exemples, en châtiant celui-ci d'une si haute témerité, afin que l'histoire de sa honte detournât à l'avenir les Capitaines de l'Etat d'entreprendre rien de semblable.

Cet avis ayant été suivi de tous, il ne fut plus question que de la maniere, dont on eut quelque peine à convenir. Car de faire une sortie sur les Assiégeans avec tout ce qu'il y avoit d'hommes dans Amsterdam propres à porter les armes, ainsi que quelques-uns opinoient, c'étoit exposer les affaires au hazard d'une demie heure. Toutes les Milices de la Ville se montoient à trente Compagnies en tout, le Peuple n'étoit pas aguerri, le Prince d'Orange avoit toutes vieilles Troupes: & enfin dix mille soldats qui ne se soucient pas de mourir, se battent bien mieux que soixante mille Bourgeois qui sont bien aises de vivre.

Aussi le sentiment de Beeker fut trouvé beaucoup meilleur; & quoiqu'il eût fait de grandes instances pour être dispensé d'opiner contre un homme qui demandoit sa tête, on l'obligea néanmoins de parler; & il protesta d'abord que s'il eût crû être la véritable cause de cette tempête publique, il n'auroit consulté sur cela que l'amour qu'il avoit pour sa Patrie, & seroit allé se livrer lui-même au Prince, pour tâcher à le fléchir par sa soumission ou par sa mort: mais que, comme on le voyoit assez, ce jeune ambitieux avoit un

tout autre dessein, dont la haine qu'il faisoit paroître contre quelques particuliers, n'étoit que le prétexte. Oui, Messieurs, » continua-t-il d'un ton plus ému, on » en veut à la liberté de nous tous, bien » plus qu'à la vie de quatre ou cinq que » nous sommes ; & l'on ne vous demande » nos têtes, que dans l'esperance de s'en » faire un degré pour monter plus haut. » Au lieu de considerer que notre mort » ne rendroit en rien cet attentat plus fa- » cile, puisque l'on trouveroit toujours » en vous, Messieurs, de nouveaux obsta- » cles à surmonter pour aller à la tyran- » nie. Ainsi la même fureur qui semble » n'en vouloir qu'à quelques-uns, mena- » ce en effet tout le reste ; n'étant pas » croyable qu'il s'en trouvât parmi nos » Magistrats aucun assez lâche pour con- » sentir que les richesses qui nous ont » couté tant de peines à amasser, fussent » emportées en un jour par des Courti- » sans épuisez. Car ne nous flatons pas, » Messieurs, de pouvoir composer avec » ces gens-là, il leur faut des sommes im- » menses pour fournir à leurs excès ; & » il n'y a que le pillage d'Amsterdam, à » leur avis, qui y puisse suffire. C'est un » dessein concerté parmi des femmes, à » qui l'on a promis leur part du butin, & » l'on songe déja à la Haye, à quels nou- » veaux divertissemens on employera la » dépouille de nos magazins, & de la dot » de nos filles, quand on les aura entre les » mains. Il n'y a donc maintenant qu'à

» voir si nous serons assez complaisans
» pour attendre les bras croisez, l'execu-
» tion d'une telle entreprise. Mais je re-
» marque à vos visages, que cette seule
» pensée vous fait horreur. Hé bien, Mes-
» sieurs, ne tardons plus à préparer un
» tombeau aux ambitieux & aux traîtres.

On peut dire qu'il y avoit de tout dans ce discours. Aussi l'homme qui le prononça justement en ces termes, pouvoit être comparé à ces anciens Magistrats d'Athenes, qui gouvernoient par leurs paroles encore mieux que par les loix. Si bien que l'effet qu'il produisit dans les esprits, fut que les autres Officiers de Ville se démirent autant qu'ils purent de leur autorité, entre les mains de ce Bourg-mestre, & lui promirent de suivre ses ordres pour l'execution du dessein qu'il avoit à proposer.

En effet ce dessein fut trouvé merveilleux, après qu'il eut fait voir les moyens de vaincre quelques difficultez qui y paroissoient contraires, & tout le monde s'y accorda. Ensuite l'on conclut de renvoyer Hasselart au Prince d'Orange, pour lui porter la réponse qu'il attendoit. Cette réponse fut, qu'on alloit travailler à le satisfaire, & qu'il en auroit des nouvelles certaines le lendemain matin. Avec cela on fit suivre les Députez par un chariot plein de fruits & de liqueurs, pour en faire present à Son Altesse; & ce Prince à son tour les fit regaler & reconduire par le Marquis de la Viéville, qui avoit alors une Compagnie en Hollande, & qui est

mort depuis peu Evêque de Rennes. Jamais nul François ne contracta mieux que celui-ci les manieres franches & cordiales de ce pays-là ; & c'est ce qui le fit choisir plutôt qu'un autre pour faire honneur à la Députation d'Amsterdam.

A ce compte, la satisfaction étoit égale de part & d'autre, & chacun esperoit de son côté. Car dans la Ville on avoit assuré le peuple qu'il seroit en repos dans vingt-quatre heures ; & le Prince avoit fait publier parmi ses Troupes, qu'elles s'en retourneroient bientôt dans leurs garnisons. Ce n'est pas que quelques-uns des plus habiles de l'Armée ne crussent qu'on devoit se défier de ces longueurs du Conseil d'Amsterdam, sur une affaire où il ne falloit qu'une heure pour se résoudre. Le Comte de Schomberg étoit de ceux qui faisoient cette réflexion ; & la raison qu'il en donna fut cette maxime de guerre, qu'il ne faut jamais se croire en sureté, quand on a auprès de soi des ennemis qui ont en leur puissance l'instrument de quelque grand coup, comme est l'eau ou le feu.

Quoique ce Comte, devenu depuis Maréchal de France, fût de l'ancienne Maison des Ducs de Cleves, & allié de beaucoup de Princes d'Allemagne, néanmoins son merite tout extraordinaire le faisoit encore plus considerer que la noblesse de son sang. Il excelloit sur tout dans le métier de la guerre, & il ne s'étoit attaché aux interêts du Prince d'Orange, que comme à un parti d'où il pouvoit nuire

à l'Espagne, pour laquelle il a herité de ses Ayeux, d'une haine si forte, qu'elle l'a porté dans tous les endroits de l'Europe où il y a eu à combatre contre cette Couronne-là. Avec cela le Prince, qui n'écoutoit gueres les sentimens d'autrui, que quand ils flattoient ses inclinations propres, ne suivoit pas toujours les conseils de Monsieur de Schomberg, bien qu'il fût le premier Officier de sa Maison, & qu'il eût pour lui une affection particuliere. Il y parut bien, quand on proposa la premiere fois l'entreprise d'Amsterdam; car le Comte n'en fut d'avis, qu'après l'avoir long-temps inutilement combattue; & le Prince n'entra pas non plus dans sa pensée, lorsqu'il tâcha de donner quelque défiance à Son Altesse sur le retardement qu'on apportoit à la contenter.

» Il me semble, lui dit ce Prince quand » il lui en parla, que nous n'avons encore » nulle raison de nous plaindre, que de » n'être pas ici dans un camp retranché, » comme nous serions à un siege qui se » feroit dans les formes : mais aussi il n'y » a pas deux jours que nous y sommes, » & je n'apprens point que nos soldats » s'ennuient d'attendre, depuis que je » leur ai fait sçavoir que nous ne serions » pas long-temps ici. Quant à ce que » vous voulez me faire craindre, je ne » vois pas qu'il y en ait la moindre apparence. Aurions nous peur que tout ce » qu'il y a de monde dans la Ville fist une » sortie sur nous? Au contraire je vous ai

» oui dire à vous-même que c'eſt ce que
» nous devions ſouhaiter. De s'imaginer
» encore qu'ils puſſent nous incommo-
» der avec leurs écluſes, c'eſt ce qu'il ne
» ſe faut pas mettre en l'eſprit non plus,
» puiſque vous étiez preſent lorſque Syl-
» vius & Deſchamps que j'avois envoyez
» à Amſterdam exprès, me rapporterent
» il y a quelques jours, que les eaux é-
» toient ſi baſſes dans les canaux, à cauſe
» des grandes chaleurs, qu'il ne ſçauroit
» y en avoir aſſez pour remplir les foſſez
» de la Ville, par où il faut neceſſaire-
» ment qu'elles paſſent avant que d'inon-
» der la campagne où nous voici. Et enfin
» voudriez-vous dire qu'il fallût nous
» défier de quelque ſurpriſe de la part des
» Villes voiſines, après la précaution que
» j'ai eu d'envoyer des coureurs ſur les
» chemins de Harlem, d'Utrect, & de
» Leyde, pour empêcher que nos ſedi-
» tieux euſſent aucune communication
» dans ces lieux-là, pendant que nous
» ſerons ici?

Ce raiſonnement du Prince, avec l'évé-nement qui le ſuivit, étoit bien une mar-que viſible que la gloire des armes & la ſcience de la guerre, s'éclipſoient peu à peu dans un pays qui étoit depuis un ſie-cle l'école où ſe formoient les Heros, & où l'on accouroit de tous les endroits de l'Europe, pour apprendre l'art de vaincre & de triompher. Le grand Guſtave, Oli-vier Cromvel, le Vicomte de Turenne, le Maréchal de Gaſſion furent de ce nombre,

& ce sera un honneur immortel pour Frederic & pour Maurice de Nassau, tous deux freres, d'avoir fait de tels écoliers. Mais dans les necessitez pressantes où la Hollande s'est vue engagée depuis, ç'a été une triste consolation pour elle, d'être seulement le theatre d'une grandeur effacée, & d'avoir porté des Conquerans qui ne durent plus.

Au reste, ce qu'il y eut de rare en cette affaire, fut que les Magistrats d'Amsterdam croyoient qu'il leur étoit aussi important de s'interdire toute sorte de commerce avec les peuples de leur voisinage, comme le Prince d'Orange s'imaginoit avoir interêt à faire la même chose de son côté. Car on ordonna dans la Ville, que les portes fussent fermées, & les herses abbatues, afin qu'il n'entrât & ne sortît personne, pour quelque raison que ce fût. Et pour ce qui est des vaisseaux, qu'on ne pouvoit pas empêcher que le vent n'amenât dans le port; quand on les voyoit approcher, on envoyoit au devant d'eux un Officier de Ville, dans une chaloupe qui étant proche de leur bord, leur faisoit dire tout haut par un trompette qui l'accompagnoit, qu'ils retournassent jetter l'ancre au Port Wlie, qui est à deux lieues de là, jusqu'à nouvel ordre. Et tout cela, afin que le dessein après lequel on travailloit dans la Ville, demeurât tout à fait secret.

Ainsi tout ce que le Comte de Schomberg put repliquer aux raisons du Prince,

n'empêcha pas qu'on ne se divertît dans le Camp en toute assurance. Le Capitaine général traita splendidement les principaux Officiers ; & comme l'Armée ne manquoit de rien, il ne s'y trouva personne qui ne fist quelque excès, au moins de tabac & de biere. Tout cela ne se passa point sans qu'il se mêlât dans cette réjouissance beaucoup de raillerie contre le peuple d'Amsterdam. Les soldats le verre à la main, & d'un air insolent, calculoient déja entr'eux ce qui leur devoit revenir à chacun de la composition qui s'alloit faire avec cette grande Ville. Et à la table du Prince, où les insultes se faisoient plus noblement, on felicitoit Son Altesse du succès de cette expedition importante, & on lui en souhaitoit beaucoup de semblables pour l'avenir.

Enfin le reste du jour & une partie de la nuit s'étant passez de cette sorte, la plupart s'endormirent; & il y avoit bien trois heures que les fumées du sommeil & celles de la débauche les tenoient ensevelis, quand il se fit tout à coup de grands cris qui éveillerent l'Armée, & à ces cris qui se redoubloient en passant par les quartiers, on ne pouvoit rien comprendre, sinon, *qu'il falloit courir aux armes.* Elles furent bientôt prises; & comme toutes les troupes s'étoient endormies sans quitter leur rang, elles se trouverent en moins d'un quart d'heure prêtes à combattre, avec le Prince d'Orange à leur tête, qui n'avoit pour tout habillement de guerre,

qu'un petit armet d'argent doré, couvert de plumes rouges & noires. Il étoit monté sur un cheval d'Espagne; & s'étant tourné vers les Troupes, il leva le sabre qu'il tenoit à la main, & le remua deux ou trois fois d'une action toute guerriere, pour les animer par là à bien faire leur devoir.

L'endroit où ils étoient alors postez, leur cachoit les murailles de la Ville, & ils commençoient à marcher pour se trouver à la vûe des ennemis, quand le soldat qui avoit le premier donné l'allarme, parce qu'il étoit alors en sentinelle au corps-de garde le plus avancé, parut toujours courant, & cria au Prince de si loin qu'il l'apperçut: *On n'a pas compris ce que je voulois dire, Seigneur; vous allez perir, si vous ne vous retirez.* On ne tarda pas d'un moment à croire ce qu'il disoit, car il avoit à peine cessé de parler, qu'on vit venir après lui un débordement d'eaux, accompagné de cette maniere de bruit qui se fait à la chute d'un torrent. Aussi cet épanchement-là n'alloit pas comme le flux de la mer, où l'on voit les flots s'entre-pousser doucement sur le rivage, cela avoit plutôt l'air d'un grand fleuve, qui étant enflé par les neiges, rompt les bords de son lit, & va tomber avec impétuosité dans le fond d'une vallée.

De sorte que l'inondation croissoit à tout moment; & quand il sembloit que les eaux alloient s'arrêter où elles étoient arrivées, il en venoit tout à coup de nouvelles, qui de la force dont elles étoient

lancées, écumoient en roulant, & renversoient tout ce qui se trouvoit sur leur passage. Les tentes qui s'y rencontrerent furent bientôt abbatues, & alors on vit floter sur l'eau des lits, des toilettes, & toute sorte de hardes. Cependant le terrain se diminuoit à vûe d'œil, & à la fin il en resta si peu, que le Prince commença de songer à la retraite. Il avoit toujours espere que le débordement n'iroit pas loin; mais quand il eut apperçu derriere soi la même chose que ce qu'il avoit devant les yeux, il craignit d'être envelopé; & renguaînant son sabre, il montra vite aux autres le chemin par où il falloit s'échapper.

C'étoit là le dessein dont le Bourgmestre Becker avoit fait l'ouverture au Conseil d'Amsterdam, & assurément il ne se pouvoit rien penser de mieux en cette rencontre. Car si l'on eût tout le temps qu'il falloit pour l'executer, il est indubitable que les Assiegeans auroient été noyez pendant qu'ils dormoient encore; mais il y avoit tant de choses à faire, que l'espace d'environ quinze heures qu'on avoit pour ce projet, y avoit à peine suffi. Et voici comment on s'y prit. Il étoit vrai, ainsi qu'on l'avoit rapporté au Prince d'Orange, qu'il n'y avoit presque point d'eau dans les canaux d'Amsterdam, & que la petite riviere d'Amstel, dont cette Ville prend son nom, étoit toute tarie; à cause des grandes secheresses qu'il faisoit depuis deux mois. L'importance étoit

donc d'y en faire entrer de celle de la mer qui étoit au port, & pour cela quatre mille hommes furent employez à l'heure même à abattre le quai, afin que quand le flux viendroit, il pût remplir trois cens canaux, dont la Ville est, pour ainsi parler, toute découpée. En effet la chose arriva encore mieux qu'on ne l'esperoit; parcequ'un grand vent qui sembloit être d'intelligence, tant il souffla à propos, seconda le dessein des travailleurs avec une facilité incroyable.

Si bien que quand on fut une fois en possession de cette grande abondance d'eaux que l'Ocean fournissoit toujours, il n'y eut plus qu'à la répandre du côté des prairies où les Troupes étoient campées. Mais parce que si ces eaux fussent passées dans les fossez de la Ville qui étoient très profonds, ils s'en seroient remplis, & il n'y en auroit pas eu assez de reste pour le besoin qu'on en avoit, on s'avisa de faire des rigoles de bois, de la largeur & de la hauteur des poternes où les grands canaux alloient aboutir, afin que ces rigoles étant dressées comme des pontons depuis l'ouverture des poternes jusqu'à l'autre bord des fossez, on fit passer toutes les eaux dessus pour les jetter où on les destinoit, sans qu'elles s'allassent perdre autre part.

Pendant que l'on se préparoit ainsi à la vengeance dans les rues, il se faisoit des prieres publiques dans les Temples pour la reconciliation des esprits. Et néanmoins dans ces prieres, qui étoient toutes tissues

des lamentations de Jeremie, il ne paroiſſoit gueres moins de paſſion que dans le tumulte des carrefours. Car les Miniſtres en pleine chaire, comparoient le Prince d'Orange & ſon Armée, aux Babyloniens qui étoient les ennemis de Dieu ; & au contraire ils ajuſtoient à la Ville d'Amſterdam tout ce que les Prophetes ont dit de beau de l'ancienne Jeruſalem. Enfin la nuit que l'on attendoit impatiemment, arriva tout auſſi noire qu'on le ſouhaitoit ; & quand elle fut un peu avancée, on fit ſortir les eaux par ſix endroits en même temps ; de ſorte que les Troupes qui ne les regardoient venir que d'un côté, s'en virent bien-tôt environnées.

C'étoit aſſez de ce ſtratagême pour punir la hardieſſe qu'on avoit eue d'aſſieger une Ville comme Amſterdam : & toutefois ce ne fut pas la ſeule malice qu'on fit à ceux qui l'oſerent entreprendre. Car quelques curieux s'étant aviſez, pour rendre la confuſion des Aſſiegeans encore plus grande, de leur inſulter galamment & avec eſprit, écrivirent je ne ſçai combien de quolibets les plus moqueurs du monde, tant contre les principaux Officiers de l'Armée, & les premieres Dames de la Cour, que contre le Prince d'Orange même ; qu'ils enfermérent dans des balles de cire ; & les jettérent ſur l'eau qu'on lançoit vers les Troupes ennemies, dans l'eſperance qu'ils feroient ouverts, & que ces perturbateurs de la felicité publique, comme ils les appelloient, en feroient vivement piquez.

Il n'y eut pas jusques aux Dames, de toute sorte d'humeurs & de conditions, qui ne se fissent un honneur de cette plaisanterie; & chacune voulut profiter, selon son génie, de l'occasion qui se présentoit de se vanger impunément des mépris de Guillaume de Nassau. Les unes, en style de Roman, le comparoient à l'ambitieux Icare; les autres plus devotement le disoient semblable au superbe Lucifer; & toutes lui reprochoient avec une aigreur pareille, l'injustice de son entreprise, & la honte de son décampement. Elles ne purent toutefois prendre autant de plaisir à ce jeu, que leurs peres & leurs maris y en trouvérent, puisqu'il n'y avoit point alors de jaloux ni de critiques à Amsterdam, de quelque Religion qu'ils fussent, qui ne s'estimassent heureux de voir leurs femmes & leurs filles se déchaîner ainsi contre des gens encore plus redoutables par leur galanterie que par leur valeur.

Aussi cette petite vangeance ne manqua pas de réussir, justement comme on l'avoit prétendu. Car ces balles voguerent aisément jusqu'à l'Armée; & parcequ'il s'en étoit jetté un assez grand nombre, il n'y eut presque personne qui n'en attrapât quelqu'une. Entre les autres, un Officier qui en vit autour de lui cinq ou six floter sur l'eau, que son cheval avoit jusqu'aux sangles, se baissa pour en prendre une, & ayant reconnu, en la pressant dans sa main, qu'il y avoit un papier renfermé, il attendit qu'il fût hors du peril, pour voir ce que

que ce pouvoit être. Car ce n'étoit gueres le temps alors de contenter une curiosité inutile. L'inondation croissoit toujours, & c'étoit une chose effroyable de voir vingt-cinq ou trente mille hommes marcher au milieu des eaux, sans sçavoir de quel côté ils alloient. Il est vrai que la Cavalerie eut moins de peine à s'en tirer; mais l'Infanterie y pensa demeurer toute, à cause des larges fossez qui servent en ce pays-là à separer les pâturages, où il s'en noya une grande partie, aussi-bien que plusieurs chariots qui y verserent, avec le bagage dont ils étoient chargez, sans qu'il fût possible d'en rien sauver.

Enfin l'Armée arriva sur le sec, mais si accablée de confusion & de fatigue, que les Officiers ne sçavoient que se dire, & n'osoient s'entre-regarder. Sur tout, ce spectacle étoit mal plaisant pour le Prince d'Orange; mais il trouva le moyen de ne l'avoir pas long-temps devant les yeux, en prenant le chemin de Tellinghen, qui est une belle maison qu'il avoit dans les Dunes, à six lieues de là, où il se retira promptement avec les principaux de sa suite. Tous les divertissemens que les siens eurent soin de lui trouver dans ce lieu-là durant quelques jours, ne purent néanmoins dissiper le chagrin qui lui restoit de cette malheureuse affaire: & ce qui l'inquiétoit davantage, étoit la crainte qu'il avoit de s'être attiré par un attentat inutile, le mépris & l'aversion de tous les Confederez.

En effet, une telle crainte étoit si bien fondée, que ç'eût été un aveuglement à ce Prince, de ne la point avoir. Car il ne pouvoit pas ignorer, que le grand interêt de cette République est la liberté, & que comme elle avoit tout hazardé pour l'acquerir, il n'y avoit point aussi d'efforts qu'elle ne fût résolue de faire pour la conserver. Et par consequent il jugeoit bien que ce qu'il venoit d'entreprendre, alloit être regardé comme une infraction violente & seditieuse des loix fondamentales du Pays. Dans cette agitation d'esprit, il ne sçavoit s'il devoit retourner si-tôt à la Haye. Afin donc de s'en assûrer, il fit sonder les esprits par le Comte de Horne son allié, qui étoit de la chambre de Hollande, pour sçavoir de quelle maniere on l'y recevroit. Les Etats de leur côté s'étoient déja assemblez pour déliberer entr'eux sur la même chose; & la conclusion fut que le Prince rentreroit à la Haye comme revenant d'une promenade, & qu'ainsi on ne l'iroit point saluer par Députez, comme on avoit accoutumé de faire quand il retournoit d'un voyage ou d'une expedition.

En vertu de cet accord, on le vit arriver le lendemain en équipage de chasse, & la complaisance qu'on eut pour lui fut si grande, qu'on n'entendoit pas dire un seul mot dans le Conseil, à la Cour, & parmi le peuple, de tout ce qui s'étoit passé. Toutefois un accommodement si prompt & si capable de contenter ce Prince,

n'empêcha pas qu'il ne tombât dans une mélancolie, où il demeura plongé jusqu'à la fin de sa vie, qui ne dura plus gueres après cela : car étant devenu malade de la rougeole, qui courut au mois de Novembre suivant, & dont il n'y eut point de petits enfans qui ne guerissent, il mourut sur le déclin de son mal, d'un verre de limonade assaisonné au gré des mécontens, selon la nouvelle fausse ou veritable qui s'en répandit alors.

Le ressentiment qu'on avoit toujours de sa derniere conduite, fit qu'on ne s'affligea pas tant de sa perte, qu'on auroit fait sans doute dans un autre temps ; & ce qui acheva d'en consoler tout à fait les Provinces-Unies, fut la naissance d'un autre Prince, qui naquit huit jours après la mort de son pere. Cette naissance fit si bien oublier les offenses passées à ce peuple naturellement bon, qu'il s'en fit des réjouissances sincéres dans toutes les Villes de l'Etat. La Haye entre les autres signala sa joie dans cette fête publique, comme plus affectionnée aux Princes d'Orange, à cause qu'ils y font leur sejour. Car il y avoit dans les rues des feux allumez & des tables dressées pour regaler les passans ; on voyoit devant toutes les maisons de qualité, des banderoles & des festons, avec des inscriptions & des devises, qui faisoient esperer des merveilles de cet illustre Enfant. Zuylstein ne laissa pas échapper une si belle occasion de se distinguer à son ordinaire. Afin donc d'encherir par

dessus les autres, cet homme rare en inventions, fit tapisser son portail de quantité d'écriteaux tirez du vieux Testament, dans lesquels il appliquoit au jeune Prince tout ce que les anciens Oracles avoient prédit du Messie. Enfin pour comble d'honneur, & pour marque de reconciliation entiere, Ghent & Sommerdik, qui étoient assurément les plus considerables de tout le pays, & quelques autres avec eux, présenterent le petit Prince au Baptême au nom de la République, & le nommerent Guillaume, du nom de son pere & de son bisayeul.

La suite a bien fait voir qu'on ne s'étoit point trompé dans les hautes esperances qu'on avoit conçues de ce fils de tant de Heros, puisqu'en effet il se trouve en sa personne un mérite composé de la probité du sang d'Angleterre, & du courage de la Maison de Nassau. Et il ne faut pas douter que ces deux qualitez assemblées en lui, ne l'eussent déja porté bien avant dans le chemin de la gloire, si sa destinée eût voulu, qu'au lieu de tourner ses armes contre une Couronne que tant de raisons doivent lui rendre chere, il les eût seulement employées contre les ennemis de sa famille & de son pays. Car en comparant les premieres campagnes de celui-ci avec les dernieres prouesses de son pere, on trouvera que le second n'est pas maintenant plus heureux en batailles, que l'autre le fut au siege d'Amsterdam, d'où il remporta autant de confusion & de chagrin,

qu'on le vient de dire. Mais on n'a pas encore dit de quelle maniere cette grande Ville solemnisa la fête de sa délivrance: & c'est ce qu'il faut sçavoir.

Comme cette Reine de la mer, ainsi qu'elle se flattoit d'être, ne s'étoit encore jamais vûe insulter avec tant d'audace, aussi ne s'étoit-il point fait jusques alors de réjouissances chez elle, pareilles à celles qui s'y célebrerent cette fois. Car quand il n'y auroit eu que le naturel ordinaire des peuples, qui leur fait regarder le malheur des Grands, comme une consolation de leur bassesse, cela seul auroit déja suffi, pour mettre en belle humeur des gens à qui il ne faut qu'une petite raison d'être contens, pour les obliger à bien boire; sans compter beaucoup d'autres sujets qu'ils s'imaginoient avoir de haïr le Prince d'Orange, & qui les portoient à d'incroyables excès de joie, dans la pensée qu'il fût noyé.

Et ce fut apparemment ce qui sauva le reste de l'Armée, que cette fête d'Amsterdam; parceque comme on pouvoit de dessus les murailles de la Ville, en voir le triste débris, qui s'étoit arrêté à deux lieues de là pour se sécher, peut-être que si le peuple l'eût sçu, dans la rage où il étoit, il fût allé la tailler en pieces: & comme d'autres Bacchantes devenus soldats à la table, il eût été faire un massacre en sortant d'un festin. En effet ces pauvres Troupes mouillées avoient quelque inquietude de ce côté-là, & elles ne s'esti-

miers à s'en appercevoir. Mais par bonheur l'inscription du billet se trouva en cette occasion, tout à fait convenable à la personne qui le reçut, puisqu'il eût été assez difficile de rencontrer en quelque autre plus qu'en celui ci, tout ce qui sert à composer un Cavalier parfait. Néanmoins quoique ce fût un homme propre aux avantures surprenantes, la nouveauté de celle-ci l'étonna d'abord; & jusqu'au lieu même du rendez-vous, tout lui en sembla rare. Mais enfin à force d'y penser, il n'y vit rien qui le rebutât; & ainsi, après avoir bien fait des reflexions pour & contre, il s'écarta un peu pour laisser partir les Troupes; & sans être accompagné que de son Valet de chambre, il prit le chemin de Muyden, qui est une petite Ville à trois lieues d'Amsterdam, où il alla passer la nuit.

La fatigue assez grande de trois mauvaises journées, ne fût pourtant pas capable de l'endormir comme il faut. Une agitation d'esprit violente le réveilla trois ou quatre fois; & il regarda comme une chose tout à fait extraordinaire, que dans un sommeil fait à diverses reprises, une même image se présentât toujours à lui. Au moins, disoit-il à son réveil, si elle est aussi belle qu'elle me l'a paru en dormant, je ne plaindrai pas ma peine. Il n'y avoit que cela qui lui donnât de l'inquietude. Car de son côté, il n'étoit nullement en doute qu'il n'eût le bonheur de lui plaire; une infinité d'intrigues lui avoient trop

appris ce qu'il valoit; & soit que la Dame de la Synagogne fût Flamande, ou qu'elle fût Françoise, il se promettoit hardiment à soi-même qu'elle seroit également touchée de sa mine & de son esprit.

Pour ce qui est de lui, il étoit de l'ancienne Maison de Lusignan, qui a donné des Rois à l'Europe, & des Empereurs à l'Asie, & qui s'étant divisée en plusieurs branches considerables, a des descendans en Saintonge & en Poitou. Il s'appelloit *Villeneuve*, d'une Terre qui va ordinairement au cadet de la famille; & quelque alliance de lui avec le Marquis de la Boulaye, l'avoit engagé dans les guerres civiles, où il avoit fait même des coups assez hardis pour un homme de vingt-deux ans, tel qu'il étoit alors. Mais la probité qui lui étoit hereditaire, lui donnant quelques remords de porter les armes contre son devoir, il rompit généreusement quelques amusemens d'amour qui le retenoient; & après les secondes Barricades, il se retira avec quelques autres, premierement à Bruxelles, & puis en Hollande, qui s'appelloit alors *l'Exil volontaire des honnêtes Criminels*.

Son merite n'y demeura pas long-tems inconnu; & le Prince d'Orange même, auquel il faut rendre ce témoignage, qu'il se connoissoit fort au prix des gens, fut bien-tôt si persuadé de ce que valoit ce Gentilhomme, que sans le faire passer par les dégrez, selon la coutume, il lui donna d'abord une Compagnie du Regiment de

de Hauterive, qui vint à vaquer. A considerer les qualitez dont il étoit avantageusement pourvû, il paroissoit digne asfurément de toute autre chose. Car il n'y avoit pas jusqu'aux Hollandois, quoiqu'accoutumez à regarder chez eux les François d'un œil d'envie, qui n'approuvassent l'avancement de celui-ci ; tant il avoit sçu en peu de tems apprendre leur langage, & s'accommoder à leur esprit. Une si grande facilité à se rendre comme naturelles des mœurs étrangeres, & une langue assez difficile, suppose sans doute qu'il entendoit tous les exercices essentiels à sa profession ; & en effet il s'en acquittoit à merveille, c'est à dire avec le même succès qu'il écrivoit en vers & en prose. Si bien que les gens de la Cour, qui se font ordinairement un honneur à leur mode, d'ignorer les belles Lettres, & de ne sçavoir pas écrire juste, trouvoient que Villeneuve écrivoit trop bien pour un Cavalier.

Mais les Dames n'étoient pas de ce sentiment, & il n'y en avoit point de si fiéres à la Cour de la Reine de Bohême, & de la Princesse Royale, qui ne lui eût écrit de bon cœur trois Lettres, pour pouvoir s'attirer un de ses Billets. Aussi avoit-il toutes les qualitez qui peuvent donner de la confiance au sexe, tant il étoit liberal, complaisant & discret. Il est vrai que sans tout cela c'étoit un coup assuré pour lui de plaire dès la premiere vûe, puisque son visage, son air, sa taille, & ses cheveux

faisoient je ne sçai quel assemblage, dont le cœur se trouvoit doucement surpris. Tant d'agrémens ne l'empêchoient pourtant pas d'être aussi brave qu'il le devoit être : c'étoit au contraire tout ce qui le rendoit ainsi aimable, qui l'obligeoit à faire paroître du cœur ; parce que la jalousie que son mérite donnoit à bien des gens, lui faisoit souvent des affaires, dont il se tiroit toujours avec honneur.

Le malheur est qu'une si belle réputation gâta sa fortune ; car il étoit impossible que les Dames s'entretinssent perpetuellement de ses louanges, sans donner de l'ombrage aux Maris & aux Amans. Il ne se seroit pourtant pas mis fort en peine de leur chagrin, si à la fin il ne s'en fût trouvé un entre ceux-là, duquel il avoit tout à craindre. D'abord qu'il se vit ce dangereux rival en tête, il espera, comme on se flate toujours, de pouvoir sauver son intrigue par la feinte, & il disoit en lui-même, que ce ne seroit pas le premier Prince qui auroit été dupé en amour par un Cadet. Mais les mesures qu'il commençoit de prendre pour cela furent rompues tout à coup, par l'avis qu'on lui donna de n'aller plus chez Spirink, qui avoit les filles les plus galantes de la Cour : & cet avis fut suivi de quelques préjugez assez visibles du dessein qu'on avoit de l'humilier.

Villeneuve qui comprit aisément tout ce que cela vouloit dire, se défit de sa Charge ; & comme rien ne l'attachoit

plus en Hollande, sa passion pour les voyages lui persuada celui de Suede, où la réputation de la grande Christine attiroit alors les braves & les sçavans. La Chastre & Persan, ses deux amis, voulurent être de la partie, & leur départ pour Stockolm fut résolu. Le Prince de qui il alla prendre congé, ne s'opposa nullement à son dessein, tant il sentoit de joie en son ame de l'éloignement de ce redoutable garçon. Mais il se contenta de l'engager, comme par honnêteté, à l'accompagner à une petite promenade, sans lui dire que c'étoit le siege d'Amsterdam, pour lequel on devoit partir le lendemain, quoiqu'apparemment il ne l'y invitât de la sorte, qu'afin qu'il allât publier dans le Septentrion, le succès qu'il se promettoit de son entreprise.

Mais le Capitaine réformé avoit bien autre chose en l'esprit alors, que de raconter les avantures d'autrui, lui qui se hâtoit d'en aller commencer pour lui une toute nouvelle. Il admiroit, en soupirant, cette destinée toute tissue d'intrigues, qui le menoit ainsi de belle en belle, & qui ne le tiroit d'un engagement, que pour en commencer un nouveau. Neanmoins il se trouvoit dans une certaine confiance, qu'il n'avoit point encore sentie en de pareilles occasions. Soit que plusieurs succès réïterez achevassent en ce moment de former en lui une forte habitude de ne desesperer de rien, soit que cette intelligence universelle qui préside à la conduite de nos

affaires, inspire à chacun, pour ce qui le touche, un pressentiment secret qui se nomme la Prudence, lequel étant bien écouté, prépare l'ame aux événemens; qui que ce soit des deux qui fortifiât Villeneuve en cette recontre, la vérité est que son cœur lui annonçoit alors quelque chose de plus réel & de plus solide, que tout ce qu'il avoit vû dans ses avantures du tems passé. Cette pensée lui donnoit une impatience de se voir à Amsterdam, la plus forte qu'il eût jamais eue, sans toutefois qu'il lui servît de rien d'y arriver si-tôt, puisqu'il ne lui restoit jusques-là que trois lieues à faire, & qu'il y avoit encore deux jours jusqu'à l'heure de l'assignation.

Ainsi il partit de Muyden lorsque le Solein se levoit; & quelques efforts que fît le Barbe qu'il montoit pour seconder son empressement, encore lui trouvoit-il le pas beaucoup plus lent qu'à l'ordinaire. Mais, disoit-il en lui même, en marchant toujours, comme si sa premiere confiance n'eût pas été assez bien fondée: Que sçai-je s'il y a tant de sujet de me hâter de la sorte? C'est peut-être quelque plaisanterie, que ce Billet qui m'est tombé entre les mains; & à ce compte-là ne serois-je pas bien ridicule d'aller faire tout sérieusement les choses qui y sont marquées? Il est vrai, reprenoit-il, que comme je n'en ai fait confidence à qui que ce soit, je suis au moins en sureté du côté de la raillerie; & enfin ne falloit-il pas tou-

jours que j'allasse à Amsterdam, m'embarquer pour Stockolm ?

Toutefois je ne sçai quel instinct le ramenoit à croire que c'étoit là une avanture effective ; & dans cette pensée il songeoit aux moyens d'enlever cette personne que le Ciel sembloit lui destiner. Car il ne faut pas douter, continuoit Villeneuve en regardant le Billet, puisqu'elle m'invite ici à l'aller *tirer de la misere*, que ce ne soit quelque fille fort riche, qu'on veut marier contre son gré, & qui ayant le cœur noble, aime mieux épouser un homme de qualité, qu'un Negociant qu'on lui veut donner. Cinquante mille écus d'or ne tiennent gueres de place, & il ne me seroit pas difficile de l'emmener avec son argent.

L'inégalité de la condition ne le faisoit point hésiter, il avoit trop d'esprit pour s'entêter de cette délicatesse. La vie humaine, poursuivoit-il, est un commerce perpetuel; ceux qui n'ont que la naissance en partage, & les autres qui tiennent la fortune de leur côté, s'accommodent ensemble : nous changeons avec les roturiers, de la noblesse pour du bien. La Haye d'où je viens, est toute pleine de ces mariages. D'Aumale a pris la fille d'un Bourgeois de Leyde ; Mombas a épousé celle de Grotius; de Bret a trouvé son compte dans une alliance toute semblable, & l'état de mes affaires me persuade de les imiter. C'est ainsi qu'après plusieurs reflexions, il en revenoit toujours à se conten-

ter soi-même, & ne faisoit en cela que suivre son humeur naturelle, qui étoit de ne s'embarrasser de rien.

La seule chose qui lui faisoit quelque peine, étoit le lieu du rendez-vous qu'on lui avoit marqué. Car pourquoi me parler de la Synagogue, se demandoit-il à lui même, à moins qu'elle ne soit Juive? & si elle l'est, je jure de ne l'épouser de ma vie; j'ai trop d'horreur pour ces gens-là. Mais peut être aussi, se répondoit-il ensuite, qu'elle veut devenir Chrétienne, & à ce compte elle auroit de nouveaux charmes pour moi, parce qu'encore que ce ne soit pas trop ma profession de m'employer à la conversion des Juifs; neanmoins quand nos interêts nous conduisent aux bonnes œuvres, il faut aller avec eux jusques là, & ne pas négliger les actions de pieté qui se trouvent à faire dans le chemin de la fortune.

Il n'y avoit pas dans ce raisonnement, sans doute, un fort grand rafinement de Religion; mais il ne falloit pas aussi attendre autre chose d'un homme élevé à l'Armée & à la Cour, & qui ne souhaitoit à le bien prendre, de pouvoir tirer une Juive de ses ténébres, qu'afin que la gloire d'avoir travaillé au salut d'une ame, servît à adoucir en France, l'horreur qu'on y auroit d'un enlevement.

En finissant ces reflexions, il se trouva à la porte d'Amsterdam, où il s'alla loger dans un quartier peu frequenté, pour éviter les connoissances qu'il avoit dans

cetteVille. Il y étoit déja allé d'autres fois, mais il ne l'avoit jamais assez bien considerée ; & c'est ce qui le fit resoudre à employer tout le loisir qui lui restoit jusques au soir du lendemain, à remarquer comme il faut toutes les merveilles de cet abregé du monde. On peut dire que toute la Hollande est elle-même une espece de prodige, & que l'art en a fait un chef-d'œuvre, d'un avorton de la nature qu'elle fut autrefois. Car sa situation basse & marécageuse la feroit encore maintenant servir d'égoût à la mer, si l'industrie de ses habitans ne lui avoit donné, contre les fureurs de l'Ocean, de vastes barrieres de sable, qu'on appelle les Dunes, pleines d'herbes salées, qui rendent excellent une infinité de gibier qui s'en nourrit.

Après avoir ainsi pourvû à la nécessité pressante, ils ont travaillé au plaisir; & d'un terrain tout artificiel, ils en ont fait une décoration de theatre de vingt lieues d'étendue, puisqu'on ne sçauroit nommer plus juste un paysage rempli de Villes peintes, & dorées, & si voisines les unes des autres, qu'on en peut voir cinq en un jour. Saumaise, qui avoit succedé là à Scaliger & à Lipse dans une certaine Charge qui sans obliger à aucune fonction ordinaire, fait considerer comme *l'Oracle des Sciences* celui qui en est revêtu; ce Saumaise donc qui étoit toujours habillé cavalierement, & qui toutefois ne parloit que par sentences, faisoit une autre peinture de la Hollande, & disoit: *Que c'est un*

Pays où les quatre Elemens ne valent rien, & où le Démon de l'or, couronné de tabac, est assis sur un Thrône de fromage.

Ce second tableau est encore au naturel, & il a un sens très-véritable. Car dans cette Province, d'ailleurs si célébre, la terre ne porte point de fruits, l'eau n'est pas bonne à boire, l'air est ordinairement épais comme de la fumée, & le feu y sent si mauvais par la matiere qui sert à l'entretenir, qu'on est contraint de le cacher pour s'en servir. Avec cela, le fromage qui est la principale nourriture des Hollandois, se peut aussi bien nommer leur soutien, comme le tabac leur divertissement ordinaire; & enfin l'or dont l'autorité est par-tout si grande, regne, ou du moins il regnoit alors chez eux avec une telle abondance, qu'il sembloit que tout le Perou y eût été transporté. Cette abondance éclatoit sur tout dans Amsterdam, où les marteaux des portes étoient communément d'argent massif, d'une grosseur étonnante, sans qu'ils fussent pourtant au hazard d'être volez, à cause que l'admirable police qui s'y garde, met toutes choses en une entiere sûreté.

De-là il est aisé de juger des beautez & de la splendeur de cette superbe Ville, qu'un Evêque de France, lequel au retour de son Ambassade de Pologne à Dantzik exprès pour voir la Hollande, a décrite en peu de mots, toutes les fois qu'il a dit qu'Amsterdam passoit les Villes d'Italie en grandeur, en magnificence, & en regu-

larité. En effet, ſans parler des rues qui y ſont allignées par tout, comme les maiſons de la Place Royale, on auroit peine à croire le nombre & la ſplendeur de ſes édifices publics. Celui où les Conſeils de Ville ſe tiennent, & un autre où s'aſſemblent les Marchands, paſſent pour deux merveilles du monde. Enfin il n'eſt pas juſqu'aux Hôpitaux, où la quantité des richeſſes & les raretez de l'Architecture ne ſoient ſurprenantes. Il s'y en voit dix pour diverſes ſortes de miſerables, qui ne peuvent être comparez qu'à cet Hôtel des Invalides, ſi digne de la puiſſance & de la bonté du plus grand de tous les Rois.

L'importance eſt que la liberalité d'une ſeule perſonne a quelquefois ſuffi à de pareilles ſtructures. tout fraîchement encore, un Hollandois revenu des côtes d'Aſie, où il avoit gagné des ſommes immenſes, par un trafic de pluſieurs années, avoit offert aux Magiſtrats d'Amſterdam deux tonnes d'or, c'eſt ainſi qu'ils calculent, & cela fait deux cens mille livres, pour fonder un Hôpital où l'on auroit ſoin de nourrir le reſte de leur vie, tous les animaux domeſtiques, & toutes les bêtes de charge qui ne pouvoient plus ſervir. Il avoit vû pratiquer cette maniere d'hoſpitalité dans les Indes, où il n'y a point de Ville qui n'ait un logement public pour recevoir les chevaux ruinez, les chiens malades, & d'autres ſemblables hôtes avec toute ſorte d'humanité. Mais ces Idolâtres n'en uſent ainſi que par ſu-

perstition, dans la créance qu'ils ont que l'ame des hommes passe dans le corps des bêtes ; & sur ce fondement il se trouvera tel parmi eux, qui en pansant un vieux chameau, s'imaginera traiter son bisayeul. Il y a bien de l'apparence que ce bonhomme qui vouloit introduire le même usage dans son pays, avoit apporté quelque teinture de cette rêverie ; & c'est aussi ce qui obligea Messieurs d'Amsterdam de rejetter sa fondation.

Il y en avoit assez d'autres sans celle-là, propres à entretenir agréablement un Curieux, comme étoit Villeneuve, qui en effet ne manqua pas deux jours durant, de donner son discernement & son admiration à tout ce qui parut à ses yeux. Mais dans cette incroyable diversité de choses qui le charmerent, rien ne le surprit davantage, qu'un endroit de la Ville nommé le Canal de l'Empereur, qui seroit en verité le plus beau lieu de la terre, si Versailles n'y étoit point. Il n'est pas tout à fait si long que le Cours la Reine, mais il est plus large. L'eau qui court au milieu, occupe à peu près la moitié de cette largeur, & elle est en tout tems si nette & si haute, qu'on la voit ordinairement couverte de petites barques, les unes peintes, les autres dorées, qui voguent à toutes les heures du jour d'un bout à l'autre ; pour le plaisir ou pour la nécessité. Car les plus vives chaleurs du Soleil n'y sont jamais incommodes, à cause que les grands arbres qui sont plantés regulierement sur

les deux bords, font d'une moitié de leurs branches, une maniere de berceau fort épais qui couvre le canal, pendant que de l'autre moitié ils répandent une ombre agréable sur les deux côtez du Quai. Néanmoins ces arbres, tout hauts & touffus qu'ils sont, n'empêchent pas qu'on ne remarque la magnificence des maisons qui bordent ce canal à droit & à gauche. En France, où les noms honorables se prennent sans les demander, & à Paris sur-tout où l'on donne du relief à toutes choses, ces maisons s'appelleroient des Palais; tant elles ont d'enjolivement & de magnificence. Il y a cette difference, que leur entrée n'est pas de plein pied à la rue comme aux nôtres, mais elle va à la hauteur d'un perron où l'on monte par des degrez de marbre, en s'appuyant si l'on veut sur une balustrade de cuivre doré, posée en face sur deux lions ou deux aigles de même matiere, qui lui servent de bases aux angles de l'escalier. Les yeux ne sont pourtant pas les seuls à trouver là des charmes, les oreilles y en rencontrent aussi par le doux concert d'une infinité doiseaux, qui se font comme une longue voliere, de tous les ormeaux de ce canal.

Il ne falloit pas moins que tout cela, pour adoucir l'inquiétude de Villeneuve, encore y revenoit-il toujours; & faisant l'application de tout ce qui se trouvoit alors devant lui, au sujet de son impatience: Je m'imagine, disoit-il, que je prendrai infiniment plus de plaisir à la

voir & à l'entendre, que je n'en ai maintenant à tout ceci.

Enfin le jour qu'il attendoit arriva; & voyant approcher l'heure qu'on lui avoit marquée, il s'ajusta avec tout le soin possible, sans oublier le ruban verd, & prit le chemin de la Synagogue. La porte en étoit ouverte, mais il n'y vit encore personne, que quelques hommes qui achevoient d'accommoder des pavillons assez beaux, qui prenoient depuis la voûte jusques au bas. Ce lieu en étoit rempli des deux côtez, comme un dortoir bordé de ses cellules, & il paroissoit bien qu'on ne les arrangeoit ainsi que pour quelque raison fort mysterieuse, que Villeneuve n'ignora pas long-tems.

Car un de ces hommes, qui par bonheur pour lui se trouva être grand parleur, lui raconta que ces préparatifs se faisoient pour une fête que les Juifs ont coutume de celebrer tous les ans au commencement de Septembre, pendant huit jours entiers, & qui se nomme *la Solemnité des Tentes*. Il est vrai, continua cet homme, que pour bien faire, il faudroit que ces pavillons-là fussent dressez en pleine campagne, ainsi que nous le pratiquons en Asie & en Afrique, où nous avons plus de liberté; cela seroit plus conforme à notre dessein, parce que nous prétendons par cet ancien usage, renouveller la memoire du sejour que nos Peres firent quarante ans durant dans le desert, où ils n'eurent d'autre logement tout ce

temps-là qu'une façon de Tabernacles, semblables à ces pavillons que vous voyez. Mais en Europe, où nous vivons avec plus de contrainte, nous ne pouvons donner à une si sainte cérémonie, tout l'éclat & toute la représentation que nous voudrions. Ce n'est pas que nous n'ayons offert encore depuis quelques jours, vingt mille écus aux Magistrats de cette Ville, pour en avoir la permission. Elle nous auroit épargné une incommodité fort grande, qui est qu'étant obligez par notre Loi de quitter nos maisons une semaine entiere, pour la venir passer ici, il est fâcheux de boire, manger & dormir dans le lieu même où nous nous assemblons pour faire nos prieres.

Et toutes les personnes de chaque famille, lui demanda Villeneuve, doivent-elles s'y trouver? Non, répondit le Juif, à moins qu'elles ne soient pures. Encore a-t-on résolu cette fois, à cause des grandes chaleurs qu'il fait, & du peu d'espace que voici, qu'il n'y auroit qu'une personne de chaque maison, de peur qu'on étouffât ici, si l'on y mettoit tant de monde. Ensuite le Cavalier François ayant appris de lui que la Fête ne commenceroit pas si-tôt, il sortit de-là avec de nouvelles esperances. Elle couchera à la maison, disoit-il, ou du moins elle aura sans doute plus de liberté durant ces huit jours, que dans un autre tems, & il ne se pouvoit rien imaginer de mieux pour nos affaires. Qu'elle a d'esprit, & qu'elle

est adroite, d'avoir sçu menager si bien cette occasion !

Il s'étoit éloigné, en rêvant ainsi, plus qu'il n'avoit cru, & cela ne fut que bien, parce qu'il étoit tems d'aller, quand il retourna. Mais son étonnement fut extrême, de rencontrer sous le portail de la Synagogue, deux Gentilshommes de sa nation & de sa connoissance, qui avoient été du siege d'Amsterdam comme lui, & qu'il croyoit de retour à leurs garnisons. Ils avoient bien plus de rubans verts que lui, le chapeau de l'un en étoit tout couvert, & l'autre en avoit outre cela une garniture entiere.

Après avoir bien ri tous trois de cette rencontre : N'en faisons point les fins, dit Villeneuve, c'est un même dessein qui nous conduit ici. Les deux premiers qui ne le pouvoient nier, lui confesserent qu'ils n'avoient pas été moins surpris, de se trouver là l'un l'autre ; & ils se montrerent les billets qui les y avoient attirez, qui étoient tous trois du même style & de la même main. Avoüons, reprit Villeneuve, que cela s'appelle, *pêcher aux galants* ; car nous étions dans l'eau quand les billets nous attraperent. Pour lui, il ne faisoit qu'en rire, & soutenoit aux autres, qu'étant déja obligé de venir à Amsterdam pour s'embarquer, il étoit en ceci beaucoup moins dupé qu'eux, qui en avoient fait le voyage exprès pour chercher cette avanture.

A vrai dire, c'étoit quelque chose de

fort plaiſant de voir trois Gentilshommes François, coeffez de rubans verts, s'entreſurprendre à la porte d'une Synagogue, également diſpoſez à tenter quelque fortune amoureuſe dans la race d'Abraham. Auſſi virent-ils bien que c'étoit là le ſujet d'une raillerie un peu forte, & ils convinrent entr'eux de n'en parler jamais.

Cependant il y avoit quelque tems que la cérémonie étoit commencée ; & s'en trouvant ſi proche, ils eurent curioſité de la voir avant que d'aller ſouper enſemble. Les femmes y étoient toutes d'un côté, couvertes de grandes mantes qui leur cachoient la taille, & elles tenoient des branches de diverſes ſortes d'arbres, auſſi-bien que les hommes, qui faiſoient un autre rang tout vis-à-vis d'elles ; ſi bien que ce lieu étoit tout rempli de verdure, comme d'une couleur myſterieuſe dans cette religion. A ce que je vois, dit un des Cavaliers, le verd eſt de la cérémonie, & quand on nous a avertis d'en mettre à nos chapeaux, on nous a traitez comme des Proſelytes Juifs.

Pendant qu'il parloit ainſi, Villeneuve qui s'attendoit toujours à quelque choſe de réel, ſans le témoigner aux autres, avoit les yeux par tout, & il remarqua qu'une de ces femmes couvertes de mantes, ſortoit de ſon rang, & d'un air languiſſant entroit dans une des tentes, où une perſonne âgée la ſuivoit. Mais il n'avoit pas obſervé que cette ſuivante avoit été doucement tirer l'autre, & que c'eſt ce



qui l'avoit obligée de feindre quelque indisposition pour quitter son rang. Madame, lui dit-elle, ils sont trois avec du ruban verd; & comme j'ai vû cela, j'ai crû qu'il falloit vous parler, pour sçavoir ce que vous vouliez que je fisse. Sur quoi la Dame ayant un peu rêvé, coupa le bout d'une longue bande de parchemin, couverte d'un côté de lettres Judaïques, laquelle faisoit plusieurs tours sur ses habits, comme étant un des ornemens de la cérémonie; & après avoir fait quelque chose avec son éguille de tête: Tien, dit-elle, voilà ce que tu donneras à l'un d'eux, sans que les autres s'en apperçoivent. Mais auquel, Madame, repliqua la vieille? A celui des trois qui aura le meilleur air, repondit la Maitresse. Neanmoins, comme ton goût ne se rapporteroit peut-être pas au mien, va examiner, en passant & repassant auprès d'eux, comment ils sont faits; & tu me le viendras dire.

Elle ne tarda gueres à revenir rendre compte de sa commission. Ah! Madame, dit-elle en rentrant, on ne sçauroit s'y méprendre. Il y en a un qui est aussi beau pour un homme, que vous l'êtes pour une femme. Encore pourrois-tu t'y tromper, interrompit la Juive en souriant, car il se trouve assez souvent que ces hommes si beaux ne sont pour tout que des lâches. Elles conclurent pourtant que le parchemin seroit donné à celui-là; mais la soubrette y auroit eu de la peine, si Villeneuve ne lui en eût facilité lui-même le moyen.

moyen. Car comme il se douta que tant de tours qu'il voyoit faire à cette vieille, n'étoient pas sans quelque dessein, lorsqu'il la vit repasser encore, il laissa tomber son mouchoir, comme par mégarde, qu'elle ramassa, & lui rendit avec une profonde révérence.

La cérémonie ne dura pas long-tems, parce qu'elle ne consistoit qu'en quelques inclinations de tête, que ces Juifs faisoient vers l'Orient, où la ville de Jerusalem est située, & au chant du Pseaume 113, pendant lequel ils haussoient & baissoient souvent les rameaux qu'ils tenoient à la main. Et quand elle fut finie, les trois Cavaliers allerent passer le reste du jour ensemble, malgré l'impatience qu'avoit Willeneuve de se voir seul, pour regarder ce qu'il sentoit dans son mouchoir.

Ainsi ce ne fut que bien tard qu'il put contenter son désir, l'orsqu'étant seul dans sa chambre, il trouva qu'on lui avoit donné un morceau de parchemin de trois doigts en quarré, où il ne vit autre chose que des caracteres inconnus, qui étoient écrits sur un des côtez. On se mocque de moi, dit-il, en le jettant brusquement sur la table, de m'écrire des billets doux en Hebreu! Est-ce que j'ai si fort la mine d'un Rabbin, qu'il faille me parler le langage de Judée? Neanmoins il crut à la fin qu'il y avoit en cela quelque méprise, dont il esperoit s'éclaircir le lendemain, au même endroit.

LIVRE SECOND.

A Ne confiderer que le dehors & la surface des choses, il étoit sans doute fort naturel de juger désavantageusement d'un billet doux envoyé au hazard, par un artifice tout nouveau; d'un rendez-vous donné à la porte d'une Synagogue, d'une interruption affectée dans le culte divin. Il y avoit en tout cela un certain air d'intrigue, & je ne sçai quelle peinture de galanterie, que la plus grande indulgence eût eu peine à bien interpreter. Celui-là même qui s'y trouvoit engagé, ne remarquoit rien jusqu'alors dans cette avanture, qui ne le flatât d'une fole esperance, & ne lui promît d'injustes plaisirs.

Mais les apparences qui sont trompeuses si souvent, le furent étrangement en cette rencontre, puisque tout cet exterieur mondain & romanesque ne faisoit que couvrir des intentions très sages, & un grand fond de religion, que l'évenement manifesta.

La nuit étant donc passée, & Villeneuve considerant encore de tous côtez, pendant que son homme l'habilloit, ce morceau de parchemin qu'il n'avoit pû dechifrer le soir précedent, il y apperçut à la fin quelques lettres tracées en blanc, sur le côté qui n'étoit point écrit, qu'il n'avoit sçu distinguer à la chandelle, & y lut ces paroles : *Demain ici à la même heure.* De

tout mon cœur, s'écria-t-il, quand il fau- «
droit passer à travers cent mille piques «
pour y aller; tu as beau rire, Dumarest, «
dit-il à son Valet de chambre qui avoit «
remarqué ce transport; voici une affai- «
re qui nous arrêtera, & il ne faut pas «
que nous pensions aller si-tôt en Suede. «
Car il ne doutoit plus de trouver dans la suite d'une histoire ainsi commencée, des charmes propres à le retenir.

Dans cette pensée il écrivit à la Châtre & à Persan ses deux amis, pour leur faire excuse de ce qu'il n'alloit point s'embarquer avec eux, sans leur en marquer la véritable cause. Après cela il courut à l'assignation pour la seconde fois, & il y trouva la messagere du parchemin, qui sans tourner le visage de son côté, lui dit de la suivre de loin, & d'entrer après elle. Il obéït exactement; & après avoit traversé quelques rues, il vit sa guide ouvrir une petite porte, dont elle avoit la clef; il y entra après elle, & fut conduit dans une chambre assez propre, où il se trouva seul avec cette femme, qui pouvoit avoir cinquante-cinq ans, & qui étoit vêtue comme une Bourgeoise. Voilà, dit elle, Monsieur, une belle fortune qui vous attend; il y auroit de quoi faire le paradis d'un Prince. Je vous en serai obligé toute ma vie, répondit Villeneuve, mais ne puis-je sçavoir qui est la personne qui veut ainsi faire mon bonheur? Il n'est pas encore tems de vous le dire, reprit-elle, contentez-vous qu'à l'entrée de la nuit....

Comment, interrompit-il, à l'entrée de la nuit; il n'eſt encore que quatre heures; ſi vous me faites attendre juſques-là, vous me trouverez mort. Nous vous empêcherons bien de mourir, continua cette perſonne en ſouriant, je vous laiſſe ici du vin & des confitures; il y a auſſi des Livres, ſi vous voulez lire; j'ai préparé tout cela, de peur que vous vous ennuyaſſiez.

Je n'ai jamais vû tant de façons, dit le Cavalier après qu'elle fut partie! Eſt-ce pour me le faire trouver meilleur? Au contraire la paſſion qui s'enflame par un peu de retardement, ſe fatigue à la fin de trop attendre. Oh! que celle qui m'a conduit ici, me traite bien à la mode du païs, quand elle s'imagine que je ne m'ennuyerai point, pourvû que j'aye la bouteille! Il ne laiſſa pas de boire, après avoir un peu grondé; & lorſqu'il eut regardé ces Livres, il trouva que c'étoient des tomes d'Aſtrée & de Polexandre, & qu'il y avoit écrit à tous les premiers feuillets de chacun *Joſebeth*. Voilà aſſurément, s'écria-t-il, le nom de cette généreuſe perſonne, car ces Livres-ci ne ſont pas propres à la vieille, & c'eſt là le nom d'une fille, comme j'ai toujours ſouhaité qu'elle fût.

Cependant la nuit s'approchoit; & comme il ne faiſoit point de Lune, elle fut bien-tôt obſcure. On n'attendoit que cela pour tirer l'impatient Villeneuve de ſa ſolitude. Son hôteſſe l'étant donc venu prendre, elle le mena à trois ou quatre maiſons de là, où ils trouverent une porte

de derriere ouverte, d'où étant passez dans un petit jardin, le François entra dans un appartement qu'on lui montra, & y fut enfermé. Le plafond qui étoit tout couvert d'or bruni, se faisoit voir une seconde fois dans le plancher, qui étant parqueté de marbre blanc & noir, luisoit par tout comme une fine glace, excepté à l'endroit de la chambre, où étoit une estrade couverte de tapis de Turquie, pour soutenir un lit d'Ange de satin rayé à crespines d'argent, dont les aîles tenoient à de fort belles aigrettes; & tout le reste de l'ameublement étoit de même assez magnifique pour la saison.

Ce fut là que Villeneuve, tout brave qu'il étoit, commença à trembler; & quelque courage qu'il eût fait voir dans les occasions sanglantes, il ne se souvenoit pas d'en avoir trouvé aucune en toute sa vie, qui l'eût autant étonné que celle-ci. Il ne se trompoit point, & il ne s'étoit sans doute jamais rien présenté à ses yeux d'aussi redoutable que l'étoit une personne qu'il vit venir à lui par une autre porte que celle où il étoit entré. Elle étoit vêtue d'une simarre de toile d'or, relevée aux deux côtez par de gros nœuds de ruban ponceau, qui laissoient paroître une jupe de gaze si fine, qu'elle prenoit à chaque pas la figure des jambes & des genoux. La même chose se remarquoit à sa gorge, où la respiration faisoit lever doucement une autre gaze plissée à la Venitienne, qui se r'attachoit avec des rubans couleur de feu:

& tout proche de là, ses cheveux qui étoient ramassez sous une calle brodée de perles, lui retomboient en boucles tout autour de la tête, sans qu'il fût pourtant besoin de leur noirceur admirable pour rehausser l'éclat de son teint, puisqu'il étoit naturellement d'une blancheur à éblouir.

Il est vrai que sans lui, les yeux seuls de cette merveilleuse personne n'étoient que trop capables de causer de l'éblouissement; car il en sortoit tant de lumiere, mais une lumiere si douce, qu'avec toute la vivacité des yeux noirs, tels qu'ils étoient aussi, on y voyoit briller encore quand il falloit, tout ce que les yeux bleus peuvent avoir de tendresse & de langueur. Enfin c'est tout dire, que les autres femmes qui regardoient la beauté de Josebeth avec envie, n'y trouvoient du tout rien à reprendre, sinon qu'elle avoit la bouche un peu trop fendue: mais si c'étoit là une imperfection, elle devoit necessairement s'y trouver, puisqu'on n'auroit pû sans elle, remarquer les plus belles dents du monde. Au reste un grand air de jeunesse, qui se répandoit sur toute sa personne, avec un port & une taille à dominer, y effaçoient si bien les petits défauts, que l'on consideroit Josebeth comme une creature achevée.

Aussi Villeneuve le sentit bien, car au moment qu'il l'apperçut, il s'alla jetter à ses pieds, avec un grand soupir, sans pouvoir dire autre chose que, *Ah, Madame,*

qu'il répéta plusieurs fois, comme un homme charmé, & demeura quelque temps la bouche colée sur la main que la belle Juive lui avoit presentée pour le relever. Il faut bien, dit-elle en souriant, donner quelque chose aux transports d'une premier vûe, mais on ne prétend pas vous y accoutumer. Et l'ayant obligé à la fin de se lever, ils allerent faire une conversation si pleine d'esprit, & d'une estime reciproque, qu'elle leur fit souhaiter egalement d'avoir été faits tous deux l'un pour l'autre.

Cet ajustement d'inclinations si prompt & si-tôt reconnu, n'empêcha pourtant pas qu'il ne se fît d'abord entre ces deux personnes une querelle assez délicate, & ce fut assûrément quelque chose de fort singulier à l'entrée d'une amitié. Car Villeneuve voulant rafiner, ou bien s'y prenant tout naïvement peut-être, comme ces inégalitez arrivent aisément dans le fort de la passion, commença à faire le rêveur: Et que direz-vous, Madame, ajoûta-t-il, si dès la premiere vûe j'osois me plaindre de vous avec quelque apparence de raison? Je dirois que vous êtes un ingrat, répondit-elle fierement, en retirant sa main qu'elle lui avoit toujours laissée, & comme je tirerois de là un augure de peu de reconnoissance que vous auriez à l'avenir pour toutes mes bontez, possible ne faudroit-il que cela pour finir dès maintenant notre histoire.

Mais, Madame, continua-t-il d'un air

respectueux & affligé; si la plainte que je veux faire, ne venoit que d'un excès d'estime? Alors, interrompit Josebeth avec beaucoup de douceur, vous pourriez vous plaindre en toute assurance, & à cette condition-là je vous conjure même de vous expliquer. Sur cela il ne lui dissimula point qu'il avoit eu un chagrin de voir qu'elle avoit envoyé tant de billets sur les eaux de la Ville, puisqu'il avoit été par là au hazard de la perdre, si quelqu'un des autres à qui il en étoit aussi tombé entre les mains, l'eût devancé d'un quart d'heure seulement à la porte de la Synagogue.

En vérité, lui dit-elle, je vous trouve admirable! Sçavois-je seulement si vous étiez au monde? & où vouliez-vous que j'allasse vous chercher? Il est vrai que j'ai envoyé douze billets à votre Armée, mais je ne tirois ainsi à plusieurs, que pour atteindre à un seul, que l'honneur me faisoit souhaiter sans le connoître; & enfin le succès de cette petite avanture ne vous est-il pas plus glorieux qu'autrement, puisque, comme vous voyez, elle m'a donné lieu de vous préferer hautement à ceux avec qui elle vous étoit commune? Ainsi ne voyez-vous pas bien que vous êtes un ingrat?

L'aimable Josebeth voyant bien que c'étoit là un endroit à faire la fâchée, parut aussi l'être bien fort. Mais Villeneuve l'appaisa enfin; & lui demanda avec ardeur ce qu'il falloit donc faire pour la rendre heureuse, comme elle le marquoit

dans

dans son billet? Vous êtes trop pressé, dit Josebeth en rougissant un peu : nous ne nous connoissons pas encore assez pour un tel mystere. Hé quoi, Madame, reprit-il d'un air enflamé, je ne sçaurai pas seulement si vous êtes en la puissance d'un autre? Salomonne qui vous a conduit ici, repliqua-t-elle, vous apprendra ce qui me touche; remarquez sa maison, & vous y rendez Lundi vers le soir; alors elle vous racontera toutes choses, & ensuite elle vous amenera ceans sur le commencement de la nuit.

Villeneuve se jetta encore à ses pieds avant que de se retirer, & Josebeth se baissant, approcha sa tête de la sienne; de quoi ce pauvre garçon fut si transporté, qu'il dit en se relevant, sans songer bien à ce qu'il disoit: Ah! que toute la Terre ne sçait-elle mon bonheur! & que ne puis-je m'écrier maintenant: *Je l'ai vûe, je l'ai vûe, je l'ai vûe!* Treve de transports, mon Cavalier, lui repartit fort serieusement la Dame, en l'arrêtant par le bras, nous ne sommes pas en France; point de gazette, s'il vous plaît. Cette saillie avoit éehappé de joie à Villeneuve, contre son dessein; car il étoit la discretion même: aussi assura-t-il sa Maîtresse d'une fidelité inviolable. Elle le crût à force de le souhaiter ainsi, & il s'en alla, non pas sans vouloir donner des marques de sa liberalité à Salomonne, qui les refusa avec quelque sorte d'indignation, & lui promit de l'attendre le lendemain.

Quoiqu'il y eut bien une demie-lieue de chemin de là à son logis, il ne s'apperçut pas de cette distance, à cause de la rêverie dont il s'entretenoit agréablement. Il se trouvoit néanmoins dans cette rêverie, des observations mêlées, qui ne le satisfaisoient pas. Car il voyoit assez que Josebeth étoit mariée; & cela supposé, il ne comprenoit point comment cette Juive avoit pû lui dire que c'étoit l'honneur qui lui avoit persuadé d'envoyer des billets à l'Armée, de la maniere & du style qu'elle avoit fait. D'ailleurs si c'est là une intrigue qui n'ait pour but que le plaisir, pourquoi, disoit-il en lui-même, n'avoit rien décidé à la premiere vûe, lorsque l'occasion étoit si belle? Elle en a trop fait d'abord pour une affaire serieuse; & elle n'en a pas assez fait pour une grande passion. De dire aussi que ce soit la nouveauté de l'avanture qui l'ait troublée, il n'y a point d'apparence, elle a infiniment de l'esprit, & elle étoit maitresse du rendez-vous.

Parmi ces doutes dont il étoit agité, une seule chose lui paroissoit certaine: c'étoit le merite de Josebeth, sur lequel il n'y avoit point à hésiter. Ainsi la préferoit-il à tout ce qu'il avoit jamais vû, sans excepter même la jeune Riperda, qui étoit alors la plus belle personne de la Cour de Hollande, & qui se nomme à present la Comtesse de Caravas. Si bien que persuadé qu'il étoit des rares qualitez de l'aimable Juive, il attendoit patiemment à

s'éclaircir de tout le reste ; & se trouva justement en arrivant chez lui, dans une resolution où il ne s'étoit encore jamais vû pour personne, qui fût de surmonter toutes sortes d'obstacles pour posseder Josebeth.

Elle de son côté n'étoit pas moins satisfaite. La fortune, disoit-elle, avoit plus fait pour son repos que le conseil. Et sur cela elle s'applaudissoit à elle-même, de voir qu'une avanture de sa façon lui eût procuré plus de douceurs en une heure de temps, que toutes les déliberations de sa famille ne lui en avoient donné en plusieurs années. La seule chose qui lui causoit de l'inquiétude, étoit la crainte qu'elle avoit que ce Cavalier, dont elle se sentoit déja si fort touchée, n'eût plus tant d'empressement pour elle quand il sçauroit son histoire. Mais non, reprenoit-elle, il est assurément généreux ; & enfin mes malheurs sont d'une nature à faire venir quelques bons sentimens pour moi aux gens qui n'en auroient point eu auparavant.

Ainsi elle ne revoqua point l'ordre qu'elle avoit donné à Salomonne, de parler de ses affaires ; & Villeneuve s'étant rendu pour cela à l'assignation, où il se trouva seul avec sa fidele Interprete ; Vous allez tout sçavoir, lui dit-elle, & vous verrez par là si l'on n'a pas bien de l'amitié pour vous. Notre Maîtresse, puisque vous l'appellez ainsi, naquit à Metz il y aura bien-tôt vingt-deux ans. Son pere étoit

un des principaux de la Ville, & de ceux qu'on nomme Nobles, quand ils vivent de leurs rentes. Quoiqu'il fît profession d'être Chrétien, il étoit pourtant Juif dans l'ame, & de la Tribu de Benjamin, aussi-bien que sa femme. Elle le laissa veuf de bonne heure, sans autres enfans que la petite Josebeth, qui dès l'âge de six ans se faisoit admirer de tout le monde. Je l'avois nourrie; & comme son pere se fioit en moi, il voulut que j'eusse le gouvernement de sa maison, à quoi je m'accordai contre le gré des miens, pour ne me point séparer d'une Enfant qui m'étoit si chere.

Elle passoit toujours pour Chrétienne, comme son pere, & on l'appelloit pour lors Marie, pour mieux déguiser, & non pas Josebeth, qui étoit le nom que sa mere avoit ordonné qu'elle portât quand elle seroit grande. On ne lui avoit même encore rien enseigné de la Religion des Juifs, & je n'osois l'en instruire, de peur qu'elle ne découvrît, par quelque indiscretion d'enfant, le secret de sa famille. Son pere étoit d'une race très-zelée pour la Loi de Moïse. Elle avoit mieux aimé sortir de Rome, où elle étoit fort considerée, que d'aller à la Messe, ou de porter le chapeau jaune, comme le Pape Paul IV. y vouloit obliger ceux de notre peuple. Celui-ci qui avoit hérité de la pieté de ses Ancêtres, étoit bien résolu de la conserver dans sa maison, & il ne laissoit ainsi prendre à la jeune Josebeth une éducation Chré-

tienne, que dans l'esperance qu'il avoit qu'un mari de sa creance, tel qu'il lui en destinoit un, la rameneroit aisément à la tradition des Hebreux.

Cependant le pauvre homme se voyoit mourir tous les jours de phthisie, & c'est ce qui l'obligea de pourvoir vîtement sa fille de peur qu'aprés sa mort on ne disposât d'elle autrement qu'il ne desiroit. Il écrivit donc à un ancien ami de la même Tribu, qu'il avoit à Amsterdam, & il lui offrit Josebeth pour son fils, avec soixante mille écus argent comptant. Le jeune Hollandois arriva ; le mariage fut fait, qu'elle n'avoit pas encore quinze ans, & nous partîmes pour venir ici après la mort du pere qui ne vêquit plus que trois mois depuis.

La Nourrice se reposa à cet endroit pour pleurer ; & Villeneuve pensant profiter de l'occasion, lui dit : Je ne vois pas encore en quoi consiste le malheur de Josebeth. Est-elle mal mariée, & la laisse-t-on manquer de quelque chose ? Mais Salomonne qui avoit peur d'être interrompue, essuya promptement ses larmes, & continua ainsi :

Son mari qui se nomme Wanbergue, ne lui refuse rien, il est assez bien fait, il n'a pas trente ans, & il a sans comparaison plus de bien qu'elle. Car il est de ces riches Marchands qui font les Seigneurs, & qui équipent des navires. Son pere, avec un autre Marchand, tous deux seuls, entreprirent de faire la guerre à un Roy,

attendez que je songe... c'est le Roi de Dannemark, pour des interêts de negoce, & il n'y eut, dit-on, que Messieurs les Etats qui les en empêcherent, à cause de la consequence qu'il y avoit dans une Republique, à permettre de pareils desseins à des particuliers. Le fils est encore plus opulent que le pere; & comme vous l'avez déja pû voir, il ne refuse à sa femme, ni beaux habits, ni riches ameublemens. N'a-t elle point d'ami, interrompit encore Villeneuve? Pas un seul, reprit Salomonne, & depuis sept ans que nous sommes en ce pays-ci, je ne crois pas qu'elle ait parlé quatre fois à un même homme, sinon peut-être au Rabbin Manassez. Ce n'est pas que son mari soit jaloux, aussi n'a-t il pas sujet de l'être; mais elle a ses raisons pour ne point faire d'amitiez. Eh, de grace, quelles sont ces raisons, demanda le Cavalier plus brusquement qu'aux autres fois? C'est, poursuivit-elle, qu'à l'égard des Juifs, Josebeth a pour eux une horreur qui lui est restée, je pense, de sa premiere éducation. Et pour ce qui est des Chrétiens de cette Ville, ils sont sujets à s'enyvrer; & quand ils ont trop bû, ils disent plus qu'ils ne sçavent.

Mais enfin, chere amie, interrompit le François d'une maniere caressante, venons au point, & me dites ce qui fait le malheur de l'aimable Josebeth, & comment on pourroit la rendre heureuse? C'est ce que je ne sçai point, repliqua Salomonne, & ma commission ne va pas jusques

là. Dans l'esperance de tirer quelque chose davantage d'elle, il lui prit la main, & laissa dedans un double quadruple, mais ce fut inutilement; elle ne l'entretint plus que des louanges de sa Maîtresse, & lui conta plusieurs traits de son esprit & de sa bonté.

Cette conversation augmenta l'estime de Villeneuve pour Josebeth, car il raisonna en homme d'esprit, qu'il falloit que ce fût une personne de grand merite, puisqu'une servante qui la connoissoit si bien; & qu'il avoit déja gagnée, ne lui en avoit point dit de mal. Il étoit vrai qu'elle n'avoit chargé sa Nourrice de rien plus que ce qu'elle avoit dit, & elle s'étoit conseillé à elle-même cette reserve, pour voir si Villeneuve, après la connoissance qu'il auroit de ses affaires, sçauroit se rendre digne d'une plus grande confidence. Mais il étoit véritable aussi, que cette femme n'avoit pas touché le principal caractere de Josebeth dans la relation qu'elle venoit de faire, parceque c'étoit sans doute quelque chose de trop fin que ce caractere, pour être distingué par une personne née bassement. C'étoit la lecture des Romans, dont elle s'étoit rempli l'esprit dès sa premiere jeunesse. Il est vrai qu'un autre Epoux l'auroit aisément ramenée de cette puerilité: mais le sien, peu complaisant qu'il étoit, ne faisoit rien pour empêcher qu'elle ne conservât une certaine humeur d'avantures, & je ne sçai quel goût pour les incidens, qui lui fai-

ſoit dire quelquefois, qu'elle ne voyoit rien d'ennuyeux, comme une vie toute plate, & qui va ſans ceſſe le même train. Quand cette fantaiſie la prenoit, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'elle remarquoit l'air bourgeois du ménage, elle auroit volontiers tout quitté, pour aller autre part chercher des revolutions. Quoi, diſoit-elle, il faut que je me mette en l'eſprit, que d'ici à ſix mois j'aurai toujours devant mes yeux les mêmes viſages, & que depuis le matin juſqu'au ſoir, je verrai toutes choſes ſe paſſer également? Ah! il eſt impoſſible de vivre ainſi, & cela ne s'appelle pas être au monde.

Comme il n'y a perſonne qui n'ait ſa foibleſſe, c'étoit là celle de Joſebeth; & c'eſt auſſi celle de beaucoup de femmes, mais qui n'ont pas avec cela toutes les bonnes qualitez que cette Juive avoit d'ailleurs. La jeuneſſe n'aidoit pas peu à la rendre ainſi ſinguliere, & principalement cette vie toute de magazin, de comptoir & d'Arithmetique, que menent les Marchands d'Amſterdam, & pour laquelle elle n'étoit point du tout née, contribuoit beaucoup à l'entretenir dans ſes inégalitez. Ce défaut n'étoit pourtant pas ſans remede; car elle avoit l'ame belle, & quelque coup du Ciel qui ſeroit venu fixer ſon eſprit par au choix légitime, en auroit fait aſſurément une des plus honnêtes femmes du monde.

Cependant il étoit impoſſible qu'avec les diſpoſitions où elle ſe ſentoit alors, elle

n'en vînt à la fin à une grande indifference pour son mari. Lui de son côté cherchoit les moyens de se passer de ses caresses, & il n'eut pas de peine à les trouver. Si bien qu'il la laissa peu à peu dans la liberté. Elle ne consistoit néanmoins cette liberté, qu'à permettre qu'elle couchât seule, qu'elle eût des ameublemens à son gré, & qu'elle se fît aussi brave qu'elle vouloit. Du reste Josebeth vivoit retirée, comme les autres femmes Juives; elle étoit toute cachée quand elle sortoit; lorsque Wanbergue avoit compagnie, elle ne paroissoit point, & son appartement étoit un corps de logis separé, où l'on prétendoit qu'il n'entrât point d'homme que le seul Manassez. Tout cela s'observoit si régulierement, qu'*Annibal Seestede* Ambassadeur de Danemark, qui étoit chargé de visiter Wanbergue pour quelque affaire de commerce, fit inutilement tout ce qu'il put pour voir Josebeth, dans une visite qu'il rendit à ce Hollandois.

Toutes ces particularitez plaisoient infiniment à Villeneuve, qui se voyoit ainsi jouir tout seul d'un bonheur que des illustres souhaitoient si ardemment. Aussi n'en demeuroit il éloigné qu'avec une peine incroyable, & c'est ce qui lui fit presser Salomonne, voyant l'heure venue, de le mener à Josebeth. Il trouva cette aimable femme dans son cabinet, assise sur un petit lit de velours verd: & quoique les bougies qui étoient à l'autre bout, n'envoyassent que peu de lumiere de leur

cotée, il lui fut aisé pourtant de remarquer qu'elle étoit encore plus belle & plus ajustée que la premiere fois.

Hé bien, lui dit-elle, en lui montrant un carreau pour s'asseoir, avez-vous toujours les mêmes sentimens pour la pauvre Josebeth, maintenant que vous sçavez son histoire ? A quoi le Cavalier ne répondit que par de nouvelles adorations. Mais, Madame, ajoûta-t-il, il manque un point essentiel à la relation de Salomonne; car comme j'ai voulu apprendre d'elle en quoi vous étiez malheureuse, elle m'a renvoyé à vous pour le sçavoir. La vérité est, répondit-elle d'un air fort serieux, & avec un grand soupir, que c'est un secret que je me suis reservé, & Dieu veuille que vous en meritiez la confidence !

Cette charmante Juive qui tâchoit avec trop de simplicité, de contenter son goût de Roman en tout ce qui ne paroissoit point aux yeux de sa famille, avoit mis ce jour là des brodequins, afin d'être chaussée à la Romaine, & d'avoir au moins dans une occasion toute extraordinaire pour elle, quelque chose d'Eudoxe ou de Cleopatre. Ils étoient de peau d'Espagne couleur de musque, piquez d'or, & lacez depuis le bout du pied d'un double ruban incarnat, qui faisoit plusieurs boucles vers le milieu de la jambe, où commençoit à paroître un bas de soye de même couleur. Lorsque Villeneuve eut remarqué cette chaussure de ballet, il ne

put s'empêcher d'en ſourire. De quoi l'innocente Joſebeth s'étant apperçue, & interpretant mal cette gayeté : Eh quoi, vous riez, dit elle en ſe relevant bruſquement ? Oh ! que vous n'en êtes pas encore où vous penſez !

Le Cavalier qui étoit deſeſperé d'un contre-temps ſi étrange, fit tout ce qu'il put pour la ramener d'un fauteuil où elle étoit allée ſe mettre de dépit. Il ſe jetta à ſes pieds, pour lui proteſter qu'il n'avoit ri que de la joie qu'il avoit de ſe voir ſi avancé dans le chemin de la fortune. C'eſt juſtement ainſi que je l'ai compris, dit-elle. Il me déplaît fort qu'un homme qu'il ſemble que la deſtinée m'ait envoyé, ſoit fait comme j'ai lû que ſont la plupart des hommes, qui avec toute leur probité, ne laiſſent pas de faire en leur ame des plaiſanteries du trop de bonté qu'on a pour eux.

Au moins, Madame, s'écria-t-il, ſoyez aſſez juſte pour me diſtinguer de ces monſtres ; & encore une fois n'attribuez mon ſourire, qu'aux tranſports qu'une felicité prochaine inſpire naturellement. C'eſt trop de gayeté, avant qu'on en ſoit arrivé là, repartit Joſebeth, & il faut être plus ſerieux dans une affaire de cette importance. Il y a bien de l'apparence que le rare merite du Cavalier avoit perſuadé la belle Juive d'apporter à cette ſeconde entrevûe un peu moins de ſeverité qu'elle n'avoit fait la premiere fois, & peut-être qu'il l'eſperoit auſſi. Mais un accident de

rien rompit leurs mesures ; & ce petit accident, qui fut d'une si grande suite dans l'histoire de ces deux personnes, les mena bien plus surement, qu'ils ne fussent allez sans lui. Aussi la Dame ne manqua pas de le faire valoir à l'heure même autant qu'il lui fut possible ; & passant doucement sa main dans les cheveux de Villeneuve, qui versoit quelques larmes : Ce que j'en fais est pour le mieux, dit-elle, & vous en serez mieux à moi, lorsque je ne me serai pas si hâtée. Car je veux bien vous avouer encore, que je suis tout à fait à plaindre, & que vous pourriez faire mon bonheur, mais je prétendrois que ce fût par des voyes légitimes.

Légitimes, interrompit-il tout étonné ! Eh, Madame, vous êtes en puissance d'un autre, qui selon toutes les apparences, vivra aussi long-temps que nous. Je sçai fort bien ce que je dis, reprit la Juive. Oui, je puis être à vous sans blesser la conscience & la justice, par un moyen facile & honnête, dont je vous ferai confidence, si je remarque dans la suite que vous soyez digne de moi. En un mot, c'est dans cette seule vûe que j'ai tenté le hazard qui vous a amené ici, afin que vous ne vous y trompiez pas. Le François comprit à ce discours, qu'il étoit revenu de bien loin, & se crut le seul malheureux à qui une telle avanture fût jamais arrivée.

D'autre côté Josebeth se fortifioit dans la resolution qu'elle avoit prise de ne lui

accorder jamais rien que ſagement. Et elle eut au moins cela de commun avec ces anciennes Heroines qu'elle avoit ſi ſouvent admirées, d'être ſortie avec gloire comme elles; d'une dangereuſe occaſion. C'eſt ainſi que la fortune ſert quelquefois à la vertu auſſi utilement que le conſeil; ſur-tout quand ce ſont de ces eſprits vifs, dont les premiers mouvemens valent mieux que les reflexions. Un ſeul évémement en apprend davantage à ceux-là, que ne feroit une longue étude, & on les voit revenir plus habiles d'un contretems, que d'une méditation, à cauſe que cette vivacité d'intelligence, déja toute formée en eux, pénétre ſur le champ tout ce qu'il y a de bien & de mal dans une affaire; au lieu qu'elle ſe diviſe & s'affoiblit par la multitude des idées qui leur viennent à force de penſer.

L'eſprit de Joſebeth qui étoit de cette trempe, ne la tira pas ſeulement du plus grand peril qu'elle eût jamais couru; mais avec cela il commença à ſe déployer alors avec une ſolidité & une force qu'elle n'avoit point eue auparavant. Car prenant doucement la main du Cavalier rêveur: Nous nous aimerons éternellement, lui dit-elle, & ce ſera parce que je n'aurai point eu pour vous de complaiſance précipitée: & au contraire ſi j'avois crû votre paſſion & la mienne, peut-être que dès ce moment nous commencerions à nous haïr. A ce mot, Villeneuve s'emporta à de grands juremens, pour l'aſſu-

rer que l'excès de ses bontez ne serviroit qu'à l'enflammer davantage, puisqu'il ajoûteroit la reconnoissance à l'amour. Vous me haïriez, vous dis-je, repliqua-t-elle, & vous ne vous connoissez pas de penser autrement. Mais je veux bien qu'il soit vrai que vous m'aimassiez alors davantage, en ce cas là vous n'en seriez que plus malheureux, parceque je vous haïrois moi, de l'humeur dont je me sens; & ce seroit pour vous un tourment effroyable d'aimer une femme qui vous fuiroit comme la mort.

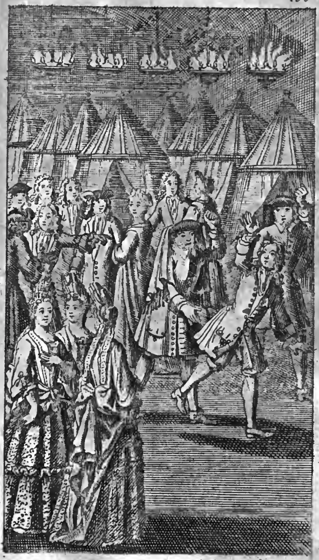
Eh de grace, Madame, s'écria Villeneuve tout étonné, pourquoi faudroit-il que cela arrivât; & quelle raison auriez-vous de me traiter avec tant de dureté, après m'avoir été si bonne? Toutes les femmes qui ont de l'esprit & du cœur, répondit Josebeth, sont ainsi faites pour la plupart, qu'elles conçoivent de l'horreur pour les Amans qui en sont venus aux dernieres extrémitez avec elles, quand elles viennent à faire une reflexion serieuse à ce qui leur est arrivé. Voilà, interrompit le Cavalier, ce que je n'avois jamais oui dire. Et néanmoins, reprit-elle, il n'est rien de plus assuré. Car vous devez sçavoir qu'à quelque excès d'amour qu'une femme se porte, elle veut toujours avoir de la reputation, & quelquefois même elle s'en pique plus qu'un autre, afin que cette délicatesse affectée lui tienne lieu de vertu. Si bien que quand elle se souvient qu'il y a sur la terre un homme

qui peut lui reprocher quelque foibleſſe, elle ne le regarde deſormais qu'avec confuſion, & elle ſouhaiteroit de voir perir cet unique témoin de ſon infamie, pour reſter au monde toute ſeule, avec la connoiſſance d'un ſecret qu'elle voudroit ſe pouvoir cacher à elle-même.

Il y avoit tant de ſageſſe, de bon ſens, & de fineſſe d'eſprit même dans ces paroles de Joſebeth, que Villeneuve en fut charmé; & s'il n'empêcha pas tout à fait ſon cœur d'en faire des plaintes, du moins avoua-t-il à l'heure même, que c'étoit ſe plaindre de la raiſon. Auſſi la belle Juive qui lui vit le viſage un peu remis, ſe douta qu'il lui rendoit juſtice en ſon ame; & dans cette penſée: Vous me paroiſſez ſi raiſonnable, lui dit-elle en ſouriant, que dès aujourd'hui je vous retiens à mon ſervice; & comme je ſuis plus équitable que les Etats Generaux, vous ne devez pas craindre d'être jamais chez moi un Officier reformé. Et pour vous faire voir, continua-t-elle, après avoir un peu ſongé, que je veux bien me relâcher avec vous tout autant que je le puis, ſans aller trop contre la bien-ſéance; je tâcherai de n'aller point coucher demain ſous les tentes de la Synagogue, quoique mon mari m'ait déja propoſé d'y aller paſſer au moins une nuit comme les autres; ainſi il faudra qu'il continue d'y aller lui-même, & alors j'aurai encore la liberté de vous voir ceans; mais à condition que vous ſerez ſage.

Avec cette précaution, Josebeth croyoit se pouvoir permettre innocemment beaucoup de petites choses. Et ce qui la confirmoit dans cette pensée à l'égard de Villeneuve, étoit un dessein fort raisonnable qu'elle méditoit, & pour lequel il étoit assurément nécessaire qu'elle vît souvent ce Cavalier, afin de le connoître mieux. Mais si vous alliez passer la nuit à la Synagogue, lui répondit-il, ne faudroit-il pas, Madame, que le Seigneur Wanbergue y allât aussi avec vous? Il n'oseroit, reprit-elle, quand il en auroit la volonté; parcequ'il est défendu aux Juifs d'être auprès de leurs femmes pendant ces huits jours-ci. Hé bien, continua le Cavalier, qui pourroit empêcher que je ne vous y accompagnasse en habit de femme? Ce sera une plaisanterie qui vous divertira; & aussi-bien il vous faut là une personne pour vous servir. En ce cas là il m'en faudroit deux, repliqua-t-elle, car j'y voudrois Salomonne avec nous, encore seroit-ce après que vous m'auriez juré d'y être modeste.

La partie fut conclue entr'eux de cette maniere; & Josebeth qui ne voyoit d'abord que du divertissement dans cette avanture, se réjouit ensuite d'y remarquer de la nouveauté, ne croyant pas qu'il fût jamais arrivé qu'à elle, de célébrer ainsi la *Fête des Pavillons*. Voilà au naturel quel étoit l'esprit de cette aimable Juive; & elle avoit cela de commun avec toutes les femmes qui ont bien plus de cœur & d'ambition,



d'ambition, qu'elles n'ont de rang & d'autorité, de souffrir avec peine que leur merite soit borné à ne faire que des coups ordinaires; elles voudroient que l'Etat mît à leur choix de donner la paix ou de continuer la guerre. Mais comme leur fierté ne sçauroit aller à un si grand éclat, elles trouvent de la consolation à pousser les moindres incidens, & s'imaginent faire d'assez grandes choses, quand elles en font de singulieres.

Pour ce qui est de Villeneuve, la chose lui étoit en effet la plus aisée du monde; car la délicatesse de sa taille revenoit assez à celle d'une fille, & elle étoit même trop fine pour le pays: avec cela il entendoit toutes les manieres du sexe en perfection depuis une célébre mascarade qui s'étoit faite à la Haye pour divertir le Roi d'Angleterre, où il étoit déguisé en Sultane, dont il avoit étudié le personnage huit jours durant. Il fut donc résolu qu'il se rendroit le lendemain au soir chez Salomonne, où il prendroit les habits que sa Maîtresse auroit soin d'y envoyer.

Ce n'est pas que ce Cavalier, quand il fut seul, ne trouvât quelque chose à redire dans une galanterie si outrée. Il fit sur cela les retours ordinaires au gens d'esprit, quand ils ont obtenu bien vite ce qu'ils souhaitoient trop ardemment. Quant à moi, disoit-il, qui crois que la religion des Juifs est une superstition détestable, je ne considere pas autrement les Tentes de leur Synagogue, que comme les

hutes de la Foire saint Germain. Mais j'ai peine de voir qu'une personne qui doit être à moi, n'ait pas, avec tant d'autres belles qualitez qu'elle possede, cette tendresse de conscience, qui donne naturellement du respect pour les lieux que l'on fait profession de croire venerables & sacrez.

Il n'auroit pas fait cette réflexion, s'il eût bien connu ce que Josebeth avoit dans l'ame. Cependant il se rendit chez Salomonne, où il trouva des habits qui lui alloient si bien, que la Nourrice qui lui avoit aidé à les mettre, en étoit charmée, & l'importunoit à force de le caresser. Enfin l'heure de partir étant venue, elles allerent trouver leur Maîtresse, & toutes trois ensemble prirent le chemin de la Synagogue, où un peu après qu'elles furent entrées, le Rabbin qui présidoit à cette Fête, ferma toutes les portes, selon la coutume.

Ce lieu n'étoit éclairé que de dix lampes, suspendues en distance égale tout le long de cet entre-deux de pavillons, qui avoit bien six vingts pas d'un bout à l'autre. De sorte que les personnes qui y passoient la nuit, ne pouvoient se servir d'autre lumiere que de celle-là, qui étoit fort sombre; encore falloit-il entr'ouvrir la porte de la tente, à moins que l'on n'y voulut être dans l'obscurité.

Josebeth & sa troupe qui n'avoient pas besoin de clarté, furent de ceux qui s'en passerent; & c'est ce qui donna occasion au petit differend qui arriva entr'eux. Car

comme le Cavalier transporté de joie, souhaitoit de la lumiere, pour pouvoir, disoit-il, contempler au moins son bonheur. Ce desir qui ne venoit assûrément que d'une forte passion, irrita tout-à-fait la belle Juive, qui croyoit qu'un homme pour qui elle faisoit tant de choses, devoit s'estimer déja trop heureux. Quoi, ditelle, dans l'état où nous voilà, tu oses encore faire des souhaits, & songer à quelque autre chose! Ah! tu n'es qu'un ingrat, & je suis malheureuse d'avoir.... Oüi sans doute, Madame, interrompit Villeneuve, je souhaite encore quelque chose; & vous-même devriez m'estimer le plus ridicule de tous les hommes, si je ne souhaitois plus rien, lorsqu'il me reste encore tout à souhaiter. Il alloit continuer sa justification, & Salomonne se portoit déja pour arbitre de la querelle, quand on oüit tout à coup un bruit qui les allarma, & qui sembloit n'être fait que pour eux.

Il étoit environ minuit, que toute la Synagogue fut éveillé par un éclat de voix; & chacun étant sorti pour en sçavoir la cause, on apprit qu'un Chretien en habit de femme, s'étoit renfermé dans ce lieu pour quelque mauvais dessein. Sur quoi tout le monde s'écria, qu'il falloit punir ce profane. Nous sommes découverts, dit Josebeth à cette nouvelle, & je meritois bien par mon imprudence, qu'un si grand malheur nous arrivât. Alors Villeneuve qui n'avoit rien quitté de ses habits, voulut pour l'interêt de sa Maîtresse sortir

promptement de la Tente, afin de passer adroitement dans une autre. Son dessein étoit de répondre à toutes les questions qu'on lui feroit, que la seule curiosité l'avoit amené là, & de se servir d'une bayonnette & d'un pistolet qu'il avoit apportez sous sa jupe, en cas qu'il ne pût échapper autrement.

Il executa cette résolution à l'instant même, parceque le bruit croissoit toujours; & s'éloignant de la tente de Josebeth, pendant que le monde s'assembloit à un endroit de la salle où il se faisoit une maniere de carrefour, il alla de l'autre côté se couler dans un pavillon, dont la porte n'étoit que poussée. Il fut surpris d'y trouver de la lumiere, contre les reglemens de la Fête, & cette lumiere venoit d'une de ces petites lanternes d'Allemagne, qui n'éclairent que par un trou, que l'on fait grand ou petit, comme l'on v ut. Au peu de clarté que faisoit celle-ci, il apperçut des papiers sur la table, que je ne sçai quel instinct lui fit prendre; & après avoir soufflé la lanterne, il se retira dans un coin. Il fut si peu de temps à faire tout cela dans cette tente qu'il remarqua, qu'il n'eut pas peine d'en sortir avant que la personne qui l'occupoit fût rentrée.

Cependant le bruit cessoit peu à peu, & le François toujours couvert de sa mante, ayant appris d'une personne demi deshabillée, qu'on avoit arrêté l'auteur de tout ce tumulte, il reprit courage, & rentra dans la tente de Josebeth, qui étoit,

comme il l'avoit compté dès le premier jour, la neuviéme du côté droit en entrant Nous sommes plus heureux que nous ne meritons sans doute de l'être, lui dit elle en s'approchant de son oreille; car ce bruit n'étoit pas pour nous. Un miserable qui a été reconnu pour être un de nos deserteurs, s'est déguisé en femme, afin de dérober l'argenterie qui sert ici à faire les aspersions & les encensemens; & comme il a été remarqué par le Lévite qui regarde de temps en temps ici, c'est ce qui a causé la rumeur dont nous avons pris l'allarme.

Quoique nous nous soyons déguisez celui-là & moi pour entrer ceans, dit Villeneuve d'un air satisfait, les larcins que nous y prétendions faire tous deux, ne se ressemblent pourtant gueres. Tout le larcin que vous ferez ici desormais, sera de m'ôter le sommeil, répondit Josebeth; car en verité j'ai une furieuse inquiétude de vous y voir. Eh, de grace, laissez-moi une autre fois le soin de nos rendez vous; le premier que vous m'avez proposé, est, comme vous voyez, embarassant & inutile.

Ce n'est pas que le Cavalier ne fît tout son possible pour lui en faire remarquer l'utilité. Mais elle s'opiniâtra si bien à ne bouger de dessus un carreau où elle s'étoit mise à genoux pour faire quelque priere, que Villeneuve qui lui avoit juré d'être modeste, garda son serment malgré lui. Il se trouva neanmoins un peu consolé le

matin de cette contrainte, quand la belle Juive lui eut dit, en le renvoyant, que desormais il auroit nom *Daphnis*, & qu'elle s'appelleroit *Climene*, afin de se pouvoir écrire en toute sureté.

Il faut bien dire que Josebeth n'avoit gueres de prévoyance, avec tout son bel esprit, de s'être ainsi hazardée dans un lieu qu'elle devoit regarder comme la principauté d'un homme qui la haïssoit mortellement. Cet homme qui étoit alors le plus universellement consideré de la nation Juive, & qui avoit la premiere autorité dans la Synagogue d'Amsterdam, s'appelloit *Manassez Ben-Israel*. Quoiqu'il eût plus de soixante ans, on le trouvoit encore fort bel homme; & pour de l'esprit, on peut dire qu'il en auroit eu trop pour se faire aimer, si les manieres obligeantes qu'il étudioit avec soin, ne lui eussent gagné le cœur de tout le monde. Mais sur tout, la vie qu'il avoit faite jusqu'alors, avec une grande réputation de sagesse, sans être marié comme les autres Rabbins l'étoient, lui avoit acquis de l'estime dans toutes les Religions differentes dont ce pays-là est peuplé.

On se trompoit néanmoins dans la bonne opinion qu'on avoit de lui. Car comme le monde n'est composé que de mines, il n'y avoit pour tout que de la superficie dans la probité de ce Juif, & il étoit du nombre de ces méchans, qui ne sont jamais plus dangereux que quand ils ont un peu de bonté. Le talent qu'il avoit

de ne fâcher personne, & de plaire à toute sorte de gens, faisoit un charme qui empêchoit qu'on remarquât dans sa conduite quelques petites choses qui en eussent fait bien-tôt deviner de grandes, si l'on ne l'eût point aimé. Cet éblouissement général avoit fait jouir le Rabbin durant plusieurs années d'une vie délicieuse, & d'une haute réputation tout ensemble. Mais enfin le temps arriva qu'une si longue hypocrisie devoit être démasquée, & Josebeth fut choisie du Ciel pour vanger ainsi plusieurs maris à une seule fois.

Manassez étoit devenu amoureux d'elle jusqu'à la folie, parcequ'il vivoit dans l'oisiveté; & comme son rang lui donnoit une entiere liberté de la voir, depuis deux ans il lui rendoit toutes les semaines quelque visite, sans que l'on y trouvât à redire. A ce compte-là il ne manquoit pas d'occasions pour ouvrir tout à fait son cœur à cette aimable femme, ou du moins pour sonder adroitement quel pourroit être le succès d'une telle déclaration. Il est vrai que l'esprit doux & complaisant de Josebeth lui donnoit quelque esperance; l'estime toute particuliere qu'elle lui faisoit paroître, flatoit encore son desir; & sur-tout la froideur qu'elle avoit pour son Epoux, sembloit promettre à celui-ci une conclusion favorable. Mais d'autre côté, la passion ne l'aveugloit pas si fort, qu'il ne craignît de trouver Josebeth de l'humeur de certaines femmes, qui pour se donner quelque réputation de vertu, font

gloire d'avoir à rejetter les offres d'un vieillard, ou de quelqu'autre miserable, dans le temps même qu'elles recevroient avec joie les services d'un Galant bien conditionné. Avec cela il eût bien voulu porter la femme de Wanbergue jusqu'aux derniers engagemens, sans quitter le rôle serieux & moral qu'il jouoit si bien depuis tant d'années. Cet ajustement paroissoit très difficile. Neanmoins après avoir examiné la chose, il crut enfin avoir trouvé le moyen de faire l'amour sans perdre sa gravité.

La premiere fois donc qu'il vit Josebeth ensuite de cette belle découverte, il ne l'entretint que de l'esperance qu'il y avoit pour leur nation, de voir bien-tôt paroître le Messie. A quelques jours de là, il lui dit qu'il avoit reconnu par la lecture des Livres sacrez, que ce Messie promis devoit naître d'un homme vierge, déja avancé en âge, & célébre parmi les douze Tribus en science & en pieté. Dans une troisiéme visite il montra à Josebeth une lettre de Portugal, par laquelle on lui donnoit avis, qu'une de leurs Prophetesses de ce pays-là publioit que le grand Roi des Juifs naîtroit en Hollande; & cette prédiction étoit appuyée de quelques témoignages du vieux Testament, dont l'explication, quoiqu'impertinente, pouvoit tromper une personne de vingt-deux ans.

De cette maniere le Rabbin essayoit de la conduire peu à peu à l'intrigue qu'il méditoit. En effet lorsqu'il crut l'y avoir

assez

assez bien disposée, il fit courir le bruit parmi les siens, que dans un évanouissement qui lui étoit arrivé, qu'on appelle une extase, le Ciel lui avoit fait connoître quelque chose de divin. Et il fut aisé de le persuader ainsi à toute la Sinagogue, tant on y avoit une haute estime pour Manassez. Quand tous ces pieges furent ainsi tendus à l'innocente Josebeth, il alla chez elle, & ayant fait venir à propos tout ce qu'il lui avoit dit du Messie dans les conversations précédentes, il ajoûta avec une pudeur & une humilité affectée ; qu'un Ange étoit venu lui reveler qu'ils avoient été choisis lui & elle, pour donner ce Protecteur à leur Nation.

Cette méchante subtilité pour seduire une femme, n'étoit pas nouvelle ni particuliere à ce Pharisien. Car la tradition des Hébreux * porte, qu'il s'est trouvé de tout tems des scelerats parmi eux, qui prenans occasion de la dispersion de ce pauvre peuple, ont usé d'un pareil artifice pour contenter leur injuste passion. Tels furent ces infames vieillards, qu'un jeune Prophéte confondit publiquement durant la captivité de Babylone. C'étoit leur coûtume à tous deux, de feindre des revelations semblables, pour surprendre les filles d'Israël. Aussi s'en est-il vû beaucoup de trompées par cette ruse, lesquelles s'imaginoient avec une simplicité trop grande, qu'elles pouvoient être infidelles à

* *Origene epist. ad Affrican. Tom. 2.*

leurs maris par principe de Religion. Une Juive d'Alexandrie entre autres, nommée *Dina*, fut une fois de ce nombre. Elle accoucha d'une fille, au lieu du *Liberateur de Juda*, dont le Rabbin Simeon lui avoit promis de la rendre mere; & elle ne craignit point, dans le ressentiment qu'elle en eut, d'en porter sa plainte devant le Juge, plus touchée de cette méprise, que de la perte de son honneur.

Toutes les Juives du monde auroient pû tomber dans une erreur pareille, que la seule Josebeth se seroit préservée de cette corruption générale. Elle avoit trop d'esprit pour se laisser prendre si grossiérement. La verité est qu'elle écouta d'abord avec quelque gayeté, l'offre que Manassez lui faisoit de la part du Ciel d'une fecondité glorieuse; parce qu'elle étoit d'une humeur & d'un âge à ne trouver rien là que de fort plaisant. Mais au reste elle se souvenoit d'avoir lû l'histoire de ce vilain Sacrificateur du Dieu *Anubis*, qui deshonora l'illustre Pauline sous pretexte de pieté; & elle étoit si éloignée d'entrer dans ces devotions payennes, que la consideration & même l'amitié, qu'elle avoit auparavant pour ce Docteur de la Loi, commencerent dès ce moment à se changer en un mépris & en une aversion qui ne finirent jamais depuis.

Elle sçut toutefois dissimuler ce prompt changement avec tant d'adresse, qu'il ne s'en apperçût nullement. De sorte que, comme il la pressoit de s'expliquer sur

l'affaire importante qu'il venoit de lui communiquer tout simplement, disoit-il, par l'ordre de Dieu ; elle lui répondit là-dessus avec une naïveté qui ne le rebutoit point. Au contraire il en tira un augure favorable à ses desirs, faisant réflexion en lui-même, que ce que l'on peut prétendre d'une honnête femme, c'est tout au plus de ne la voir point s'emporter de colere, la premiere fois qu'on lui fait quelque proposition contre son devoir.

Dans cette pensée, le Rabbin oubliant la révélation celeste dont il s'étoit prescrit de faire toutes les mines, se laissoit transporter à sa passion, lorsque Josebeth lui arrêta la main, & lui fit signe des yeux, que son mari étoit là tout proche. Tant de patience en elle, dans une occasion où elle en devoit avoir si peu, n'étoit pourtant pas une marque de foiblesse. Son intention alloit uniquement à souffrir Manassez sans lui accorder rien d'extrême, afin d'employer le credit qu'il avoit sur l'esprit de Wanbergue, pour obtenir plus de liberté qu'elle n'en avoit.

Néanmoins le Juif ne l'entendoit pas ainsi, & il avoit si bien compris, par le signe que Josebeth lui venoit de faire, que la présence de Wanbergue retardoit son contentement, qu'il resolut de faire quitter la maison pour quelques jours à ce mari incommode, par quelque raison que ce fût. La chose n'étoit pourtant pas bien facile, à cause que ce Hollandois n'avoit nulle raison de découcher de chez lui, &

encore moins d'entreprendre aucun voyage; car pour son commerce, il s'en reposoit si bien sur le grand nombre de facteurs qu'il avoit, qu'il ne s'en remuoit jamais d'un pas, que pour se trouver une heure de tems à la Place du Change, avec les autres Negocians. Toutefois Manaßez après avoir bien rêvé, remarqua que Wanbergue ne prenoit rien tant à cœur que l'intérêt de sa Religion. Ce fut donc du grand zéle de ce superstitieux, qu'il resolut de se servir pour concerter son absence, & voici justement comme le Rabbin s'y prit.

Il y avoit trois mois qu'il étoit venu en Hollande un François nommé *des Sons*, grand Mathematicien, & qui avoit, disoit-on, de merveilleux secrets pour les machines. Il s'étoit presenté aux Etats Généraux pour leur dire, qu'ayant trouvé l'invention de faire un bateau d'une fabrique merveilleuse, qui alloit, sans voiles, rames, ni cordages, d'une incroyable vîteße, il avoit mieux aimé venir en faire l'expérience sur les terres d'une Republique, qui étoit en état de considerer cette sorte d'ouvrage, que d'y travailler en France, où les guerres civiles avoient ôté le goût qu'on auroit eu dans un autre tems pour de pareilles raretez. Il ajoûtoit que de la force dont ce bâtiment seroit poußé, il feroit trente lieües en six heures, & que huit hommes seulement le conduisant contre une armée navale, lui feroient briser en mille piéces tous les vaisseaux qu'il rencontreroit.

L'importance étoit, que cet Ingenieur ne demandoit pas un sol à l'Etat pour travailler, & c'étoit-là sans doute un début fort attrayant, dans un païs de ménage. Un Curieux qui l'avoit amené de Paris, fournissoit à toute la dépense. Ainsi les Etats ne leur firent point d'autre liberalité pour cet ouvrage, que de leur accorder à Roterdam un grand attelier sur le bord de la Meuse, & cent manœuvres, que les Entrepreneurs payoient tous les jours de leur argent. A la vérité le bruit courut un peu après, que le dessein de ce prodigieux bateau, ne servoit qu'à en couvrir un autre plus important, qui avoit conduit ces deux hommes en Hollande. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage s'avança fort, & il s'en fit un Imprimé, avec la figure du bateau, qui ayant couru par tout le Païs-bas, attira une infinité de personnes à Roterdam des Provinces les plus éloignées, pour voir une si surprenante nouveauté.

Ceux qui examinerent cette machine, trouverent qu'elle avoit cent dix pieds de long, sur trente de haut, & vingt de large & que sa figure étoit justement celle d'une navette de Tisseran. Car au lieu qu'il se voit à tous les vaisseaux, une distinction de proüe & de pouppe, il ne paroissoit aucune différence entre les deux bouts de celui-ci, qui avoient également l'un & l'autre la grosseur d'un tonneau, & étoient renforcez de larges bandes de fer, épaisses de trois doits, par où se devoit faire tout l'effort qu'on attendoit de ce Bâti-

ment. De sorte qu'il n'y avoit point de devant & de derriere, parce qu'il devoit aller en avançant & en reculant avec la même facilité, sans qu'il fallût le revirer comme un navire, pour le ramener sur ses pas. Sur-tout, l'on y remarqua de singulier, qu'il étoit entierement fermé par-dessus, & qu'il n'avoit pour toute ouverture, qu'une fenestre de chaque côté, qui ressembloient toutes deux aux portieres d'un vieux carosse; & l'usage de cette double ouverture étoit non-seulement de servir d'entrée, mais aussi de donner du jour à une façon de chambre quarrée, qui étoit tout l'espace du bateau où il pouvoit tenir du monde, & qui étoit particulierement destinée à mettre un roüage, auquel l'Ingenieur faisoit consister tout le fin de son secret.

La nouvelle qui se répandit de tout cela, parut très-propre à Manassez pour le dessein qu'il avoit; & cet esprit rusé, que l'amour rafinoit encore, alla s'aviser, pour éloigner un mari, d'un moyen qui n'étoit jamais venu en la pensée de qui que ce soit. Il assembla les Rabbins & les principaux Juifs d'Amsterdam, & leur representa que dans l'espérance continuelle où ils étoient de voir finir les miseres de leur nation par la venuë du Messie, il ne falloit négliger aucune occasion d'apprendre des nouvelles de leur Liberateur. Que pour lui, il avoit remarqué dans le Thalmud (c'est l'Apocalypse des Juifs) que ce Roi qu'ils attendoient, auroit des vaiſ-

ſeaux d'une façon toute extraordinaire afin de vaincre ſur la mer comme ſur la terre, les Puiſſances qui voudroient empêcher leur retour en Judée; & que faiſant l'application, diſoit-il, de cette Prophetie, au bateau dont il ſe racontoit alors tant de merveilles, il croyoit que le moins qu'ils devoient faire en cette rencontre, c'étoit d'envoyer à Roterdam quelques perſonnes conſiderables d'entre eux, pour s'informer exactement de la choſe, ſelon l'inſtruction qu'il leur en donneroit par écrit.

La grande réputation de Manaſſez, jointe à la facilité que les Juifs ont eue dans tous les ſiécles de ſe laiſſer aller à la folle eſpérance que le premier venu leur donnoit de l'arrivée du Meſſie, fit applaudir ceux-ci à la propoſition du Rabbin; & quand on eut déliberé enſuite, ſur le choix des Députez que l'on chargeroit d'une commiſſion ſi importante, Manaſſez prévint adroitement les voix, en déclarant que cet honneur étoit dû au Seigneur Wanbergue. Ce fut le ſentiment de toute l'aſſemblée,& on lui donna le Rabbin Jonadab pour l'accompagner. Si bien qu'ils ſe diſpoſerent à partir le lendemain; & comme ils étoient ſur le point de s'embarquer, Manaſſez leur mit entre les mains un memoire fait à plaiſir, pour donner plus de couleur à ſa fourberie.

Cependant Joſebeth regardoit cette députation comme une affaire fort ſérieuſe. juſqu'à l'aprêſdinée que le ruſé vieillard

l'étant venu voir, lui voulut persuader froidement, que la Providence avoit ménagé tout exprès l'absence de Wanbergue, comme une occasion favorable au dessein mysterieux qui devoit s'accomplir entre elle & lui. Mais cette réflexion, au lieu de l'apprivoiser, servit à la rebuter davantage, parce qu'elle lui fit soupçonner quelque nouvel artifice du Rabbin dans le voyage de son Epoux. L'indignation qu'elle en eut, la rendit rêveuse. Abuser ainsi, disoit-elle en elle-même, d'un nom si auguste & si saint qu'est celui du Messie, tantôt pour éloigner un mari, tantôt pour corrompre une femme, & toujours pour couvrir quelque attentât ! De sorte que Manassez qui attendoit sa réponse, voyant qu'elle ne lui disoit rien, la crut ébranlée, & s'imagina que pour la réduire tout-à-fait, il n'y avoit plus qu'à la prendre par le goût qu'elle avoit pour les avantures extraordinaires. Dans cette vuë il lui representoit qu'elle alloit être la seule personne du monde à qui une telle gloire fût arrivée, & il fit sonner si haut à ses oreilles les termes de *rare*, d'*inoüy*, de *privilegié*, en lui parlant du bonheur d'enfanter leur Messie, que Josebeth, qui jusques-là avoit tenu les yeux baissez, sembla l'écouter alors avec plus d'attention qu'auparavant. C'étoit assurément la prendre par l'endroit de sa foiblesse, que de lui alleguer la rareté de l'événement. Néanmoins l'inclination naturelle qu'elle avoit pour les singularitez, la trouva insensible cette

fois ; ſoit que l'horreur d'une impiété ſi grande ſuſpendît tout autre ſentiment en elle, ſoit que ſon eſprit n'eût point de plus forte application ſur l'heure qu'à trouver les moyens de ſortir de cette dangereuſe occaſion.

Bien loin d'interpréter ainſi le ſilence qu'elle ne rompit point, Manaſſez ſe flata de l'avoir enfin perſuadée. Cette imagination lui donna de la hardieſſe; & comme il eſt difficile de faire long-tems un perſonnage contraint, ſur-tout dans une paſſion violente, il ſe porta tout à coup à des téméritez de jeune homme, dont Joſebeth fut encore plus allarmée que la premiere fois. Eſt-ce donc ainſi, diſoit-elle en ſe défendant toujours, qu'on exécute les ordres du Ciel ? Et comment les Anges, qui ſont des Eſprits ſages & pacifiques, vous auroient-ils chargé de me traiter d'un air ſi bruſque & ſi emporté ? Je ne manque qu'en la maniere, répondit le Juif, en reprenant ſa gravité, & vous ne pouvez me reprocher en ceci autre choſe, ſinon que j'obéïs à une révélation un peu trop humainement. Ceux d'entre nos peres qui furent commandez par le Prophéte Samuel pour tuer tous les Amalecites, ne laiſſerent pas de faire en cela une action très-ſainte, quoiqu'il s'y mêlat de leur part peut-être quelque fougue & quelque précipitation. De même l'ardeur que je vous fais paroître ici, Madame, n'empêchera pas que l'inſpiration céleſte n'ait ſon parfait accompliſſement, pour-

vû que vous y apportiez de votre côté le respect & la docilité qu'elle demande.

C'est ainsi que ce corrupteur abusoit de son esprit & de sa science, pour renverser la Loi de Dieu. Toutefois cette derniere raison lui réussit encore moins que les précédentes; parce que Josebeth, qu'une si longue profanation irritoit toujours davantage, prit une nouvelle resolution de périr plutôt que de lui rien accorder. Le Rabbin qui ignoroit ce qui se passoit ainsi dans l'ame de cette généreuse femme, recommença ses efforts, s'imaginant qu'elle vouloit être vaincuë par sa persévérance; & de la vigueur dont il s'y prît, la chambre fut bien-tôt semée de son manteau, de ses gands & de son chapeau, tandis que la pauvre Josebeth, armée seulement de sa pudeur & de sa colere, repoussoit courageusement l'insulte de ce Furieux.

Néanmoins il étoit impossible, quelque résistance qu'elle fît, qu'elle ne fût exposée dans ce combat, à des coups de main, qui sont insupportables à une honnête femme. La douleur qu'elle en eût, lui fit chercher dans la parole le secours que ses bras lui réfusoient; & manquant presque d'haleine : Je suis, s'écria-t'elle pour échaper, dans un état où la Loi défend de s'approcher des femmes. La Loi, dit le Juif d'un ton moqueur! Oh! j'ai le pouvoir de vous en dispenser; & il y a même de la satisfaction pour moi à vous trouver ainsi, continua-t'il en s'adoucis-

ſant un peu, afin de vous faire remarquer l'empreſſement que j'ai de me voir avec vous en état de rendre à notre Nation, le plus important ſervice qu'elle puiſſe jamais recevoir de nous.

Mais enfin, reprit Joſebeth avec une naïveté qui fut ſa derniere reſſource, quel plaiſir trouvez-vous, au grand jour qu'il fait? & ne vaudroit-il pas mieux attendre que la nuit fût venuë? Je n'aurois point alors devant les yeux votre grande fraiſe qui m'intimide, & qui fait que je vous regarde avec reſpect, comme mon ayeul.

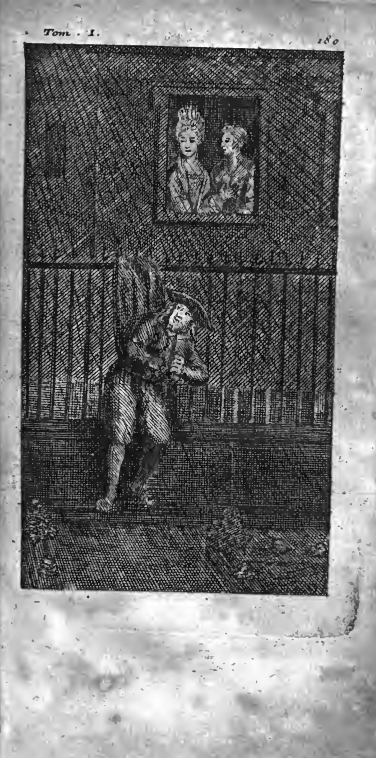
Manaſſez comprit que la belle Juïve n'étoit retenuë que par un reſte de modeſtie, qu'il lui ſeroit aiſé de ſurmonter dans les ténébres. J'y conſens, dit-il: remettons à la nuit prochaine, je me trouverai ici à onze heures préciſes: Et pour vous, ma chere, pourſuivit-il d'un ton de victorieux, en lui ſerrant la main; préparez-vous tout de bon à vous rendre digne du choix que le Ciel a fait de vous, pour le plus grand de tous les honneurs. En parlant ainſi, il alla prendre une clef à l'endroit où l'on avoit coutume de les mettre. C'étoit celle d'un petit jardin, par où il avoit deſſein de venir, comme par le chemin le plus facile, parceque ce jardin touchoit à une cour, d'où l'on entroit dans l'appartement de Joſebeth.

Comme elle ſçavoit bien, qu'il n'en ſeroit autre choſe que ce qu'elle avoit reſolu, elle le laiſſa faire, & lui jura même, pour ſe délivrer de ſes importunitez, qu'-

elle laisseroit la porte de sa chambre ouverte, & que celle d'une grande balustrade de fer, qui séparoit la cour du jardin, ne seroit que poussée. Le Rabbin partit dans cette espérance, les yeux tout étincellans d'un feu que Josebeth étoit inconsolable d'avoir allumé, & qu'elle regardoit comme un des plus grands malheurs de sa vie.

Elle avoit pour la seconde fois dissimulé son ressentiment en la présence de ce séducteur, par une prudence qui étoit au dessus de son âge. Mais quand elle fut seule, l'affront qu'elle venoit de recevoir lui fit verser des pleurs, & pousser des sanglots qu'elle n'interrompit, que pour faire des imprécations contre la Synagogue, & contre toute la race d'Abraham. Quoi, s'écrioit-elle, ce sont donc-là ces gens qui nous tiennent lieu de Prophétes, & qui nous disent si souvent, que c'est un crime de désirer seulement la femme de son prochain? Quels monstres, ô grand Dieu! continuoit-elle en levant au Ciel les yeux tout baignez de larmes; & est-il bien croyable, Seigneur, que ce soit votre Loi, qui nous est enseignée par des hommes qui la deshonorent si insolemment?

C'étoit l'excès de la douleur dont Josebeth étoit troublée, qui l'empêchoit de voir qu'une Religion peut être bonne, encore que ceux qui la gouvernent soient méchans. Mais ce raisonnement si ordinaire aux peuples, ne laissoit pas alors,



tout défectueux qu'il étoit, de préparer le cœur de cette affligée, à quelque chose de grand.

Salomonne qui avoit toute liberté chez elle, la trouva dans ce triste exercice, & la consola par les nouvelles assurances de sa fidelité. Leur resolution fut, que l'on souperoit ce soir-là plus tard qu'à l'ordinaire,& que les domestiques veilleroient de même, afin que Manassez fatigué d'attendre, se retirât de son propre mouvement. Ce conseil fut suivi, & il étoit près de minuit, que contre la coûtume du païs, il paroissoit encore de la lumiere à la plûpart des fenêtres de la maison. A la verité, l'amoureux Rabbin qui étoit là depuis dix heures, trouvoit déja le tems fort long, comme on l'avoit prédit ; mais il ne songeoit pas pour cela à se retirer, quoique la pluye commençât d'une grande force, & qu'il n'y eût pas le moindre couvert dans tout le parterre, pour mettre à l'abri de l'inondation, le chapeau de Castor, le collet de point, & la veste de velours noir dont il s'étoit ajusté,pour s'ôter cette mine antique, qui ne plaisoit point à Josebeth.

Par bonheur pour elle, l'air obscurci de toutes parts, faisoit une nuit très-noire : car la seule chose qu'elle avoit à craindre en cette rencontre, étoit que des maisons voisines, ou des fenêtres de la sienne, on ne vît un homme dans son jardin à l'heure qu'il étoit, & en l'absence de son mari. Ce n'est pas que pour elle qui le sça-

voit-là, elle ne l'apperçût bien qui se moüilloit toujours, & qui néanmoins ne paroissoit pas trop disposé à s'en retourner. Elle se crut obligée par-là, de faire coucher tout son monde, croyant qu'il suffisoit pour sa sureté, que la porte de la balustrade, & celle du jardin fussent fermées.

Manassez qui ne trouva pas la premiere ouverte, comme on lui avoit promis, crut comme on se flatte toujours en de pareilles occasions, que Josebeth avoit été mal obéïe; ainsi ne perdant point courage, & voyant toutes les bougies éteintes, il se resolut de passer par-dessus la balustrade, quoiqu'elle eût de ce côté-là plus d'une toise de hauteur, & il fit si bien, en s'appuyant des pieds sur les pattes de fer qui attachoient le barreau du coin à la muraille, qu'il arriva enfin au haut du balustre. Voilà, dit Josebeth à Salomonne en s'étouffant de rire, le Patriarche de la Synagogue joliment perché; & tu m'avoüeras que c'est-là une rare méthode d'obeïr aux inspirations divines! Car elles consideroient cette plaisante escalade, d'une fenêtre où il ne les appercevoit pas, à cause de l'obscurité.

Je vous avoüe, Madame, lui répondit serieusement Salomonne, que cela commence à m'attendrir le cœur. Folle que tu es, reprit Josebeth en lui donnant du coude, je te conseille d'en pleurer! Que voulez-vous, repliqua la nourrice? il est naturel d'avoir compassion des malheu-

teux; & puis, un homme de cette importance! C'est pour cela même, interrompit l'aimable Juïve, qu'il ne merite pas qu'on ait pitié de lui. Si cet homme d'importance que tu dis, ne se fût mêlé que de nous expliquer la Loi aux jours du Sabath, & de faire les encensemens à toutes les nouvelles Lunes, j'aurois toujours été son amie. Mais puisqu'il oublie son âge & sa profession, pour se porter à des excès de jeunesse & de galanterie, & qu'il se joüe de la Religion, afin de nous perdre d'honneur, il n'y aura desormais personne que je méprise autant que lui.

Cependant le Rabbin étoit descendu sans peine dans la cour, parce que le terrain qui y étoit beaucoup plus haut que dans le jardin, alloit jusqu'à la moitié de la balustrade; & étant couru à la porte qu'il esperoit trouver ouverte, il eût le chagrin de la voir si bien barricadée qu'il commença à se douter, qu'on avoit bien voulu lui manquer de parole. Toutefois, pour ne se pas reprocher à lui-même d'avoir rien négligé des devoirs de la perseverance, il grata quelque tems, quoique la pluye tombât toujours; il toussa, il jetta de petites pierres aux vîtres, enfin il éveilla les épagneuls de Josebeth, qui firent tant de bruit, que Manassez craignant d'être surpris, & avec cela voyant que le jour étoit proche, remonta sur la balustrade, & crut qu'encore qu'elle fût fort haute du côté du jardin, il n'avoit qu'à se laisser couler doucement tout du long pour descendre.

En effet il n'y auroit eu rien de plus aisé, si sa veste de velours ne se fût point embarrassée dans de grandes pointes de fer qui bordoient le haut de la balustrade: parce que le poids de son corps tirant toujours l'étoffe plus fort contre ces pointes, les fit entrer tout à fait dedans; de sorte que le Docteur de la Loi se vit tout à coup suspendu, bien qu'il s'en fallût peu qu'il ne touchât des pieds à terre, & il fut contraint, après des efforts inutiles de déboutonner sa veste,& de tirer ses bras hors des manches pour se débarasser. Il n'y avoit plus qu'à dégager aussi la veste qui demeuroit accrochée, & il s'assuroit bien de la r'avoir; mais un grand éclat de rire qui se fit en ce moment à une fenêtre, joint au bruit que les épagneuls avoient recommencé, quand ils ouïrent Manassez se débattre contre les barreaux, obligea le pauvre homme de se retirer bien vîte par la porte du jardin, qu'il ferma le plus doucement qu'il put.

Josebeth continuoit à rire de toute sa force, parce qu'elle trouvoit de la justice à se divertir extrêmement d'un homme qui lui avoit donné le jour même tant de chagrin. Elle n'oublia pourtant pas, dans l'excès du plaisir dont cette avanture la regaloit, d'envoyer Salomonne, ôter la veste du Rabbin de la balustrade; & comme elle étoit toute percée de pluye, elles jugerent qu'il devoit l'être aussi lui-même jusqu'à la peau. Hélas dit, Salomonne, après une telle fatigue, à l'âge qu'il a, il est impossible

impossible qu'il n'y succombe, & vous allez être, Madame, la double cause de sa mort. Qu'il meure ou qu'il vive, répondit brusquement Josebeth; qu'il continuë à m'aimer, ou qu'il vienne à me haïr, rien de tout cela ne m'importe: mais ce que je considere uniquement en ceci, c'est que m'en voila délivrée, & qu'après s'etre attiré une confusion si grande, je ne dois pas craindre qu'il m'importune jamais.

En effet Manassez se trouva dans cette résolution, lorsqu'il fut de retour chez lui; il jura même de perdre Josebeth, s'il en pouvoit trouver l'occasion, & il tomba enfin dans une mélancolie si noire, que quand les Députez furent revenus de Roterdam, huit jours après leur départ, & qu'ils allerent le voir pour lui rendre compte de leur negociation, dont le succès ne donnoit aux Juifs ni découragement ni espérance, il écouta leur relation avec une froideur qui les étonna.

Il n'y avoit gueres plus d'un mois que tout cela étoit arrivé, lorsque se fit l'engagement de Josebeth & de Villeneuve; & certainement c'étoit le plus beau moyen de se venger, qui pût jamais s'offrir au Rabbin outragé, s'il eût été aussi heureux à le découvrir, comme ces amans emportez étoient négligens à le cacher: Témoin l'imprudence qu'ils avoient euë tous deux, de s'exposer, comme ils venoient de faire, dans une Synagogue, qui étoit de tous les lieux du monde celui où Manassez avoit le plus d'espions & de crédit.

Aussi quand le Cavalier François sçut cette histoire que Salomonne lui conta, lorsqu'elle l'eut ramené chez elle, il conclut qu'il falloit que sa Maîtresse & lui se menageassent tout autrement à l'avenir. La confidente se chargea de l'en avertir, jusqu'à ce qu'il l'en conjurât lui-même ; & afin de commercer par lui la pratique d'un avis si important: D'aujourd'hui je ne sortirai point d'ici, dit-il à Salomonne, que la nuit ne soit venuë: Ainsi trouvez bon, chere Amie, que je sois votre hôte jusqu'à ce soir ; voilà, continua-t'il, ma pension que je vous avance, & en parlant de la sorte, il lui fit une nouvelle liberalité.

Ensuite il quitta ses habits de femme, pour reprendre sa premiere figure. Mais il fut aussi long-tems à se deshabiller, que les Dames ont coûtume de l'être à s'ajuster, lorsqu'elles ont quelque grand coup à faire ; parce qu'à chaque piece des vêtemens de Josebeth, qu'il ôtoit de dessus lui, il entroit dans une rêverie dont il ne revenoit pas si-tôt. Et quand il en fut à la chemise, qu'elle lui avoit aussi envoyée, il lui vint, en la passant sur sa tête, la plus folle pensée du monde, qu'il exécuta dès qu'il eut remis la sienne, après avoir un peu songé.

Car ayant étendu sur la table cette chemise de Josebeth, il y écrivit sur le devant, à l'endroit du cœur, ces vers en caracteres moulez, comme si la chemise même eût parlé.

D'un Amant sans égal & de sa Souveraine

J'ay senti palpiter les cœurs ,
Et je puis assurer de science certaine ,
A bien juger de leurs ardeurs ,
Que celui de Daphnis étoit fait pour Climene.

Les choses que la passion fait faire, semblent ridicules aux personnes qui ne sentent rien ; mais ceux qui les font, les regardent comme de grands mysteres. Celle-ci n'étoit qu'une badinerie d'amour, néanmoins Villeneuve s'applaudissoit à lui-même d'une invention si rare, & il esperoit bien que Josebeth y trouveroit au moins la grace de la nouveauté. Dans cette pensée il fit partir Salomonne, & la chargea de faire remarquer cette plaisanterie à sa Maîtresse,avec ordre sur-tout de lui dire adroitement, qu'il ne se voyoit point de galanterie pareille dans toutes les histoires du tems passé. Car il sçavoit bien que la singularité étoit un agrément infaillible pour la Dame ; & dès-là il ne douta point, qu'une gayété qui de soi n'étoit pas fort fine, ne la réjoüit avec un tel assaisonnement.

Cependant le loisir où il se trouva, le fit souvenir du larcin qu'il avoit fait la nuit précedente dans un pavillon de la Synagogue, & qu'il avoit eu soin de tirer de la poche de sa jupe, avant que de la renvoyer. Il le deploya donc, & trouva par-

mi trois ou quatre papiers qu'il avoit pris, un portrait grand à peu près comme la main, qui representoit une femme en deuil à l'âge de trente ans, mais d'un air si surprenant, qu'il falloit connoître Josebeth, pour n'être point charmé de cette peinture. Je ne ferai pas long-tems en peine de sçavoir qui est cette merveilleuse personne, dit Villeneuve tout ébloüi, les papiers que je tiens, m'en diront assurément quelque chose.

En parlant ainsi, il prit le premier qui se trouva sous sa main; c'étoit une lettre, & il y avoit au-dessus, *Pour la coureuse Abigail.* La main étoit d'un homme, & voici ce que la lettre disoit.

Quoi, Madame, aller chez vous quatre jours de suite, à des heures différentes, sans vous rencontrer une seule fois! vous chercher dans tous les lieux où l'on vous croit, & apprendre à chaque maison, qu'il n'y a qu'un moment que vous en êtes sortie? Eh, le moyen après cela, que je sois aussi satisfait de ma prison, que vous voulez me persuader si souvent que je dois l'être. Que ne faut-il donner la moitié de mon sang, pour que vous soyez de l'humeur de Josebeth, que l'on trouve toujours au logis? Il est vrai que votre portrait me consoleroit un peu de vos éclypses: & plût à Dieu qu'il me pût consoler de même, d'une banqueroute de qua-

*rante mille richedales * que l'on me fait à Gennes , & d'un vaisseau que les Corsaires d'Alger m'ont enlevé. Mais enfin si vous me sçavez quelque gré de tout ce que je voudrois faire pour vous acquerir , il faut que vous me ménagiez , s'il vous plaît , d'une toute autre maniere.*

Voila tout juste,dit Villeneuve en riant, de la galanterie de Hollande , & le vrai stile d'un Cupidon de magazin ! O quelles douceurs , & qu'elles fleurettes ! Malheur à Abigail , si elle a fait la fortune de ce brutal ! on pourroit en juger par sa réponse. En effet il la trouva dans le papier suivant , & elle étoit ainsi.

Si vous étiez aussi raisonnable , que vous êtes grondeur,bien loin de me quereller,vous me féliciteriez , de voir finir la captivité de deux ans , où la cérémonie du veuvage me retenoit. Non pas que je prétende me servir de ma liberté , si inutilement que vous l'osez dire. Mon dessein est de l'employer aux devoirs de la bienséance & de l'honnêteté. Le lieu même d'où je vous écris maintenant , en est une preuve , puisque me voici dans une des Tentes de la Synagogue , au hazard d'y passer une nuit fort mauvaise , si le plaisir que j'aurai de m'y entretenir de nos esperances , ne vient à mon secours tant qu'elle

* *Cent vingt mille francs.*

durera. Ainsi je me partagerai entre vous & les Rabbins ; ils auront la cérémonie, & vous aurez la solidité. L'habitude que je me suis faite de vous être bonne, me tire ces mots de tendresse malgré moi, car vous ne les méritez nullement; & vous êtes bien moins digne encore de la peinture que vous demandez. Je vous l'envoye pourtant, à condition que le deuil que vous y verrez vous fera souvenir qu'il m'est libre de donner mon cœur à celui qui se fera le mieux aimer. Ce n'est pas que je veuille jamais me contraindre....

Cette lettre qui n'étoit pas achevée, faisoit assez voir quel plaisant caractere d'esprit c'étoit qu'Abigaïl. Aussi Villeneuve qui étoit pénétrant, y découvrit aisément le naturel de c[illegible] Juive ; & dès ce moment il conçut tant de mépris pour elle, que jettant sa lettre, tout indigné: Il paroît, dit-il, si peu de cœur dans cette réponse, que le dépit qu'on en a, empêche qu'on remarque l'esprit qu'il pourroit y avoir. Ah! que Josebeth, mon aimable Josebeth, a bien l'ame plus belle ! qu'elle a de grace à faire la fiere ! & qu'elle est bonne avec toute sa fierté ! Cette pensée le fit un peu rêver. Et pour ce qui est d'Abigaïl, continua le Cavalier, il faut nécessairement qu'elle passe pour une libertine dans sa Religion, puisque les Juives font profession de vivre retirées, & que celle-ci ne fait autre chose que de se promener.

Il ne restoit plus qu'un papier que Vilneuve ouvrit. C'étois un chiffre pour s'écrire secrettement, avec une clef pour se parler par signes. L'écriture n'étoit pas de la même main que les deux lettres precedentes, & elle étoit encore toute fraîche; ce qui faisoit juger aisément que ce papier avoit été apporté-là à dessein d'être étudié ou copié. Après toutes ces lectures, il fut étonné, quoi qu'élevé à la Cour & à l'Armée, d'avoir trouvé des occupations si rejouissantes dans un lieu tout devoüé au culte divin. Si les Dames Juives, dit-il, s'acquittent des autres devoirs de leur Religion, comme elles font de la cérémonie des Tentes, voilà la Loi de Moyse assez galamment observée!

Au moment qu'il faisoit cette réflexion, Salomonne arriva, & il n'eut que le tems de faire un rouleau des papiers, & de les mettre dans sa poche. Je viens, dit-elle, d'éveiller agréablement une endormie, & Josebeth n'a jamais tant ri qu'elle vient de faire, quand elle a vu vos beaux vers sur sa chemise. Il est vrai, continua la Messagere, qu'une petite mélancolie l'a prise sur la fin, à l'endroit où vous dites, *Que le cœur de Daphnis étoit fait pour Climéne.* Helas, a-t'elle dit avec un grand soupir, c'est ma pensée comme la sienne, que nous sommes faits l'un pour l'autre, & j'espere bien aussi qu'une si heureuse destinée s'accomplira. Ensuite elle a repris sa belle humeur, & vous en verrez des marques dans ce billet qu'elle vous envoye. Villeneuve le défit avec empressement, & y lut.

Je croyois être quand je m'y mets la plus folle créature du monde, mais je n'ose plus me donner cette loüange, depuis que j'ai vû votre Madrigal. L'étoffe & la façon en sont également divertissantes, & il n'y a pas jusqu'à l'endroit où vous l'avez placé, qui n'ait sa plaisanterie à part. Ainsi voila ma chemise devenuë propre à être mise dans l'Histoire, & ce sera desormais ma chemise des grands jours; sans manquer toutefois à la précaution, que j'estime, aussi bien que vous, absolument nécessaire. Prenez donc les mesures qu'il faudra avec Salomonne: afin que je n'aye qu'à approuver ce que vous aurez concerté tous deux.

Ces mesures que Villeneuve & la Nourrice prirent ensemble, furent qu'il ne verroit Josebeth de huit jours, & qu'il feroit remarquer à son valet la maison de Salomonne, afin de l'y envoyer tous les soirs avec un billet.

Après cela, voyant son hôtesse occupée à lui apprêter à manger, il lui demanda avec une négligence affectée, comme s'il n'eût eu autre chose à dire, Qui étoit une personne qui s'appelloit *Abigail*? & si c'étoit le nom d'un homme ou d'une femme? Vous n'avez, répondit la Vieille, en continuant toujours ce qu'elle faisoit, qu'à vous adresser à Josebeth, pour lui faire cette question; ce seroit le moyen d'accommoder

commoder diablement vos affaires. Mais encore, pourſuivit elle, à qui en avez-vous oui parler? Trois paſſans, dit-il, qui ſe ſont arrêtez ſous vos fenêtres avant que vous vinſſiez, ont tant de fois prononcé le nom d'*Abigaïl*, qu'il m'eſt reſté dans la mémoire.

Venez-ça, dit Salomonne en le tirant par le bras; voyez-vous au de-là de ces jardins, ce dôme couvert de plomb doré, avec un grand vitrage autour? C'eſt la maiſon d'Abigaïl. Mais au moins vous ne direz point à Joſebeth, que je vous en aye parlé; & Villeneuve lui en ayant donné parole, elle ajoûta: Abigaïl eſt de Bruxelles, où ſon pere qui étoit Eſpagnol & Juif ſecret, avoit une Charge conſidérable, à ce qu'on dit, à la Cour du Cardinal Infant Gouverneur des Pays-Bas. L'Agent de la Nation Portugaiſe qui réſide à Amſterdam pour le commerce, l'ayant vûë à un voyage qu'il fit en Brabant, la demanda en mariage, & fut préferé à beaucoup d'autres, parce que Dom Gomez, qui n'étoit Chrétien qu'en apparence, vouloit un gendre de ſa Religion. Mais elle en fut bientôt veuve, & dès que la bienſéance le lui permit, elle épouſa un ſecond mari Juif & Portugais comme le premier, qui ſe nommoit Caladuiar, qu'elle a encore enterré depuis près d'un an; de ſorte qu'elle eſt à preſent libre, & une des plus belles femmes de Hollande. Comme elle ſe pique de ſçavoir le grand monde, à cauſe de la Cour où elle a vêcu, & qu'elle eſt deve-

nue fort riche du bien que ses deux maris lui ont laissé, avec des conditions qui l'attachent ici, tout va magnifiquement chez elle, & on dit qu'elle n'aime rien tant que son plaisir. C'est peut-être une médisance, car elle va à la Synagogue comme les autres, cependant elle a cette réputation.

Et les Rabbins, interrompit Villeneuve, que disent-ils à tout cela ? Les veuves, répondit Salomonne, ont parmi les Juifs beaucoup plus de liberté que les femmes & les filles, pour des raisons tirées de l'Hébreu, que j'ai oui dire plusieurs fois, & que je n'ai pû retenir. Il est vrai que sous ce prétexte Abigaïl en fait un peu trop. Ce n'est pas qu'on ne lui ait donné souvent des avis sur sa conduite, & cette bonne bête de Manassez a fait quelque semblant de lui en sçavoir mauvais gré ; mais pas un d'eux n'a fait son devoir à l'égard de cette coquette, comme le Rabbin Josaphat; c'est le plus vertueux & le plus sçavant de tous nos Docteurs. Il nous prêcha la grande fête des *Expiations* qui arrive le dixiéme de Septembre, & il descendit si fort dans le particulier, en blâmant la licence des veuves, qu'on vit bien qu'il parloit d'Abigaïl. Néanmoins ses exhortations furent inutiles, par la malice des autres Rabbins, qui prenant occasion de ce que celui ci n'a point de barbe, disoient par-tout, qu'il ne crioit ainsi contre le sexe, qu'à cause qu'il a une imperfection naturelle qui lui en donne de l'éloignement. Avec cela Abi-

gaïl a si bien sçû cajoller tout le monde, par une certaine bonté caressante qu'elle a, qu'on s'est enfin accoutumé à la laisser vivre à sa fantaisie.

J'attens toûjours, interrompit encore Villeneuve, que vous m'appreniez ce que Josebeth peut avoir à démêler avec Abigaïl ?

C'est ici le fin de l'affaire, répondit la Nourrice, qui mouroit d'envie de tout dire ; & si vous recevez jamais aucune marque de ma confiance, ce sera assurément celle-ci. Vous sçaurez donc que Wanbergue devint passionnément amoureux d'Abigaïl, quand elle eut perdu son premier mari. Ils sont tous deux du même âge. Par je ne sçai qu'elle simpathie, elle l'aima aussi, & il fit tout ce qu'il put auprès de son pere pour épouser cette jeune Veuve. Mais le bon homme à qui elle n'avoit jamais plû, à cause de sa galanterie, s'y opposa fortement ; & c'est ce qui lui fit hâter le mariage de son fils, à la premiere proposition que le pere de Josebeth lui en fit, environ le même tems.

Néanmoins le bonheur de Wanbergue de posseder une femme si accomplie, ne lui a pas ôté l'amour qu'il avoit pour Abigaïl. Il a toûjours continué de la voir ; & entre nous, je crois qu'il en est idolâtre. Vous voyez bien, ajoûta Salomonne, que c'est outrager sensiblement une femme, que d'en user de cette maniere. Non pas que Josebeth se soucie beaucoup d'être aimée de son mari ; mais elle a peine à voir

qu'il lui en préfere si injustement une autre. Car encore qu'Abigaïl ait des charmes, elle ne peut, je vous jure, être comparée à Josebeth ni en jeunesse, ni en esprit.

Villeneuve fut du sentiment de Salomonne, sur l'indignité qu'on faisoit en cela à sa Maîtresse; il n'en fut pourtant pas fâché, parce que cette diversion de Wanbergue accommodoit ses affaires. Et ensuite commençant à regarder la Nourrice, non plus comme une soubrette, mais comme une fort habile femme, il se mit à faire avec elle des reflexions de bel esprit. Je vous avoue, lui dit-il, que la réputation qui vient de la beauté, est quelque chose de si délicat parmi les Dames, qu'encore qu'elles ayent la plus grande indifference du monde pour quelqu'un, jamais pourtant cette indifference n'ira jusqu'à vouloir bien que ce quelqu'un-là porte ailleurs ses soupirs & ses hommages. Tant de fierté qu'il vous plaira, une belle regarde toujours la fuite d'un Amant qu'elle n'estimoit point, comme autant de diminué sur son empire; & de sa vie elle ne pardonnera à ce serviteur inutile, d'avoir osé lui en préferer un autre, par son second engagement.

Mais encore, Dame Salomonne, continua Villeneuve, afin de couler le tems, parlons un peu de ce qui vous touche, & dites-moi de grace, comment vous avez fait pour avoir tant d'esprit? Car vous dites tout ce que vous voulez, & on ne sçau,

roit penser les choses plus raisonnablement que vous faites. Vous croyez rire, répondit-elle; mais telle que vous me voyez, j'ai lû *les Femmes Fortes du Pere le Moine*, & il s'est trouvé des illustres qui m'en ont autrefois conté. Vous avez tant de beaux restes, reprit Villeneuve, que je me persuade aisément vos victoires passées. Mais encore, pourroit-on connoître quelqu'un de ces illustres, dont vous avez ainsi triomphé? Oui, poursuivit la Vieille, toute épanouie au souvenir de sa jeunesse; oui, des plus galants & des mieux faits. Et quand je vous dirois qu'un Maréchal de France a été un temps qu'il n'aimoit que moi, je ne vous conterois pas une fable. Je n'avois pas encore dix-huit ans, qu'il disoit que j'avois trop d'esprit pour une Lorraine, & il faisoit du bien à notre famille, à ma considération. Même, une fois, qu'il revenoit de son Ambassade de Suisse, il se détourna de douze lieues, pour passer chez nous, exprès, disoit-il, pour me voir; & il m'assura en partant, que s'il faisoit imprimer quelque jour son histoire, il y parleroit de moi.

Il faut donc, interrompit Villeneuve, que ce soit le Maréchal de B******* Vous l'avez deviné, ajoûta Solomonne, & j'eus sa connoissance, parce que mon pere tenoit une métairie de la Terre de Haroüel, qui appartenoit à ce Maréchal. Il ne faut pas demander, dit le François, si un Amant de cette importance eut enfin sujet de se louer de votre bonté? Helas!

continua la Nourrice, c'étoit un si bon cœur qu'en verité.... Mais vous riez, reprit-elle; vous êtes un malicieux, & moi je suis bien simple de vous amuser ainsi, aulieu de vous laisser écrire un mot à Josebeth, avant que de retourner chez vous. Il lui fit donc une réponse pleine de tendresse, à la lettre du matin; & la pria, par une inquiétude de passion, qu'il la vît au bout de trois jours, au lieu des huit dont lui-même avoit fait la proposition.

Avant que Salomonne sortît, il lui demanda si par hazard elle n'auroit point de l'écriture de Wanbergue, pour quelque dessein qui lui venoit dans l'esprit? Elle chercha dans un tiroir, & trouva un memoire pour des commissions de femme, écrit de la propre main de ce Juif, que Josebeth lui avoit donné depuis quelques jours. Quand elle fut partie, Villeneuve qui avoit un certain soupçon, depuis ce qu'il avoit appris des affaires d'Abigail, tira de sa poche la lettre de l'Amant brutal, qu'il avoit prise dans la Synagogue; & l'ayant confrontée avec le memoire que la Nourrice venoit de lui donner, il reconnut que c'étoit la même main, & que Wanbergue avoit écrit l'un & l'autre.

Il ne sçut d'abord si cette rencontre devoit lui donner de l'indignation ou de la joye. D'un côté, il consideroit, que de convaincre une femme de l'infidelité de son mari, c'est un moyen assuré de se faire va-

soir auprès d'elle. Et d'ailleurs l'admiration qu'il avoit pour Josebeth, lui faisoit regarder avec colere la bêtise d'un homme, qui ayant une femme de si grand merite, la negligeoit pour une autre qui ne la valoit pas. Tout cela le fit penser en lui-même, s'il communiqueroit cette affaire à sa Maîtresse. Les femmes d'esprit, & qui se piquent, comme celle-ci, d'une haute réputation de vertu, disoit Villeneuve, se traitent autrement que les stupides & les coquettes. Chaque nouvelle qui se répand de l'intrigue de quelque autre, est une allarme pour elles; & dans la crainte qu'elles ont d'être découvertes à leur tour, elles font des moralitez sur la vanité du monde, & renoncent aux amitiez pour six mois, sans se mettre en peine de ce qu'un pauvre garçon deviendra. Que sçai-je moi, si Josebeth apprenant que la galanterie d'un autre a été reconnuë par une voye si extraordinaire, n'ira point se mettre en la tête de faire la réservée, de la peur qu'elle aura d'être surprise de même par quelque moyen imprevû ?

Le Cavalier n'avoit ces pensées toutes naturelles, que parce qu'il ignoroit combien étoient serieuses & legitimes les intentions de Josebeth. Dans cette erreur il conclut de ne rien dire à la belle Juive, des amours de son mari; & en même temps il vit rentrer Salomonne. Je vais bien vous étonner, dit-elle, après ce que vous m'avez tantôt oui dire; devineriez-vous bien en quelle compagnie je viens

de laiſſer Joſebeth ? Avec Manaſſez, répondit Villeneuve ? Non, replique-t-elle, ce n'eſt pas lui, mais j'aurois juré de l'y trouver, plutôt que la perſonne que j'y ai rencontrée. En un mot, c'eſt Abigaïl. Voilà depuis trois ans la ſeule viſite qu'elle rend à ma Maîtreſſe. Il faut qu'il y ait du myſtere caché là-deſſous.

Il y en avoit ſans doute du myſtere, & la Nourrice diſoit vrai. Car Abigaïl qui étoit en peine des papiers qu'elle avoit perdus la nuit précédente, ne ſçavoit à qui s'en prendre : & quoique ce fût aſſez ſa coûtume de ſe mettre au deſſus de toutes choſes, ſon indifference l'abandonna pourtant en cette occaſion, & ce fut un fort grand ſujet de chagrin pour elle, d'ignorer en quelles mains ſa perte pouvoit être. Néanmoins comme il eſt naturel, quand on eſt ſurpris ſans ſçavoir par qui, d'en ſoupçonner d'abord ceux qui ont interêt à nous ſurprendre ; Abigaïl qui ſçavoit que Joſebeth avoit paſſé cette même nuit dans la Synagogue comme elle, ne douta preſque plus qu'elle n'eût ſes papiers.

Dans cette penſée ; elle écrivit de grand matin à Wanbergue, pour qu'il lui vînt parler. On ne ſçauroit croire à quel excès de colere il s'emporta, quand il apprit ce qu'Abigaïl avoit à lui dire. Oui, diſoit-il, parlant de Joſebeth, je conſentirois au naufrage de deux navires qui me viennent des Indes, plutôt que de ſouffrir que cette femme imperieuſe eût un tel avan-

tage sur moi. Ensuite il maltraita Abigaïl de paroles, comme si elle eût dépendu de lui. Mais la Juive qui sçavoit gouverner cet esprit emporté, le ramena sans peine, en lui faisant comprendre que ce malheur ne lui étoit arrivé qu'à cause de l'empressement qu'elle avoit eu de le satisfaire, plutôt que de songer à la dévotion des Tentes. Et qu'au reste, si l'un d'eux avoit à regreter quelque chose en cette rencontre, c'étoit assûtément elle, qui y avoit perdu son portrait; pour avoir eu, disoit-elle à Wanbergue, trop de hâte de vous l'envoyer: Enfin ils convinrent tous deux, qu'Abigaïl feroit visite à Josebeth, pour essayer dans la conversation de faire quelque découverte sur ce qui les inquiétoit.

Josebeth fut tentée de faire dire qu'elle n'étoit pas à la maison, quand Abigaïl la fit demander. Mais enfin l'honneur qu'elle se faisoit d'être toujours au logis, l'obligea quelque peine qu'elle y eût, à souffrir la visite de cette personne. Aussi la reçut-elle avec une froideur qui dura toujours, quoiqu'Abigaïl affectât de lui faire toutes les caresses possibles. Elle loüa Josebeth de sa beauté, & la préfera à toutes les autres Beautez de la Ville. Après cela elle se mit sur le discours des Tentes,& parlant du desordre qui étoit arrivé cette nuit-là dans la Synagogue, à cause du voleur qu'on y avoit surpris: On ne découvre pas, dit-elle, tous ceux qui font des larcins dans ce saint lieu, & il y en a bien d'autres que le malheureux qu'on y a ar-

rêté, qui abusent de la dévotion d'une si grande fête ; pour avoir la facilité de prendre ce qui ne leur appartient pas. Ces paroles que Josebeth prit dans un autre sens qu'Abigaïl ne les disoit, lui donnerent une frayeur mortelle, & elle crut dès-là son secret découvert.

Néanmoins comme elle avoit naturellement une fermeté d'esprit, qui se répandoit jusques sur son visage & dans le ton de sa voix, elle ne se démonta nullement à ce discours d'Abigaïl, tout embarrassant qu'il étoit pour elle. Au contraire non seulement elle détesta hautement l'impieté des gens qui dérobent dans les lieux sacrez ; mais parce qu'on ne repousse jamais mieux un soupçon qu'en blâmant bien fort les fautes dont on se sent coupable ; Josebeth parla encore avec horreur, de ceux qui s'amusent dans les Temples à toute autre chose qu'à la dévotion pour laquelle ils y doivent aller. Ces derniers mots troublerent Abigaïl à son tour, & c'étoit quelque chose d'assez plaisant, de voir ces deux femmes s'entre-donner ainsi l'allarme, au moment que chacune de son côté ne songeoit qu'à paroître innocente.

Cependant plus de la moitié de la peur fut pour Abigaïl ; car la replique de l'autre Juive lui fit venir une rougeur qu'elle ne put cacher ; & enfin après avoir fait encore une demie heure de conversation fort gênée, elle se retira, sans avoir pû rien pénétrer des pensées de Josebeth, qui de-

sa part étoit un peu remise de la crainte que cette conversation lui avoit donnée d'abord : mais non pas tant, qu'elle n'eut une très-grande impatience de conferer avec Villeneuve sur cette affaire. De sorte qu'ayant lû son billet, que Salomonne avoit mis en un endroit qu'elle remarqua pendant la visite d'Abigaïl ; elle lui en écrivit un autre, pour l'avertir de se rendre dans trois jours, ainsi qu'il souhaitoit, chez Salomonne, & de n'y point venir qu'il ne fût nuit toute noire ; comme aussi de n'en point sortir qu'il ne fût bien tard, maintenant qu'il y étoit.

Villeneuve obéït à cet ordre de Josebeth, & ne se retira qu'après dix heures, ayant eu parole de la Nourrice, que son valet de chambre la trouveroit le lendemain au soir à la maison. En effet ils n'y manquerent ni l'un ni l'autre. Car Dumarêt, à qui son Maître avoit si bien marqué le logis de Salomonne, la rencontra chez elle, & lui donna une lettre qu'elle porta à l'heure même à Josebeth. La belle Juive qui vit quelques goutes de sang à ce papier, quand elle l'eût ouvert en sentit d'abord son cœur troublé, & y lût avec émotion ces paroles.

Unique confident, de mon aimable peine,
Qu'un feu trop devorant a contraint de sortir,
Allez témoigner à Climene
Ce que vous venez de sentir.

Au fond d'une brulante vèine,
Où l'Amour vous faiſoit languir.

A la verité, ces vers étoient médiocres, mais ils marquoient une grande paſſion, & ils étoient écrits avec du ſang; tout cela en rehauſſoit le prix.

Néanmoins la ſignification n'en paroiſſoit pas bien claire à Joſebeth. C'eſt ce qui lui fit envoyer Salomonne, pour s'informer en quel état étoit Villeneuve. Le Valet répondit, que ſon Maître s'étoit trouvé ſi échauffé toute la nuit, qu'il avoit été ſaigné le matin, mais qu'il ſe portoit mieux, & qu'elle le verroit dans deux jours. Voilà, dit Joſebeth en riant, montrer de la paſſion à peu de frais, & c'eſt une habileté fort grande, de ſçavoir ménager ainſi une tendreſſe, ſur le ſoulagement de ſa ſanté. Oh bien, interrompit Salomonne, vous êtes trop difficile à ſervir. Eſt-ce que vous vouliez que ce pauvre garçon ſe donnât un coup de poignard, pour vous envoyer de ſon ſang? Il faudroit, pour en venir là, qu'il ſe vît dans le deſeſpoir; mais graces à vos bontez, il n'a pas trop ſujet de ſe croire miſerable. Que tu es inſupportable avec tes moralitez, reprit Joſebeth; ne vois-tu pas bien que je veux rire; Et comme elle ſe trouva alors de la plus belle humeur du monde, elle prit une plume, & fit cette réponſe à Villeneuve, ſur les rimes de ſon Madrigal.

Toute ardente qu'est ta peine,
Garde-toi bien d'en sortir ;
Tu ferois tort à Climene,
Qui te la fait ressentir :
Elle qui n'a point de veine
Qui ne tente à te guérir.

Si ces vers n'étoient pas admirables, au moins ils n'étoient pas trop mauvais, pour venir sur le champ, d'une femme qui ne faisoit point la précieuse, & qui ne se mêloit de poësie, que quand il lui prenoit envie de badiner. Aussi Villeneuve en fut charmé; & après les avoir baisez plusieurs fois il jura de n'avoir rien fait de si bon en toute sa vie.

Cependant il avoit quelque curiosité de voir Abigaïl autrement qu'en peinture, pour avoir le plaisir de remarquer l'ignorance des gens qui la comparoient à Josebeth. Dans cette pensée il alla le lendemain à la Synagogue, sçachant bien que Josebeth ne sortiroit point ce jour-là, & il s'attacha uniquement ; lorsqu'il y fut, à considerer les personnes qui entreroient ou sortiroient à la cinquiéme Tente, où il avoit pris le portrait & les papiers. Il étoit déja passé beaucoup de femmes, sans qu'il y prît aucune part, lorsqu'il en vit venir une qui arrêta ses regards, plus que toutes les autres. Elle étoit vêtuë fort simplement, parce que la Loi leur défend d'apporter aucuns ajustemens à cette Fête : mais sa taille étoit, toute seule, quel-

que chose de si riche & de si beau, & il paroissoit une majesté si grande dans son air de marcher, aussi-bien que dans le bas de son visage, qu'un voile de gaze qui lui descendoit jusqu'à la bouche, avoit laissé découvert, que tout cela fit dire à Villeneuve en lui-même que c'étoit Abigaïl. Dans l'impatience où il étoit de s'en assurer, il alloit arrêter une femme, qui suivoit cette personne avec un paquet de hardes sous le bras, au moment qu'il apperçut que la premiere entroit au cinquiéme pavillon à main gauche, qui étoit justement ce qu'il attendoit.

Si le reste, dit-il, répond à ce que j'ai déja vû, elle est certainement admirable. Il voulut la voir encore avec sa mante, dont elle parut en effet toute couverte, pour aller prendre son rang parmi les autres. Elle les passoit toutes de la tête, & elle tenoit son rameau avec une grace qui lui étoit toute particuliere.

Comme ce Gentilhomme avoit naturellement l'ame belle, & un grand fond de probité, la vûë d'Abigaïl ne l'éblouit pourtant pas si fort, qu'il ne fit sur cette dévotion où il la voyoit occupée, des réflexions de bon sens. Oh! qu'il est bien vrai, disoit-il alors en lui-même, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu! puisque quand les méchans se contraignent pour paroître gens de bien, ils confessent hautement par là, qu'il n'y a que l'intégrité des mœurs qui donne une réputation solide, & que tous

les autres biens de la vie, ne font point d'honneur sans celui-là. Car voilà Abigaïl que je sçai en conscience n'être qu'une libertine; néanmoins cette figure de pieté où je la vois, me paroît quelque chose de si beau, qu'il s'en faut peu qu'une apparence si trompeuse ne me fasse oublier le déreglement que j'ai découvert en elle il y a quelques jours dans ce lieu-ci. Et je gagerois qu'elle-même se croit encore assez pieuse, de pouvoir conserver ces dehors de Religion.

Toutes ces réflexions se terminerent à Josebeth, selon qu'il est naturel à ceux qui ont dans l'esprit quelque impression dominante, d'y faire venir toutes leurs autres pensées. J'avouë, poursuivoit-il, que Josebeth n'a pas fait paroître non plus un fort grand zéle pour la Fête des Pavillons. Mais elle est jeune, elle passe sa vie dans une solitude perpetuelle, enfin il se peut bien faire qu'elle ne soit pas Juive dans son cœur; & ce sont là autant d'excuses pour elle. En s'entretenant ainsi, il reprenoit le chemin de son logis, & jettoit de temps en temps les yeux sur le portrait d'Abigaïl. Aussi-tôt qu'il avoit cessé de le regarder, l'idée de Josebeth se presentoit à lui; & faisant comparaison de cette image qu'il portoit dans l'ame, avec celle qu'il tenoit à la main, il remarquoit dans la premiere un certain air de sincerité & de constance, que la peinture de l'autre Juïve ne promettoit pas. Au contraire il trouvoit dans la physionomie de cette

veuve, je ne sçai quoi qui alloit à la legereté & à la fourberie. Et en effet c'étoit là le vrai caractere d'Abigaïl.

LIVRE TROISIE'ME.

LA nuit qui est destinée au repos, n'eut pas alors cet usage pour Villeneuve. Les pensées dont il eut l'esprit agité, lui ôterent le sommeil tant qu'elle dura. Car la passion qu'il avoit pour Josebeth, qu'il sentoit bien être fort differente de ses amusemens passez; les obstacles qu'il voyoit pour lui à posseder cette belle Juive; & néanmoins l'esperance qu'elle-même lui avoit donnée de pouvoir l'acquerir legitimement, tout cela répandoit dans son ame des ténébres encore plus noires que celles de la nuit, quoique le ciel qui étoit couvert, rendît celle-là tout-à-fait obscure. Sur-tout, le sens qu'il se doutoit qu'eût un certain endroit de la lettre de Wanbergue, l'inquietoit furieusement. Il faut supposer, disoit-il, comme une chose certaine, que cet indigne mari voudroit que Josebeth fût morte, pour pouvoir se marier avec Abigaïl. Mais que sçai-je moi, s'ils en demeureront tous deux à cette mauvaise volonté? ils n'ont guéres de conscience l'un & l'autre. Des personnes de cette trempe vont aisément des desirs injustes, aux méchantes actions. Enfin c'est un Juif qui hait sa femme; il

écrit

écrit à une autre, qu'*il voudroit faire toutes choses pour l'acquerir*. Cette Nation est cruelle, & l'on y respecte le mariage si peu que rien : en voila trop pour ne pas craindre. Si après cela il arrivoit quelque malheur à Josebeth par ma négligence, je ne lui survivroit pas d'un moment.

Villeneuve déterminé par ces raisons, prit le portrait & les papiers d'Abigaïl, quand il fut tems d'aller trouver Josebeth. Eh bien, lui dit cette aimable femme quand elle le vit, n'est-il pas vrai qu'unu éclipse de quelques jours ne fait point de tort à l'amour, lorsqu'il est comme il doit être. Je vous avoue, Madame repartit le Cavalier, qu'une petite absence ne change rien à un cœur qui sçait bien aimer; mais je ne vous accorde pas que ce cœur-là en soit alors plus à son aise. Au contraire, si peu que la separation dure, c'est assez pour faire un malheureux. Car il y a, poursuivit-il cette difference essentielle entre un époux & un amant, que celui-ci qui n'est gueres avancé, doit regarder toute sorte d'éloignement comme le péril d'une fortune encore mal assurée; au lieu que l'autre, dont les affaires sont faites, se rend précieux par l'absence, & fait exprès des voyages pour aller chercher de l'amour conjugal. Mais vous ne dites pas, interrompit Josebeth, que quand les yeux, la bouche & les oreilles ne sont point occupez d'un objet présent, le feu qui iroit se répandre dans tous ces endroits-là, se réünit au cœur, & la passion

en devient plus forte. Appellez cela singularitez, si vous voulez; mais pour moi, je trouve qu'il est bien plus plaisant de gouverner ainsi la tendresse, que si l'on faisoit aller les douceurs tellement de suite, qu'il ne se mît point de désirs & d'impatience entre deux.

Je ne sçai pas, Madame, reprit Villeneuve qui étoit alors trop pressé pour faire des discours en l'air, si les fréquens écarts du Seigneur Wanbergue, produisent entre vous deux cet effet qui vous plaît tant: mais je suis assuré que vous n'êtes pas la personne de qui l'absence l'affligeât davantage, & qu'il y en a quelque autre sur la terre, de laquelle il craindroit plus d'être éloigné que de vous. En parlant ainsi, il tira de sa poche le portrait & les papiers; & Josebeth prit tout cela avec un empressement extrême. Elle lut la lettre de son mari la premiere, & y vit avec quelque satisfaction, le témoignage que cet infidéle lui rendoit au moins, *d'aimer à vivre retirée*. Mais lorsqu'elle fut à l'endroit où il protestoit à Abigaïl, *qu'il voudroit faire toutes choses pour l'acquerir*, Josebeth s'emporta de colere; & comme il est naturel de soupçonner des derniers crimes, ceux que l'on veut avoir quelque raison de haïr; elle ne hésita pas un moment à croire que son mari s'offroit de l'empoisonner, si Abigaïl le souhaitoit; & dans cette pensée elle dit contre lui, tout ce que le ressentiment lui inspiroit

Ensuite elle lut la réponse de la Juive,

& quand elle eut achevé : Voilà, dit-elle, le ſtyle ordinaire de cette libertine. Mais elle ne paroît point ſi méchante que ſon ſeducteur, & je ne vois pas ici qu'elle voulût abuſer du pouvoir que ce traître lui donne ſur ma vie. Il eſt vrai, reprit Joſebeth, que ſa lettre n'eſt pas achevée. Peut-être que l'ordre de ma mort ſe ſeroit trouvé dans ce qu'elle auroit encore écrit. Il reſtoit un papier à voir, auquel Joſebeth ne penſoit pas, tant elle étoit irritée. C'etoit la clef pour s'entendre par chiffres & par ſignes, dont Villeneuve avoit quelque curioſité de connoître l'auteur. Voila, dit-il en le preſentant à Joſebeth, ce que vous oubliez de regarder, quoiqu'il ſoit de la même avanture. Elle conſidera ce que c'étoit ; & après l'avoir vû : O l'homme de bien, dit-elle ! il meritoit de faire ſon tiers dans une auſſi honnête rencontre que celle-ci. Ce qui ayant obligé le Cavalier de s'informer qui étoit ce perſonnage : Ce n'eſt que le devot Manaſſez, répondit-elle, avec un ſourir aigre & piquant, qui ne pouvant faire fortune avec moi, a tourné ſes eſperances vers Abigaïl, qu'il a crû trouver plus traitable.

Il étoit vrai que ce vieux Rabbin, qui ne cherchoit qu'à ſe conſoler de la perte de Joſebeth, n'avoit vû perſonne dans tout ſon troupeau, qui lui parût plus propre à diſſiper ſon chagrin, que l'enjouée Abigaïl. Mais comme cette veuve étoit dans une trop haute profeſſion de galanterie pour être viſitée avec bien de l'aſſi-

duité par un homme comme Manaſſez ; ils étoient convenus entre-eux, pour éviter l'éclat, de ne ſe parler devant le monde que par des ſignes concertez, dont ce Docteur de la Loi s'étoit chargé de faire la liſte, qu'il avoit envoyée à la Juïve le jour même qu'elle alla paſſer la nuit dans la Synagogue, afin qu'elle prît ce temps d'oraiſon & de pénitence, pour étudier une ſi belle leçon.

Cette horrible profanation d'une Fête ſolemnelle, ſuggerée par celui même qui devoit être le premier à en recommander la devotion, fut une heureuſe occaſion à Villeneuve pour perſuader Joſebeth de quitter cette Nation infidéle, & d'adorer le Dieu des Chrétiens. Vous trouverez votre compte en cette affaire, lui répondit-elle, s'il eſt vrai que vous m'aimiez ſincerement : parce que ſi je ceſſois d'être Juïve, il ne tiendroit plus qu'à vous de m'épouſer. Le Cavalier, qui n'avoit jamais oui parler d'un tel uſage, s'abattit à ſes pieds tout tranſporté de joye, & lui embraſſant les genoux : Ah, Madame, s'écria-t-il, un ſi grand bonheur ſeroit-il bien poſſible ? Il n'eſt rien de plus vrai, reprit Joſebeth, j'en ai vû des exemples en France & en Hollande, & voici comment la choſe ſe fait.

Lorſqu'une Juïve veut devenir Chrétienne, elle fait comparoître ſon mari en la preſence du Magiſtrat, afin qu'il déclare s'il veut auſſi ſe faire Chrétien : & on lui donne huit jours pour ſe réſoudre,

durant lesquels sa femme & lui vivent separez. Si au bout de ce temps-là il consent de quitter le Judaïsme, leur mariage ne se rompt point: mais s'il persiste à vouloir mourir Juif, la femme n'a qu'à protester qu'elle ne peut vivre avec lui en sureté de conscience; alors on lui rend toute sa dot, & il lui est permis de se marier à qui elle voudra. Il n'y a pas un an que la même chose est arrivée en cette Ville, à une fort belle Juive nommée *Dorazith*, qui épousa ensuite le Lieutenant Colonel du Regiment d'Indersum. Enfin, continua Josebeth, voila cet unique moyen de m'acquerir, dont je vous parlai confusément quand nous commençames à nous connoître. Demandez maintenant à votre cœur, s'il veut de Josebeth à ce prix-là?

Villeneuve sensiblement touché d'une telle proposition, baisa la main que cette généreuse femme lui avoit presentée, & il jura, en prenant le Ciel à témoin, qu'il préféreroit desormais à toute la terre, l'honneur de posseder Josebeth. Mais, Madame, poursuivit-il, si Wanbergue alloit se mettre dans la tête, de vouloir aussi devenir Chrétien? Ah! que je n'ai pas peur de cela, répondit-elle! & que ne suis-je aussi assurée que vous me serez toujours fidéle, comme je suis certaine qu'il ne cessera jamais d'être Juif! Il a trop de zéle pour le culte fantastique de la Synagogue. Je crois même, que la seule aversion qu'il a pour moi, lui feroit souhaiter que la

chose se conclût comme nous le projettons, pour avoir la liberté d'en prendre une autre.

Et les Rabbins qui s'intriguent par toute la Ville, reprit Villeneuve, & Manassez qui est si fort estimé dans ce pays, nous laisseroient-ils faire sans se remuer? Ce sont déja des Infidéles, & ce seront alors des Infidéles irritez, qui nous fatigueront par des procedures infinies, ou qui nous accableront ouvertement par leur crédit. Il y a, dit Josebeth, plusieurs choses à vous répondre là-dessus. Premierement, l'affaire que je vous propose est un droit établi, sur quoi il n'y a point à chicanner. Après cela, vous devez sçavoir aussi-bien que moi, que la République où nous sommes, ne souffre point de violences chez elle; & que de toutes les Religions dont elle permet l'exercice, la Judaïque est celle qu'on y considere le moins. Et enfin il paroît bien, cher ami, ajoûta-t-elle, que vous ne sçavez pas quelles gens ce sont que Manassez & les Rabbins, quand vous croyez qu'ils seront si ardens à me retenir dans leur école. Apprenez donc que la Politique fait toute la Religion de ces malheureux Docteurs, & que le zéle va chez eux, comme l'intérêt l'ordonne. S'ils sont consultez par de petites gens, ils leur interpretent la Loi à toute rigueur, pour acquerir ainsi la réputation d'être severes: & si c'est pour des personnes de qualité qu'ils décident, ils donnent à la Loy des explications favorables, afin de se main-

tenir par là dans l'autorité. C'eſt ſur ce même pied qu'ils réglent leur eſtime. Car qu'un homme n'ait ni honneur ni probité, qu'une femme rempliſſe toute une Ville de ſcandale, n'importe : pouvû qu'ils aillent l'un & l'autre porter un rameau à la Fête des Pavillons, & qu'ils publient avec cela, que les Rabbins ſont les plus grands perſonnages du monde, c'eſt aſſez, ils mettent la conſcience en repos à cet homme & à cette femme, ſans leur faire changer de conduite, & les ſont paſſer tous deux pour des modéles de vertu. Au contraire ſi l'on n'admire pas tout ce que diſent ces Meſſieurs là, & qu'on n'entre point aſſez dans leurs inclinations ou dans leurs haines, dès là on n'eſt plus bon à rien.

Tout cela s'eſt vû dans la maniere differente dont ils nous ont traitez Abigaïl & moi. Parce que je n'ai jamais fait voir beaucoup d'empreſſement pour eux, ils n'ont rien négligé pour me nuire; à quoi ils n'ont pourtant pas trouvé grande facilité, à cauſe que la vie que je mene ne leur donne aucune priſe. Ils ont bien dit pluſieurs fois que le peu de reſpect qu'ils ſuppoſent que je rends aux Lévites, étoit une marque que je n'avois point de pieté. Et comme il s'obſerve quelques petites diſtinctions de perſonnes dans les aſſemblées de la Synagogue, ils ſe ſont encore ſervis de cette occaſion pour ſe vanger de moi. Mais voyant que je me mettois au deſſus de toutes ces inſultes, ils ſe

ſont aviſez enfin que Wanbergue avoit des intrigues. Le mariage ne tient à rien parmi eux. Ainſi ces Miniſtres du Seigneur, comme ils s'appellent, ont crû qu'ils me feroient le plus ſenſible de tous les outrages s'ils favoriſoient la paſſion de cet indigne mari. En effet ils n'y ont pas manqué, & en cela leur imprudence a été ſi grande, qu'ils ont bien voulu que je ſçuſſe que le Rabbin *Marezul* étoit employé dans ce commerce, & qu'il avoit charge de porter les billets.

Pour ce qui eſt maintenant d'Abigaïl, les Docteurs de la Loi l'ont laiſſé vivre comme elle a voulu; & les excès de cette Coquette n'ont pas empêché qu'ils n'ayent publié ſes louanges en toutes occaſions. La veritable raiſon de cette indulgence, eſt qu'elle ſçait le moyen de gagner ces eſprits ſuperbes & intereſſez. Elle les nomme ſes Oracles, elle leur fait des adorations, elle baiſe le bas de la Robe au plus vieux d'entre eux, qui lui ſert de Conſeil, & elle ajoûte à toutes ces lâchetez des préſens conſiderables. Mon traître de ſon côté, pourſuivit Joſebeth, à cauſe du même interêt qu'il a dans l'impunité, n'oublie rien pour obliger ces ames vénales. Il les fait venir fort ſouvent manger ceans: & quoique je voye trop bien où tendent tous ces régals, je prens ſoin moi-même qu'ils ſoient traitez magnifiquement. On pouvoit ignorer ci-devant que tous ces hommages de Wanbergue & d'Abigaïl fuſſent concertez entre lui & elle;

mais

mais il n'y a plus lieu de douter sur cela de leur intelligence, depuis quelques jours qu'ils ont envoyé tous deux plusieurs pieces de drap à Manassez, afin que lui & toute sa suite fussent habillez de neuf à cette Fête. Avec de telles précautions, finit Josebeth, ce déloyal & cette libertine vivent comme il leur plaît, en toute sûreté de conscience sous la conduite des Rabbins.

Eh bien, Madame, s'écria Villeneuve, à quoi tient-il que vous n'abandonniez un parti où il n'y a point d'honneur ni de vertu? Et ne voyez-vous pas bien que toutes les raisons que vous avez de haïr ce culte profane, sont autant de lumieres par lesquelles le Ciel vous montre un chemin plus assuré? Il y a long-tems, reprit-elle, que j'ai la même pensée, & il m'est venu très-souvent dans l'esprit, que cette indifférence pour les Docteurs de la Loi, dont je vous parlois tout à l'heure, pourroit bien m'être restée de ma premiere éducation. La conclusion fut, que le Cavalier prendroit la poste le lendemain pour aller à Louvain consulter les Théologiens, & apporter leur décision, afin de l'envoyer à Rome, lorsque Wanbergue auroit fait sa déclaration; & que cependant Josebeth dissimuleroit avec son mari, sans lui faire plus mauvaise mine qu'à l'ordinaire.

Le Cavalier parti, ne pouvoit assez admirer, en galopant toujours, la bonté de Josebeth, qui avoit tant éclaté en cette

derniere rencontre. Car, selon les regles d'une grande passion, il devoit être si fort touché d'abord, de l'ouverture qu'elle lui avoit faite de l'épouser, qu'il ne lui restât plus d'esprit & de raison, que pour s'abandonner à l'esperance & à la joie : il falloit qu'il ne songeât desormais qu'à cette félicité proposée, & qu'ayant la parole de sa Maîtresse, il crût tous les autres obstacles faciles à surmonter. Néanmoins, au lieu de cette préoccupation obligeante, il avoit de sang froid allegué là-dessus des difficultez à cette aimable femme : Enfin il sembloit que ce fût quelque marché à faire, pour lequel il cherchât ses suretez. Ce procedé paroissoit blesser également la reconnoissance & la délicatesse, & toutefois Josebeth avoit été si bonne, que de ne s'en fâcher point, & de répondre doucement à tous les doutes de Villeneuve, pour lui montrer combien il étoit aisé de la posseder légitimement.

Cependant il ne croyoit pas de son côté, qu'il eût en cela manqué à rien. Au contraire, quoique Josebeth ne l'eût pas ainsi compris, il prétendoit bien pourtant lui avoir donné une grande marque d'affection, de s'y être pris de cette maniere. Enfin, disoit-il en lui-même, j'ai experimenté la difference qu'il y a entre une tendresse galante, & un amour sérieux. Car lorsque je m'engageois ci-devant à servir une belle, je le faisois cavalierement, & sans raisonner trop sur les consequences, parce que je n'y voyois qu'un

amusement de jeunesse, qui ne devoit pas être traité plus regulierement. Mais j'ai senti cette fois, à une certaine disposition de cœur qui m'a été toute nouvelle, que Josebeth, mon aimable Josebeth, m'alloit donner des chaînes pour toute ma vie; & cette belle destinée m'a paru si incroyable, que j'ai bien voulu écouter là-dessus quelques réflexions douteuses, exprès pour avoir le plaisir de me la faire persuader.

Il arriva à Louvain avec ces pensées, & le jour étant venu que les Docteurs devoient s'assembler il parut en leur présence, tant pour leur exposer lui-même le sujet qui l'amenoit, qu'afin de répondre à plusieurs questions, dont l'éclaircissement étoit, selon les Loix, tout-à-fait essentiel à son affaire. Et après qu'ils eûrent bien consulté, ils lui donnerent leur déclaration par écrit, approuvant comme bon & autentique, le mariage qu'une femme Juive qui se convertit, & dont le mari veut toujours demeurer infidele, contracte avec un Chrétien. Il y avoit à la marge quelques citations du Droit Canonique sur cela ; & étoient signez au bas Sinich, Wanverme, Loyens.

Ces Messieurs, comme gens de pieté qu'ils étoient, crurent qu'ils ne devoient pas laisser aller ainsi Villeneuve, sans lui dire un petit mot du bon usage qu'il devoit faire d'une grace si peu commune. Sinich lui representa donc, que le mariage n'étant pas institué pour contenter la concupiscence, il devoit se proposer, en y

entrant, une fin plus noble & plus pure, que de satisfaire sa passion, puisque sans cette ..... Mais le Capitaine Reformé, qui trouvoit ce discours trop relevé pour lui, l'abregea par une grande reverence qu'il fit aux Docteurs; & ayant pris la déclaration que Naulandt Secretaire lui présentoit, il alla reprendre la poste pour s'en retourner aussi vite qu'il étoit venu.

Son départ ne fut pourtant pas aussi prompt qu'il l'esperoit, à cause du malheur qui lui arriva, de se voir arrêté au moment qu'il montoit à cheval, & conduit par un Officier accompagné de quelques soldats, au Commandant du Château, qui s'appelloit Don Henriquez de Carrero. Cet Espagnol, qu'un emploi assez peu considérable, rendoit étrangement fier, traita Villeneuve incivilement d'abord, lui faisant entendre de mauvaise grace, qu'il le prenoit pour un espion; & en effet on en avoit donné l'avis à Don Henriquez en ces mêmes termes. Car la guerre étoit alors fortement allumée entre les deux Couronnes; & avec cela, le peuple de Louvain avoit en son particulier une furieuse aversion pour la France, depuis qu'une Armée qui avoit assiegé inutilement cette Ville aussi grande que Paris, sous la conduite du Maréchal de Brezé, avoit ruiné tout son territoire, de dépit de n'avoir pû l'emporter. Si bien que quand on eut vû Villeneuve faire plusieurs tours par les rues pour son affaire, avec un air cavalier qui le fit aisément

prendre pour un François ; des gens de grand loisir & de mauvaise volonté furent avertir Henriquez, qu'il étoit de sa Charge de le faire arrêter.

Ce fut en vain que ce pauvre garçon lui fit des plaintes en langage Flamand, de l'injustice qu'il recevoit par ses ordres ; Car l'Espagnol sans daigner seulement l'écouter, fit signe avec une gravité de Castillan, qu'on l'ôtât de sa presence, & il fut conduit dans une chambre du Château assez mal accommodée. L'Officier qui eut ordre de l'y mener, s'arrêta avec lui pour l'entretenir, & lui dit entr'autres choses, qu'encore que Son Excellence fût très-exacte à s'acquitter de sa Charge, elle sçavoit pourtant comme il en falloit user avec les honnêtes gens. Le prisonnier qui comprit ce que cela vouloit dire, mit entre les mains de cet Officier sa montre qui étoit à boëte d'or, afin qu'il la presentât à Son Excellence, comme une marque de la reconnoissance qu'il avoit de ses honnêtetez. Il avoit bien prévû d'abord que sa liberté lui couteroit quelque chose ; mais après cette liberalité, il ne douta plus de la recouvrir bien-tôt. Dans cette esperance il rit bien quand il fut seul, de l'Excellence de Henriquez, qui étoit Gentilhomme à la verité, mais de ces Gentilshommes avanturiers, qui après avoir long-tems servi dans la flote des Indes, ont pour toute récompense, le gouvernement de quelque donjon aux Païs-Bas, où ne songeant qu'à s'enrichir,

ils deviennnent des Corsaires de terre ferme, sans faire nul scrupule de prendre sur les gens du pays comme sur les Etrangers, parce qu'ils le font toujours par maxime d'Etat.

Il est vrai que celui-ci avoit des raisons pressantes d'en user de la sorte, dont la plus sensible étoit la modicité des appointemens qu'on lui fournissoit, tant pour la paye de sa garnison, que pour l'entretien des murailles du Château, qui tomboient de vieillesse. Si bien que dans cette double necessité, Don Henriquez regardoit la detention de Villeneuve comme une des plus belles fortunes de son gouvernement. Ainsi ce prisonnier qui attendoit de la vertu de son present qu'on vînt le mettre en liberté, se trouva loin de son compte, quand il vit rentrer le même Officier, qui l'assura que Son Excellence avoit agréablement reçu sa montre, & qu'allant partir pour Bruxelles, elle lui donnoit parole de Cavalier d'agir noblement pour son affaire au Conseil d'Etat. Comment, interrompit Villeneuve en colere, au Conseil d'Etat! On fait donc ainsi en Espagne tant de mysteres pour rien! Vous autres François, vous allez trop vîte, répondit le vieil Officier en lui serrant doucement la main, & vous devriez sçavoir plus de gré que vous ne faites à Son Excellence, de tout le soin qu'elle a de vous. Car je n'ai pas achevé de vous dire, Seigneur Cavalier, continua-t-il avec un sourire qui faisoit voir le desor-

dre de ses dents, que S. E. a commandé qu'on vous logeât mieux encore que vous n'êtes, & qu'il vous fût permis de vous promener par tout le Château. J'ai bien vû, disoit-il, des Prisonniers d'Etat en ma vie, mais il ne me souvient pas qu'on ait jamais fait à aucun, le premier jour, tant de graces que l'on vous en fait. Pendant ce discours, Villeneuve se promenoit à grands pas dans la chambre, tantôt frappant du pied, & tantôt levant les yeux au Ciel, comme un homme outré de douleur. De sorte qu'il n'entendit que les dernieres paroles du vieillard, auquel il répondit avec un regard furieux: Vous me feriez enrager avec vos graces, elles sont aussi ridicules que vos Excellences. Eh, par la mort, poursuivit-il, en pensant mettre la main à son épée qu'il ne se souvenoit pas qu'on lui avoit ôtée bien vîte, parceque la garde en étoit d'argent.

Cette réflexion qu'il étoit desarmé, le radoucit malgré lui; & tournant le dos à l'Officier, il alla vers les fenêtres dans un si horrible chagrin, qu'il ne voulut point manger jusqu'au soir, qu'on le mena dans une chambre assez propre, qui joignoit l'appartement de Henriquez. Mais ce petit accommodement ne le consola point. L'idée de Josebeth lui ôtoit tout sentiment pour autre chose; & quand il songeoit qu'elle pourroit avoir quelque pensée desavantageuse de son retardement, sa fermeté n'étoit point à l'épreuve d'une telle crainte, & il souhaita la mort, plu-

tôt que cette aimable personne le soupçonnat de quelque lâcheté. Car il ne devoit être que quatre jours en son voyage, comme Josebeth & lui avoient compté, & il se voyoit en danger de passer de beaucoup ce terme, sans être à Amsterdam.

De la peur qu'il en eût, il entra dans de nouveaux emportemens contre les Espagnols, qu'il n'aimoit déja guéres, & il en vint après à des imprécations particulieres contre ce Don Henriquez, qui lui déplaisoit par tant d'endroits. Il se souvenoit d'avoir lû, car il aimoit l'Histoire, qu'il étoit resté en Espagne du tems des Mores, une race des Juifs qui se faisoient bâtiser pour entrer dans les Charges, qu'on appelle Marannes, & qui avec toutes leurs mines Chrétiennes, conservent de pere en fils le zéle de leur Religion. Assurément, disoit-il, ce miserable Commandant est quelqu'un de ces gens-là; & comme il a trouvé parmi mes papiers dont on s'est saisi d'abord, la déclaration que les Docteurs m'ont donnée pour le mariage d'une Juive convertie; cette découverte, qui choque sa superstition, lui a inspiré le dessein de me retenir ici tout autant qu'il pourra pour se vanger.

La même pénetration d'esprit, qui lui fit deviner les raisons de ce traitement malhonnête, lui montra aussi le moyen de s'en tirer. Ce fut d'employer le Marquis de Trichâteau, Grand-Maréchal de Lorraine, qui étoit alors à Bruxelles avec le Duc Charles. Il avoit fait une liaison de

jeunesse à l'Academie avec ce Maréchal ; & quoique depuis cela leurs divers engagemens les eussent empêchez d'avoir aucun commerce ensemble, il esperoit pourtant que celui-ci ne l'auroit pas tout-à-fait oublié. Il ne se trompa point ; car le Lorrain qui étoit généreux, fit tant par la faveur du Prince son maître, que Villeneuve fut remis en liberté. Il est vrai que ce ne fut pas sans y laisser encore quelque chose du sien, parceque l'Officier qui avoit soin de le garder, l'obligea de troquer d'épée avec lui, pour pouvoir, disoit-il, conserver la mémoire d'un si brave Cavalier. Le François lui abandonna donc la sienne qui étoit de prix, & reçut de lui en échange une maniere d'espadon, dont la garde ressembloit aux cercles d'une sphere. Cette arme étoit un trésor de famille, que l'Espagnol paroissoit lâcher avec peine, à cause que ses Ancêtres l'avoient portée dans les guerres de Charles-Quint. Villeneuve qui craignoit avec raison, que quelqu'autre courtoisie pareille à celle-là, ne lui fit changer aussi sa bourse contre une gibeciere, se hâta de partir, & ne se crut pas trop malheureux d'être échappé des mains des Pirates à si bon marché.

Il y avoit dix jours qu'il étoit parti d'Amsterdam, lorsqu'il s'y vit de retour ; & cette longueur imprévûe lui donna une impatience plus forte de revoir Josebeth. Cette impatience se redoubla, quand il apprit de son Valet de chambre, que

Salomonne étoit venue voir deux jours de suite s'il étoit arrivé, pour lui dire quelque chose de très-grande importance. Dans ce moment la Nourrice entra, ayant le visage si pâle & si abbatu, qu'il eut presque de la peine à la reconnoître. Tout est perdu, s'écria-t'elle, il n'y a plus de Josebeth. A ces mots, les pleurs & les sanglots l'interrompirent; & de la douleur dont elle fut saisie, elle demeura quelque tems sans parler. Villeneuve plus touché de cette nouvelle, qu'il ne l'auroit été d'un coup de foudre, la conjura de s'expliquer quand la parole lui fut revenue, & Salomonne continua: Josebeth, notre Josebeth à vous & à moi, est entre les mains des Rabbins, & ces méchans la feront mourir. Mais encore, qu'a-t'elle fait, reprit le Cavalier? Eh de grace, notre bonne Mere, tirez-moi de peine, si jamais vous m'avez aimé.

Vous sçaurez donc, poursuivit la vieille en essuyant ses larmes, que Wanbergue, traître comme Joab, vous autres Chrétiens dites comme Judas, s'avisa il y a trois jours, de se lever de son lit de grand matin, pour aller trouver Josebeth dans le sien contre son ordinaire, sous prétexte de s'attendrir pour elle; mais en effet à dessein de se rendre le maître de son argent & de ses bijoux. Elle qui s'ennuyoit de votre absence, & qui trouvoit de la consolation à porter sur soi les marques de votre amitié, avoit alors par malheur la chemise où vous avez écrit des vers, tant elle étoit



éloignée de croire que son mari qui s'étoit passé de son secours depuis six mois, prît fantaisie cette nuit-là d'avoir besoin d'elle. De sorte que ce brutal ayant remarqué de l'écriture sur la chemise de sa femme, tira tous les rideaux pour voir au jour ce que c'étoit, pendant qu'elle faisoit tous ses efforts pour l'en empêcher, & c'est ce qui a tout gâté. Car Wanbergue qui jugea par la resistance opiniâtre de Josebeth, qu'il y avoit là quelque chose à découvrir d'important pour lui, l'entreprit d'une si grande force, qu'il fut tenté de la frapper. Enfin l'ayant bien lassée, il lût les vers le mieux qu'il put, & fit tant qu'il lui arracha sa chemise, qu'il emporta tout furieux chez Manassez, pour consulter sur ce qu'il avoit à faire.

Je vous laisse à penser, continua Salomonne en renouvellant ses pleurs, si ce détestable Rabbin, qui ne cherche que l'occasion de se vanger de Josebeth, ne croit pas avoir trouvé là un beau moyen de la perdre ? Hier il se fit une assemblée pour cela de tous les principaux de la Synagogue ; mais comme on tient fort secret tout ce qui s'y passa nous ne sçavons à present en quel état est cette affaire, sinon que je viens d'apprendre que Josebeth doit comparoître après midi pour être interrogée. Mais ce sont des méchans, finit la Nourrice, & vous verrez qu'ils la feront mourir. Elle ne cessa de parler que pour recommencer ses lamentations d'une telle violence, qu'on crut qu'elle alloit s'évanouir.



Tout ce qu'elle venoit de dire étoit veritable, & il ne se publioit autre chose de cette affaire. Car pour ce qui s'étoit passé dans l'assemblée des Juifs le jour précedent, ils avoient tout l'intérêt possible qu'il ne s'en fist point de gazette, puisque c'étoit un des plus grands sujets de raillerie qui leur fût jamais arrivé; & l'emportement de Manassez en fut la cause, parceque sur l'avis que cet homme passionné en donna, afin de perdre Josebeth dans les formes, la chemise de cette aimable Juive fut portée dans la Synagogue, & là on l'étendit sur une table au milieu des Lévites & des Docteurs de la Loi, l'un desquels lut à haute voix comme il y avoit écrit dessus:

D'un Amant sans égal & de sa Souveraine
J'ai senti palpiter les cœurs,
Et je puis assurer de science certaine,
A bien juger de leurs ardeurs,
Que celui de Daphnis étoit fait pour Climene.

Après cela ils s'entredonnerent cette chemise gravement, & elle passa de main en main, afin que tous la pussent voir l'un aprés l'autre. Les plus vieux se baissoient le nez dessus avec leurs lunettes, & quand ce fut le tour d'un Rabbin fort âgé qui se nommoit Recabith: Il est inoui jusqu'à present, dit-il, en se relevant de dessus

cette lecture, qu'il soit jamais arrivé rien de semblable à une fille d'Israel. Les autres dirent aussi chacun quelque chose sur ce sujet, & ce fut une plaisanterie qui ne se peut bien imaginer, de voir quarante Docteurs, tous vénérables, & en habit de cérémonie, assemblez autour d'une chemise de femme, sur laquelle ils opinoient aussi serieusement, que l'on fit autrefois à Rome sur la robe de Jule Cesar, lorsque Antoine l'eut exposée en plein Senat.

De sorte que l'avis de l'Assemblée fut, comme l'avoit rapporté Salomonne, que Josebeth comparoîtroit le lendemain en leur présence, pour répondre aux interrogations qu'on lui feroit, & ce devoit être l'après-dinée du jour que Villeneuve arriva. Il fut au déséspoir d'avoir attiré cette méchante affaire à sa Maîtresse; il donna cent maledictions à Manassez, à Wanbergue, à tous les Rabbins, & jura de faire perir les deux premiers; si Josebeth souffroit quelque chose en cette rencontre. Quoi, disoit-il, toujours des Juifs! Eh, jusques à quand serons-nous opprimez par cette race infidéle? A peine suis-je hors de leurs mains d'un côté, que j'y vois retomber l'autre moitié de moi même. O grand Dieu, qui sçavez notre innocence, ne permettez pas que vos ennemis triomphent de nous.

Mais n'y-a-t'il pas moyen, continua-t-il en s'adressant à Salomonne, de voir Josebeth, & de lui parler? Helas répondit-elle, je ne sçai où on la mise; c'est un

secret entr'eux, aussi bien que le lieu où ils la feront comparoître, qu'ils ont soin de ne point divulguer, de peur d'être troublez dans leur malheureux dessein. J'ai pourtant oui dire, reprit Villeneuve, que les Juifs n'ont point de tribunal ni de justice parmi les Chrétiens. Cela est vrai, dit-elle, mais on leur laisse en quelques endroits comme ici, la liberté d'exercer leurs cérémonies: Or il y a de ces cérémonies qui ne se peuvent faire sans prononcer quelque jugement, & j'entendois dire ce matin à un Juif, que l'affaire de notre pauvre Josebeth est de ce nombre. Alors sous ce prétexte, qu'un usage de notre Religion doit être confirmé par la Sentence d'un Juge, les Rabbins qui ont permission pour l'un, ne laissent pas d'usurper l'autre; & quand ils ont fait plus qu'ils ne doivent, ils en sont quittes pour de l'argent. Cependant le mal est fait, & l'amende qu'ils payent ne ressuscite pas un mort.

Vous avez raison, dit le Cavalier, & par consequent il faut se hâter de prévenir ces hommes barbares. J'ai dans leur conseil, repliqua Salomonne, un Rabbin de mes amis, qui ne hait point Josebeth comme les autres, & qui m'avertira de tout quand il sera tems. Mais si j'allois faire ma plainte au Magistrat, interrompit l'impatient Villeneuve, & me déclarer partie contre les Juifs.... Vous perdriez tout, reprit-elle; car l'avantage de Josebéth en cette affaire est qu'on ne puisse la convaincre

d'aucune intrigue ; & en agiſſant pour elle comme vous dites, vous feriez voir qu'elle a un Amant, & ce ſeroit la victoire des Rabbins. Eh mon Dieu ! l'écriture de la chemiſe, repliqua-t'il, ne donne-t'elle pas déja des ſoupçons ? Ce ne ſont que des ſoupçons, acheva la Nourrice, elle a de l'eſprit pour s'en tirer.

En effet le Madrigal fit douter les Juifs de quelque galanterie ; & dans cette penſée ils craignirent qu'il n'y eût quelque partie faite pour enlever Joſebeth. Wanbergue qui la leur avoit abandonnée, couvroit la haine qu'il avoit pour elle, d'un reſpect apparent pour la Loi, & il eſperoit bien que cette dévotion feinte lui alloit procurer par la mort où par le divorce, la liberté d'entrer dans de nouveaux liens. Il ſe trompoit toutefois dans ſon eſperance, car Abigail pour laquelle il ſoupiroit, n'avoit plus tant d'ardeur de l'épouſer qu'auparavant, & ne ſouhaitoit point d'autre engagement avec lui, que celui d'une bonne amitié. On auroit eu peine à deviner la raiſon de cette inconſtance. Ce fut le malheur même de Joſebeth qui la cauſa : parceque comme il n'y avoit que l'envie qu'Abigail portoit à la réputation & à la beauté de cette aimable femme, qui l'eût perſuadée de lui ôter le cœur de ſon mari ; lorſqu'elle la vit humiliée, elle ne fut plus ſa rivale, & crut ſa vanité ſatisfaite par l'abaiſſement de Joſebeth.

Mais Manaſſez & les Rabbins n'eurent

pas cette moderation, parceque comme ils s'étoient attachez à la persécuter, par une aversion qui duroit toujours, ce n'étoit pas assez à leur gré de la voir dans une confusion si grande, ils voulurent profiter de l'occasion qu'ils avoient de se défaire d'une personne qui n'auroit que du mépris pour eux tant qu'elle vivroit. Cependant afin de conserver les apparences de la religion & de la justice dans cette cruelle exécution, ils avoient renfermé Josebeth dans un lieu où les Magistrats d'Amsterdam leur permettoient de tenir conseil. C'étoit une façon de Magazin ou de Bureau, qui servoit à garder leurs plus grosses marchandises, & à conférer du negoce entr'eux. Il y a pour cela quelques chambres assez propres, dont les fenêtres sont grillées: & comme ils font ce qu'ils peuvent pour que les Chrétiens ne s'apperçoivent pas des fautes de leurs gens, c'est là qu'ils emprisonnent les coupables, & qu'ils les châtient selon leurs Loix.

Ce fut dans cette maison qu ils se rendirent pour l'affaire de Josebeth: & quand ils furent assemblez, on l'alla prendre à la chambre où elle étoit, pour l'amener en leur présence. Elle avoit consulté en elle-même, si elle ne découvriroit point en cette rencontre l'infamie de Manassez, quelle avoit toujours tenue secrette, pour ne pas rompre encore tout-à-fait avec son mari, & si avec cela elle se diroit Chrétienne, pour éluder la jurisdiction de ces

gens-là. Mais comme elle les croyoit capables de la faire mourir en secret, si elle abjuroit leur Religion, & décrioit leur Patriarche, pendant qu'elle étoit ainsi entre leurs mains, elle se contenta de paroître au milieu d'eux d'un air fier & assuré, & elle leur parla avec toute la fermeté d'une personne innocente.

On lui demanda, en lui montrant sa chemise, d'où venoient ces vers? qui les avoit faits? & pourquoi elle avoit si fortement resisté à son mari, pour l'empêcher de les voir? Elle prit d'abord Wanbergue, qui étoit là présent, à témoin de tout ce qu'elle alloit dire, & ensuite elle répondit à toutes ces questions sans se troubler. Premierement, que l'éloignement & la froideur de son mari pour elle lui faisoit chercher de la consolation dans la lecture des Romans, dont elle avoit l'imagination toute pleine, & que dans ces idées d'avantures dont elle se divertissoit toute seule, elle s'étoit avisée en badinant d'écrire des vers sur de la toile, comme d'un jeu propre à amuser une personne de son âge. Secondement que c'étoit elle qui avoit fait le Madrigal sur les noms imaginaires de Climene & de Daphnis, & il lui fut aisé de justifier qu'elle se mêloit un peu de Poësie. Enfin, qu'elle n'avoit résisté à son mari, quand il voulut voir cette écriture, que de peur qu'il n'en fît des railleries à ses dépens, comme il avoit coutume de faire. Elle confirma tout cela par sa vie retirée, qui étoit con-

nue de tout le monde, & elle triompha sur tout dans l'assurance où elle étoit qu'on ne pouvoit la convaincre d'aucune intrigue, ni que Daphnis fût un Amant effectif. Qu'on le nomme, qu'on le cherche, disoit Josebeth en regardant les Rabbins avec un sourire insultant, qu'on le fasse paroître ce prétendu Daphnis, & qu'on ne fasse point de grace à Josebeth, quand ce phantôme aura paru. Mais s'il se trouve aussi que Daphnis n'est qu'une chimere, que ceux-là soient traitez comme des imposteurs, qui veulent faire passer une simplicité de jeunesse pour un manquement de fidelité.

On ne vous reproche encore rien, lui dit Manassez qui présidoit dans cette Assemblée: mais vous ne devez pas trouver mauvais que dans le doute où nous sommes, nous obéissions à ce que la Loi nous prescrit en de telles occasions. Rabbin, reprit-elle dédaigneusement, je vous fais grace de ne vous répondre autre chose, sinon que vous sçavez mieux que personne si Josebeth a de la vertu. Ce Vieillard, qui avoit prévu une réponse semblable, s'étoit levé pour recueillir les voix avant qu'on l'entendît; & tous ces indignes Juges convinrent entr'eux que Josebeth seroit condamnée aux Eaux de jalousie. Quand on lui prononça ce Jugement, elle y parut résolue, & s'assit pour en attendre l'execution, qui se faisoit de cette maniere, selon qu'il étoit marqué dans une cérémonie de la Religion de Moyse.

Si un homme avoit quelque ſoupçon que ſa femme lui manquât de foi, il devoit s'adreſſer aux Prêtres, pour expoſer les raiſons qu'il avoit d'être dans ce doute; & ſi on les trouvoit bien fondées, on lui permettoit d'éprouver la vertu de ſa femme en la préſence des plus conſiderables de toute la Nation. La methode de cette épreuve ordonnée de Dieu même en faveur des jaloux, étoit qu'un Sacrificateur écrivoit ſur du parchemin ces paroles : *Périſſe miſerablement la femme qui a manqué de foi à ſon mari*! Et après que la femme ſoupçonnée étoit demeurée d'accord de cette imprécation, on racloit de deſſus le parchemin toute cette écriture, qu'on lui donnoit à boire dans un verre d'eau : avec un ſuccès ſi merveilleux, que ſi la femme étoit innocente, ce breuvage ne ſervoit qu'à la rendre plus belle : mais ſi elle ſe trouvoit coupable, elle n'avoit pas plutôt avalé cette eau, qu'elle ſentoit des douleurs horribles par tout le corps, & finiſſoit ſes jours dans une puanteur inſupportable.

C'eſt-à-dire que tout cela arrivoit ainſi, lorſque cette Loi ancienne floriſſoit en Judée : mais ces prodiges ont ceſſé, par la malediction générale qui eſt tombée ſur le peuple Juif. Ce changement étoit trop viſible; pour que Manaſſez l'ignorât, & il ſçavoit tout auſſi-bien que les Rabbins de Milan & de Liſbonne, qui en ont parlé de la ſorte, que les eaux de jalouſie n'operent plus rien. Il eſt vrai que ceux-

là ont attribué l'anéantissement de ce miracle à la dispersion du peuple plutôt qu'à l'abolition du culte, s'imaginant contre toute apparence, que ces eaux mysterieuses produiroient encore aujourd'hui le même effet dans la Terre-Sainte qu'elles faisoient autrefois. Mais du moins ils avoüent qu'elles ne font point de mal aux femmes criminelles, ailleurs qu'en ce pays-là.

Néanmoins Manassez, qui vouloit à quelque prix que ce fût, que cette cérémonie servit à son dessein, inventoit des histoires, & faisoit des raisonnemens en l'air, pour montrer que ce breuvage ancien avoit toujours une vertu admirable. Et la Synagogue qui le consideroit comme son oracle, n'osa plus en douter. On prépara donc tout ce qu'il falloit; & quand ce détestable Vieillard eut pris le verre, afin de prononcer dessus quelques prieres, pendant lesquelles tous les autres Rabbins devoient avoir la tête baissée, il vuida dedans un papier qu'il tira de sa poche, sans qu'on y connût rien, à cause des raclures d'encre & de parchemin dont l'eau étoit déja toute troublée. Lorsque les oraisons furent dites, & que tout cela fut bien détrempé, on fit entrer Josebeth. La honte de se voir réduite à cette indigne extrêmité, lui donna un vermillon qui la rendit si belle, que ces Docteurs qui avoient mis exprès leurs lunettes, ne pouvoient se lasser de la regarder.

Manassez l'exhorta, par une compassion

feinte, de ne point s'exposer à un péril certain, si sa conscience lui reprochoit quelque chose; mais de tâcher plutôt de mériter la clémence de Dieu & des hommes par un sincere répentir. Alors l'impudence de cet hypocrite faisant perdre patience à Josebeth, contre son premier dessein: Donnez, Rabbin, donnez, dit-elle en tendant la main; cette épreuve m'est plus agréable que celle où vous m'avez mise il n'y a pas longtems. Quand elle eut la coupe entre les mains: Vous nous assûrez donc, ô Interprêtes de la Loi, leur dit-elle, que ce breuvage-ci fait mourir la femme adultere, & que toute autre personne n'en peut recevoir aucun mal? A quoi toute l'Assemblée lui ayant fait signe de la tête, que cela étoit ainsi, elle demanda une autre coupe, qui lui fut apportée. Ensuite elle versa plusieurs fois de l'une en l'autre, afin que le mêlange se fît mieux, & partagea également cette eau rédoutable dans les deux vases, qu'elle presenta à Manassez. Je vous appellois autrefois mon Pere, lui dit-elle d'un air radouci, & je ne vous demande plus qu'une grace, qu'il ne vous coutera rien de m'accorder. Puisque cette liqueur n'est à craindre que pour l'épouse infidele, agréez que nous la buvions ensemble. Choisissez la coupe qu'il vous plaira, je prendrai l'autre: ainsi le danger sera tout de mon côté. Ce que vous proposez, repliqua gravement Manassez, renverseroit l'ordre de la cérémonie, & nous

avons des regles que nous ne pouvons paſſer. Ces regles, reprit Joſebeth, vous ſont-elles plus difficiles à paſſer qu'une balluſtrade ? & ne vous ai-je pas oui dire à vous-mêmes, que vous pouviez diſpenſer des plus étroites obligations de la Loi?

A ces paroles, les Rabbins s'entre-regarderent, comme pour ſe demander l'un à l'autre ce qu'elles vouloient dire; & Manaſſez qui s'en apperçut, ſe leva promtement pour prendre encore les voix de l'Aſſemblée ſur la demande de Joſebeth. Le courage qu'il remarquoit en cette jeune femme, commença à le faire trembler, & il eût bien voulu n'avoir jamais entrepris une telle affaire. Dans cette conſultation, les uns diſoient que ce ſeroit avilir l'autorité des Loix, que de les ſoumettre ainſi à la volonté des coupables; & les autres, à deſſein peut-être de contredire, ſoutenoient, ſelon le ſentiment du Rabbin Eliezer, qui ne vouloit pas de mal à Joſebeth, qu'il n'y avoit point de Loi ni de tradition parmi eux, qui leur défendît d'accorder la grace dont il étoit queſtion. Qu'au contraire il trouvoit dans le Rabbin Samuel de Maroc, (c'eſt un de leurs Patriarches, qui n'a parlé que par ſentences) qu'il faut oindre le bec des corbeaux, pourvû que les aigles y conſentent, c'eſt à dire qu'on doit faire quelque faveur dans les Jugemens, quand il ne ſe fait par là aucun préjudice à la Loi.

Pendant qu'ils déliberoient de la ſorte, Joſebeth s'étoit miſe à genoux dans un

coin, & prioit pour la premiere fois le Dieu des Chrétiens qu'il la protegeât dans le péril où elle se voyoit; & Manassez de son côté, alla dans une façon de Chapelle à la mode des Juifs, qui étoit là tout proche, afin, disoit-il, de consulter les lumieres du Ciel, dans la diversité d'opinions où les Docteurs se trouvoient. Mais il se consulta plutôt lui-même sur ce qu'il avoit à faire. Enfin, pour éloigner tout soupçon de sa conduite, & conserver sa réputation, il se détermina; & après s'être pourvû des précautions nécessaires, il rentra; & s'étant remis à sa place: Dieu veut, dit-il d'un visage serein, que nous ayons de l'indulgence, & que nous fassions plus que nous ne devons. Oui, Fille d'Israel, continua-t-il se tournant vers Josebeth, vous aurez la satisfaction que vous souhaitez, & vous pouvez juger, par une condescendance si extraordinaire, avec combien d'ardeur nous désirons votre justification.

Josebeth au lieu de lui répondre, prit les deux coupes; & après avoir encore versé trois ou quatre fois de l'une en l'autre, elle les présenta à Manassez, afin qu'il choisît. Il en prit une, & la vuida à deux reprises, en invoquant le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Ensuite Josebeth leva les yeux au Ciel, & haussant sa coupe comme une offrande: Grand Dieu, dit-elle d'un ton de voix animé, perdez le coupable, & sauvez l'innocent. Après quoi elle avala hardiment cette eau,

qu'elle croyoit propre à faire mourir.

Elle ne se trompoit nullement, quoique tout le fondement de sa défiance ne fût autre que la furieuse aversion qu'elle sçavoit bien que Manassez avoit pour elle. Et assurément c'étoit bien assez, puisqu'il n'est point de rage pareille à celle d'un amour méprisé. En effet ce méchant Vieillard, qui depuis l'avanture de la Balustrade cherchoit l'occasion de se vanger de Josebeth, crut enfin l'avoir trouvée dans l'éclat que Wanbergue fit contre elle, s'imaginant à l'heure même, ingénieux qu'il étoit, que les eaux de jalousie serviroient à ce dessein avec autant de secret & de force qu'il le souhaitoit. Car c'étoit trop peu pour son ressentiment, qu'il arrivât quelque malheur à Josebeth par une autre main que la sienne; il falloit, pour le satisfaire, que la perte de cette inhumaine fût de sa façon. Dans cette pensée il se résolut de mettre du poison dans ce breuvage qui devoit passer par ses mains pour le préparer. La difficulté étoit de trouver une sorte de poison qui ne changeât point la couleur & le goût de l'eau, & après y avoir bien rêvé, il se souvint d'avoir oui dire que le diamant en poudre étoit un secret infaillible pour tuer sans soupçon, à cause qu'étant reçû dans l'estomach, il le perce de mille trous par où la nourriture s'écoule & se perd avant que la digestion ait le tems de se faire: de sorte que la personne tombe en phthisie, & se voit mourir peu à peu, sans qu'on puisse décou-

découvrir si cette maladie a été causée naturellement ou à dessein.

Ce fut donc cette espece de venin que Manassez trouva le plus propre à sa fureur, parcequ'étant mêlé dans l'eau avec des raclures de parchemin, il est aisé de s'y méprendre, comme en effet on y fut trompé. Il auroit voulu pour beaucoup que Salomonne eût part à cette dose, à cause que cette vieille, qui étoit une grande parleuse, sçavoit qu'il n'avoit point de conscience & de religion; mais il esperoit bien qu'après s'être défait de la Maitresse, la Servante ne lui échapperoit pas.

Si Josebeth ne devinoit pas precisément tout ce détail, au moins elle voyoit assez ce que ce pouvoit être qu'un breuvage mixtionné par les mains d'un ennemi, pour croire qu'il ne laisseroit pas passer une occasion comme celle-ci, dont il étoit le maître, sans lui faire sentir sa mauvaise volonté. C'est ce qui l'obligea de redoubler ses instances, pour que Manassez bût des eaux de jalousie avec elle, afin d'attirer ce perfide dans le piége qu'il lui avoit préparé. Son adresse n'en demeura pas là; car prévoyant que le Rabbin, après avoir vuidé son verre, romproit l'Assemblée pour se retirer, elle entreprit de retenir l'Assemblée, à dessein d'empêcher que l'empoisonneur n'allât chercher des remedes contre ce qu'il avoit avalé. La bienséance veut, leur dit-elle à tous, que je m'arrête quelque-tems ici en votre presence, afin que vous jugiez de ma con-

duite pour l'effet que votre condamnation produira en moi. Cette eau redoutable, interrompit Manassez, n'opere pas toujours à l'heure même, & sa vertu est quelquefois suspendue par la Providence, qui veut donner ainsi à un coupable le tems de reconnoître son péché. J'ai pourtant lû dans la Loi, reprit Josebeth, que l'Eau de jalousie punit si promptement une femme criminelle, qu'au même moment qu'elle l'a prise, elle lui meurtrit le visage, & lui rend le corps tout enflé.

Pendant que la fine Josebeth amusoit les Docteurs de la Loi, & retenoit Manassez par cette dispute, on entendit frapper avec force à la porte de la ruë; & ce bruit étoit secondé d'un grand éclat de voix, qui demandoient qu'on ouvrît. A ces cris, la Synagogue allarmée tourna les yeux vers Josebeth, comme pour dire que ce tumulte se faisoit pour elle, & afin de découvrir dans son visage quel intérêt elle y prenoit. Vous pâlissez, Rabbins, s'écria cette courageuse femme! Eh, où est donc maintenant ce zéle de Sion, pour lequel vous parlez si souvent de mourir? Manassez plus qu'eux tous craignoit quelque chose de funeste, parceque sa conscience lui reprochoit qu'il l'avoit bien merité.

En effet c'étoit le sentiment de la personne qui avoit excité cette tempête, que l'on ne fît point de grace à ce détestable vieillard; & cette personne n'étoit autre que la fidelle Salomonne, qui avoit tant

de raisons de n'estimer gueres Manassez. Le Rabbin Eliezer, qui étoit de ses amis, lui avoit fait sçavoir, selon sa promesse, que Josebeth alloit être condamnée aux Eaux de jalousie, & que le Jugement & l'execution se feroient tout de suite cette matinée-là. A cette nouvelle, Salomonne aidée de son seul esprit, devina qu'ils avoient dessein de l'empoisonner. De la frayeur qu'elle en eut, elle courut en avertir quelques Dames Chrétiennes qui aimoient Josebeth, & elle leur persuada si bien d'implorer le secours du Magistrat pour elle, qu'il y eut des Officiers envoyez pour la délivrer.

C'étoient eux qui suivis d'une foule de peuple, faisoient le bruit dont le Sénat des Juifs fut épouvanté. Car ces Infidéles voyoient assez que cet orage les menaçoit, & ils ne sçavoient si Josebeth qu'ils avoient si maltraitée, seroit assez généreuse pour les en garantir. Dans ce doute ils sortirent de leurs places, pour lui protester qu'ils se mettoient à sa misericorde; Et Manassez, qu'une foiblesse qui lui venoit de prendre, empêchoit de venir à elle comme les autres, lui cria de dessus son siege, que c'étoit là l'occasion de faire paroître si elle avoit l'ame aussi heroïque qu'on le croyoit. Ces soumissions forcées ne la toucherent nullement, & elle fut quelque temps irrésolue sur ce qu'elle avoit à faire. D'un côté elle trouvoit de la justice à punir des gens qui étoient indignes de vivre: mais d'autre part, elle

voyoit de la gloire à pardonner quand on a la vengeance à la main.

Cependant le bruit de dehors croissoit toujours ; & comme on tardoit à ouvrir, un jeune Matelot qui perdoit patience, n'eut pas plûtôt crié qu'il falloit enfoncer les portes, qu'elles furent renversées dans le moment. Alors ce peuple furieux entra confusément ; & parceque les plus ardens marchoient les premiers, Villeneuve se trouva à la tête de tous les autres, dans cette figure de Matelot qu'il avoit prise pour cacher son amour. Il avoit une hache d'armes à la main, dans la résolution de massacrer les Rabbins, s'il trouvoit qu'ils eussent fait quelque outrage à Josebeth. Elle qui le reconnut d'abord dans cet habit étranger, en soupira de joie ; & quand elle entendit ensuite qu'on demandoit avec de grands cris, où étoient ces Juifs qui vouloient faire mourir une Chrétienne, elle se mit à la porte du Parquet, où les Docteurs de la Loi étoient enfermez ; & étendant les bras pour en occuper toute l'ouverture, afin que personne n'entrât : Chrétiens, qui serez bientôt mes freres, s'écria-t-elle, au nom de notre Dieu crucifié, pardonnez à des Infidéles ; & puisque vous êtes armez pour ma défense, contentez-vous de me voir ici triompher d'eux.

L'admiration qu'on eut d'une générosité si grande, arrêta cette multitude emportée ; & au lieu qu'on ne parloit là un moment auparavant que d'imprecations

& de menaces contre les Juifs, on n'y prononçoit plus que des louanges & des bénédictions pour Josebeth. Mais cette estime s'augmenta encore de beaucoup, lorsqu'ayant fait signe de la main, qu'on l'écoutât, elle dit tout haut à son mari, qu'elle apperçût dans la foule : Seigneur Wanbergue, je vous déclare en presence de tous les gens de bien que voici, que je renonce à la Religion des Juifs, & que je veux devenir Chrétienne. C'est à vous de voir maintenant, si vous voulez aussi être Chrétien : parceque si vous vous opiniâtrez à ne point changer de créance, je prétens, comme les Loix l'ordonnent, qu'il n'y ait plus de mariage entre nous. Le Hollandois étonné de ce discours, lui répondit en bégayant, qu'il lui feroit sçavoir sa volonté ; & aussi-tôt il s'écoula de la presse, de peur que dans la disposition où étoient les esprits, on ne s'avisât de lui faire quelque déplaisir.

Cette déclaration de Josebeth se devoit faire en la presence du Magistrat, & elle ne la précipita de la sorte, que pour plaire à Villeneuve, qui étoit là toujours devant ses yeux. En effet il se sentit consolé par là des inquiétudes mortelles qu'il souffroit depuis huit jours. Neanmoins la joie ne le troubla point si fort, qu'il ne songeât aux affaires. Si bien qu'ayant vû sortir Wanbergue, & craignant pour les interêts de Josebeth, il partit aussi : mais il n'alla pas loin, car le Syndic de la Ville arriva, pour avertir cette femme forte,

que Meſſieurs, c'eſt ainſi qu'il les nomma, la prenoient en leur protection, & avoient envoyé mettre les ſceaux dans ſon appartement, pour conſerver ſes droits. A peine avoit-il parlé, que les principales Dames d'Amſterdam s'approcherent. Elles regardoient Joſebeth comme un ornement de leur ſexe, & elles s'entre-diſputoient toutes l'honneur de la loger; mais Madame de Geere, qui étoit la plus magnifique, fut préferée, & l'on conduiſit Joſebeth comme en triomphe dans ſa maiſon.

La joie que cette prompte révolution cauſa, ne fut pourtant pas univerſelle; car tandis que les Chrétiens chantoient victoire, & accouroient de tous les endroits de la Ville pour voir Joſebeth, les Juifs de leur côté déploroient cette journée, comme une des plus malheureuſes qu'ils euſſent eu depuis long-temps. Le changement de Joſebeth n'étoit pas la ſeule raiſon qu'ils avoient de s'affliger; une autre perte qu'ils firent en même temps, leur fut encore plus ſenſible. Ce fut la mort ſurprenante de Manaſſez, que ces aveugles nommoient le Pilier de la Synagogue, & la Gloire de leur nation. Il avoit ſenti quelque foibleſſe dans l'Aſſemblée, dont on l'avoit fait revenir deux fois; & comme l'on penſoit que c'étoit la crainte du peril dont il ſe voyoit menacé avec toute ſa ſuite, qui lui avoit ſaiſi le cœur, on eſperoit que ſon mal ne ſeroit rien. Mais lorſque le bruit fut ceſſé,

& que les Rabbins eurent trouvé qu'il ne vivoit plus quand ils allérent à sa place, où ils le croyoient seulement endormi, on ne peut s'imaginer quelles furent leurs lamentations. Enfin leur passion pour ce trompeur alla si avant, qu'au lieu d'attribuer sa fin à quelque cause naturelle, ils vouloient que ce fût le zéle de la Loi qui l'eût causée, & qu'il eût obtenu du Ciel de ne point survivre à la désertion de Josebeth.

Il étoit bien vrai que cette mort étoit un coup du Ciel, & que ce Rabbin se l'étoit attirée lui même, mais d'une autre maniere que les Juifs ne l'entendoient; puisque c'étoit le poison qu'il avoit préparé à une innocente, qui l'avoit fait périr malgré ses précautions. Car quand il eût pris la résolution de tuer Josebeth par les Eaux de jalousie, il s'attendoit si peu à courir le même danger, qu'il ne songea nullement aux préservatifs. Si bien que se voyant engagé par honneur à en faire l'épreuve avec elle, il n'eut que le tems qu'il feignit de prendre pour consulter Dieu, afin d'avaller d'un excellent cardiaque qu'il portoit toujours sur lui, & avec lequel il se croyoit bien assuré. Mais soit que la qualité du poison se trouvât trop forte, ou que la foiblesse de l'âge fît succomber la nature, ou que l'excès de la peur empêchât l'effet du remede, enfin ce fameux Docteur de la Loi se donna le coup mortel qu'il vouloit porter à un autre, & finit ses jours

plus doucement qu'il ne méritoit.

Par des raiſons toutes contraires à celles-là, Joſebeth qui avoit pris du même breuvage, n'eut pourtant pas le même deſtin, parceque l'endroit de la lettre de Wanbergue, où il promettoit à Abigail de faire toutes choſes pour l'acquerir, lui donnant une juſte défiance, elle avoit accoutumé depuis de prendre tous les matins d'un merveilleux antidote. De ſorte que ſa grande jeuneſſe, fortifiée par ce long uſage, la mit ſi bien à l'épreuve du poiſon de Manaſſez, qu'il ne lui en reſta pas la moindre incommodité.

La joie qu'elle eut de ſe voir en ſureté de ce côté-là, fut ſuivie d'une autre qui la ſatisfit bien autant. Ce fut la déclaration de Wanbergue en bonne forme, par laquelle il diſoit, Que ne voulant point quitter la Loi de Moyſe, il lui laiſſoit, puiſqu'elle devenoit Chrétienne, la liberté de choiſir un autre mari. Et enſuite il rapporta la dot, avec tout ce qu'il avoit reçu de Joſebeth, plus fidellement qu'on ne l'avoit eſperé. L'impatience qu'il avoit de ſe mettre auſſi à ſon tour dans une entiere liberté, le rendit plus facile à ce déſaiſiſſement que les gens de cette race n'ont coutume de l'être: Et ce fut un effet de l'amour qu'il avoit pour Abigail. Car il ne fut pas plutôt ſorti d'affaires avec Joſebeth, qu'il rechercha ouvertement cette Juive, qui néanmoins n'étoit pas de ſon côté trop diſpoſée à s'engager éternellement avec un homme qui la trai-

toit déja avec empire, quoiqu'il ne lui fût encore rien. Quoi, disoit-elle, il trouve à rédire à mes visites! il dit que je devrois faire moins de dépense, & que mes cachets sont trop galants? S'il a maintenant cette audace, que ne fera-t'il point quand il sera le maître de la maison? La vie est déja si courte & si ennuyeuse, que c'est une grande folie de s'y faire encore des chagrins à plaisir.

Ces réfléxions lui vinrent aussi-tôt après que la disgrace de Josebeth eut appaisé son envie; & tout cela joint ensemble, la fit agir à l'égard de Wanbergue avec assez de froideur. Mais comme cette femme n'étoit gouvernée que par ses passions, & que la vanité sur-tout présidoit à sa conduite; quand elle vit triompher cette Josebeth, avec qui elle s'étoit toujours comparée, sa premiere jalousie la reprit; & sçachant ce que Wanbergue venoit de faire pour la rupture de son matiage, elle crut; dans cet entêtement de préférence, que tout l'avantage seroit de son côté, si elle épousoit un homme qui aimoit mieux demeurer Juif avec elle, que de se faire Chrétien avec Josebeth.

A cette raison, qui étoit souveraine pour elle, il s'en joignit quelques autres qui ne lui importoient pas moins. Car le bien que ses deux maris lui avoient laissé, ne pouvoit être transporté hors d'Amsterdam, parceque si elle mouroit

sans enfans, il devoit être employé à un édifice somptueux pour la nation Portugaise. Ainsi elle se voyoit attachée à cette grande Ville, sans qu'il lui fût permis d'aller passer sa vie à Bruxelles, comme elle l'auroit bien voulu. Mais d'y demeurer toujours veuve, il n'y avoit point d'apparence: il lui falloit un mari, quand ce n'eût été que pour accommoder sa réputation, & pour excuser dans le monde cette humeur trop libre qu'elle ne pouvoit contraindre en aucune maniere. Dans ce besoin-là elle n'avoit pas à choisir; il n'y avoit que Wanbergue qui fût bien son fait dans toute la Synagogue, lui qui du rang & de la fortune dont il étoit, pouvoit mieux que nul autre entretenir Abigail dans la splendeur où elle avoit vécu jusqu'alors.

Toutes ces considérations la fixérent à la fin, & lui firent surmonter la repugnance qu'elle avoit pour un troisiéme engagement. Si bien qu'Abigail devint la femme de Wanbergue, & cette alliance servit à consoler les Rabbins de la mort de Manassez & de la perte de Josebeth tout à la fois, tant par les presens que ces deux mariez leur firent, que par les rejouïssances de la nôce où ils furent tous invitez.

Comme il y avoit plus de façons à apporter au mariage de Josebeth, il ne s'acheva pas si-tôt que celui de ces Juifs. Avant toutes choses, il falloit la préparer au Baptême, qu'elle n'avoit jamais reçû,

par la tromperie de ses parens, & lui enseigner pour cela les veritez Chrétiennes, ainsi qu'il étoit porté dans la Consultation de Louvain. Néanmoins il y eut des difficultez là-dessus. Car elle se trouvoit alors dans un pays où il y a amplement à choisir en matiere de Religion, & où la Protestante qui domine, est divisée en plusieurs branches, qui ne s'accordent point du tout. Il sembloit pourtant que toutes choses l'appellassent à la communion des Gommaristes. Les Magistrats qu'elle devoit se rendre favorables pour le recouvrement de son bien, étoient de ce parti, elle n'entendoit point parler d'aucune autre créance; on lui amenoit des hommes éloquens, qui n'étant contredits de personne, n'avoient pas de peine à l'ébranler; & les Dames, qui ne la quittoient point, ajoûtoient à tout cela des caresses & des complaisances qui devoient apparemment la persuader tout à fait.

Cependant Josebeth qui commençoit d'être éclairée des lumieres du Ciel, croyoit fermement qu'il y avoit une felicité éternelle, où l'ame ne pouvoit arriver que par la voye d'une Religion. Mais l'inspiration qui la conduisoit peu à peu, ne lui montroit pas encore bien clairement ce chemin unique par où elle souhaitoit d'aller. Dans cette incertitude, elle ne laissoit pas de répondre de fort bon sens aux importunitez ordinaires qu'on lui faisoit. Je n'avancerai rien en «

» faisant ce que vous me conseillez, di-
» soit-elle; car si je deviens des vôtres,
» les * Arminiens diront que je suis dam-
» née; & si au contraire je me mets de
» leur côté, vous me croirez hors de la
» voye du salut. En qui voulez-vous
» donc que je me fie? Je vois qu'ils ont
» de l'esprit, de la science, de la vertu,
» un culte & des Temples aussi-bien que
» vous; ils font des Livres, & vous en
» faites; ils sont prêts comme vous d'en-
» durer l'infamie & la prison pour dé-
» fendre leurs sentimens; ils citent la
» sainte Ecriture, & vous l'alleguez de
» même: Enfin tout me paroît égal en-
» tre vous, & je ne vois encore rien qui
» me détermine à un parti, plutôt qu'à
» l'autre. Ainsi en prenant l'un des deux,
» ce seroit pour douter toute ma vie; au
» lieu que je veux avoir l'esprit assuré. Il
» est vrai, continua-t-elle en souriant,
» que je vous ai des obligations que je
» n'ai point à ces gens-là; & je prétens
» bien aussi les ressentir tant que je vi-
» vrai. Mais ce sont là des raisons de
» gratitude, qui ne doivent point être
» mêlées dans les affaires de la Religion,
» & vous ne voudriez pas sans doute,
» que ma reconnoissance allât jusqu'à me
» faire Chrétienne par honnêteté seule-
» ment.

Le plus sçavant Gommariste d'Amster-

* *C'est une espece de Calvinistes condamnez comme heretiques au Synode de Dordrecht.*

dam, nommé Hotton, qui étoit là présent, croyant qu'il étoit de son honneur de répondre quelque chose à ce discours, dit à Josebeth, Qu'une Religion ne laissoit pas d'être bonne, quoique les esprits y fussent dans des sentimens opposez sur quelques articles, pourvû qu'ils s'accordassent dans le fonds; & que la Providence avoit permis de tout temps qu'il se glissât quelque diversité dans le culte & dans la doctrine même, afin d'éprouver les Elûs. Il cita pour exemple l'ancienne Loi des Juifs, dans laquelle on distinguoit la devotion de Samarie & celle de Jerusalem, qui étoient tout à fait contraires l'une à l'autre. Ensuite il proposa le Christianisme, qui demeurant toujours saint en lui-même, s'étoit vû divisé avec aigreur durant plusieurs siecles entre les Grecs & les Occidentaux. Enfin il allegua l'Eglise Romaine, pour laquelle il soupçonnoit que Josebeth eût du penchant; où il se trouvoit, disoit-il, deux Ecoles opposées sur les matieres de la Grace, qui s'entre-accusoient hautement d'erreur, sans que les Papistes toutefois crussent que cette guerre diminuât en rien l'autorité de leur Communion. D'où il prétendoit conclure à la pareille, qu'il étoit injuste de condamner la Religion Protestante, sur ce seul préjugé qu'elle avoit chez elle des * Gommaristes & des * Arminiens.

* *Ainsi nommez de Gommarus Professeur de Groningue, & d'Arminius Professeur de Leyde.*

Je ne suis point sçavante, reprit Josebeth, & tout ce que vous dites là me passe. Mais comme il me souvient fort bien des explications que j'ai oui faire des Livres sacrez, je vous repondrai seulement sur le premier exemple que vous venez de m'alleguer, parceque j'en ai quelque connoissance: Que le culte qui s'exerçoit en Samarie sous les Rois d'Israël, étoit une idolâtrie détestable, contre laquelle les Prophetes crioient perpetuellement: au lieu que la Religion de Jerusalem paroissoit à toutes les marques être la seule que Dieu eût ordonnée, en sorte que la corruption de l'une & la sainteté de l'autre éclatoient si visiblement, qu'il étoit impossible qu'on s'y méprît. Mais je ne vois depuis huit ans, aucune difference entre les Arminiens & les Gommaristes, à laquelle je puisse connoître assurement, moi qui suis une étrangere, quel est de ces deux partis celui que je dois choisir. Certainement si Dieu qui m'a déja fait faire un si grand pas, vouloit que j'embrassasse la Religion Protestante, il me feroit remarquer dans quelqu'une des Communions qui la partagent, plus de certitude & d'autorité que dans les autres, & c'est ce qu'il ne me montre pas encore; quand il lui plaira de m'éclairer davantage, vous me verrez recevoir sa lumiere avec une parfaite docilité.

Il étoit vrai que Josebeth, qui avoit été élevée par la politique de ses parens dans la créance Romaine, avoit l'incli-

nation tournée de ce côté-là ; & la consideration de l'Epoux qu'elle avoit choisi, la fortifioit dans cette disposition. Neanmoins Villeneuve qui ne la croyoit pas aussi vivement inspirée qu'elle l'étoit, la voyoit avec inquietude exposée à de fort dangereuses bontez. Il s'abstenoit par bienséance de la voir, mais Salomonne qui faisoit les messages, ne passoit pas un seul jour sans lui apporter un billet, ou au moins des nouvelles de Josebeth. Quand elle lui eut envoyé la relation de cet entretien qu'elle avoit eu, il en prit l'allarme, croyant qu'elle hésitât encore, & qu'elle cherchât à s'éclaircir. Dans cette pensée il s'adressa au fameux Masius Evêque d'Amsterdam, caché, & connu des seuls Catholiques, qui lui promit de dissiper les doutes que le discours d'Hotton auroit pû donner à Josebeth Et cependant il écrivit à cette genereuse femme plus tendrement qu'il n'avoit encore jamais fait, pour la disposer par ces douceurs extraordinaires, à bien goûter la fin de sa lettre, où il lui disoit : Que le mariage des corps est bien peu de chose, s'il n'est accompagné du mariage des esprits ; & que la différence de Religion fait une distance si vaste, que deux Epoux entre qui elle se trouve, sont beaucoup plus séparez qu'ils ne sont unis.

Ces paroles n'avoient pas sans doute un fort grand air de galanterie, mais elles étoient pleines de probité. Aussi Josebeth en fut si satisfaite, qu'elle lui répondit

ſur cela avec de nouveaux tranſports, & le conjura de ne rien craindre de ſon eſprit ni de ſon cœur. L'aſſurance qu'il en prit ne l'empêcha pourtant pas d'envoyer à ſa Maîtreſſe la réplique de Maſius, qu'il trouva très-belle, & ce Prélat y joignit un billet, par lequel il approuvoit qu'elle amusât les Proteſtans, ſans leur rien promettre, de peur qu'ils ne la troublaſſent dans ſes intérêts, ſi elle continuoit à traiter leur Religion avec mépris. Cet avis étoit délicat, & elle en profita avec tant d'adreſſe & de conſcience, qu'elle ne diſſimula pas avec eux plus qu'il ne falloit.

Il eſt vrai que l'écrit de ſon Evêque, qu'elle reliſoit ſouvent, aidoit beaucoup à exciter ſon zele,& à inſtruire ſa prudence. Car elle y voyoit les veritez qu'elle devoit embraſſer, exposées avec tant d'agrément & de force,que cette ſeule lecture l'auroit perſuadée,ſi elle ne l'eût pas été auparavant. Sur-tout elle fut charmée de la concluſion, qui diſoit : » Que l'Egliſe » Romaine avoit pardeſſus toutes les au- » tres Religions, l'avantage d'une auto- » rité viſible, ſouveraine, évidente, à » laquelle tous les ſentimens ſe rédui- » ſent, & qui par des déciſions palpa- » bles, fait ceſſer les ambiguitez, les diſ- » putes & les diviſions. De cette maniere » l'eſprit, qui par tout ailleurs eſt balan- » cé entre pluſieurs partis également in- » certains, peut ici ſe fixer à quelque » choſe d'indubitable, & trouve ſon re-

» pos

pos dans l'unité ſeulement.

Après avoir ainſi pourvû autant qu'il étoit poſſible au ſalut de Joſebeth, Maſius & Villeneuve ſongerent auſſi à ſes affaires; & pour empêcher les longueurs qu'ils craignoient qu'on n'apportât à la juſtice qui devoit lui être rendue, ils allerent à la Haye trouver Monſieur de Belliévre Ambaſſadeur de France, afin qu'il agît auprès des Etats Généraux. En effet ces Meſſieurs, qui aſſurément obſervent une grande équité dans toute leur conduite, envoyerent des ordres à Amſterdam, qui furent ſi bien ſuivis, que Joſebeth ſe trouva en état de partir dans huit jours, avec tout ſon bien.

On fut quelque temps à convenir du lieu où elle iroit pour ſon baptême & pour ſon mariage. D'un côté Villeneuve avoit ſes raiſons pour ne retourner pas ſi-tôt en France, où la guerre civile ſe rallumoit. Maſius avoit auſſi des conſiderations pour leſquelles il ne devoit point mener à la Haye ces jeunes gens, qui s'étoient mis tout-à-fait entre ſes mains. Il fut donc conclu entr'eux qu'ils ſe retireroient d'abord à Bruxelles, où cet Evêque avoit de très bonnes habitudes, & la fidelle Salomonne ne manqua pas de les y accompagner. Elle déteſtoit l'impieté des Juifs autant que ſa Maîtreſſe, & elle avoit fait la même réſolution de les abandonner.

Cette petite troupe ne pouvoit pas douter d'être bien reçue en Brabant, puiſque toutes choſes contribuoient alors à lui

faire trouver là un accueil favorable. Car *Jacques de Bonne* Archevêque de Malines, qui étoit avec cela premier Conseiller d'Etat, passoit pour un des plus grands Prélats de son siecle. A l'âge de cinquante-trois ans qu'il avoit, on ne lui en auroit pas donné quarante; & ce grand air de jeunesse, soutenu de sa bonté naturelle, le rendoit d'un abord si honnête & si caressant, que les gens qui n'avoient nulle necessité de le voir, faisoient naître exprès des affaires, pour se donner seulement le plaisir de lui parler. En effet de quelque maniere que son audience se terminât, personne n'étoit trompé dans l'esperance qu'il avoit eue d'en sortir avec joie, parceque ses refus mêmes, quand il étoit contraint d'en faire, étoient accompagnez d'un certain agrément qui charmoit sur l'heure le chagrin qu'on avoit de n'être pas exaucé.

Tant de graces assemblées faisoient en Monsieur de Malines, ce temperemment de force & de douceur, si necessaire à ceux qui sont élevez sur les trônes de l'Eglise, pour les differentes occasions dont ils se trouvent comme assiegez. Non pas que l'habileté de ce grand Homme consistât simplement à écouter sans faste, & à répondre à propos. Ce sont-là les bornes d'une intelligence commune. Mais la sienne alloit bien plus loin. Car il avoit par dessus tout cela une pénétration d'esprit, une experience consommée, & un don de persuader, qui le rendoient l'arbi-

tre perpetuel des affaires publiques. Avec ces rares talens il avoit trouvé le moyen dans plusieurs rencontres très-difficiles, de mettre d'accord les droits du Sacerdoce,& les prétentions de l'Empire,selon que la Loi des Chrétiens ordonne de ne les point séparer.

Une sagesse si utile à tout le monde le faisoit regarder des autres Provinces & des Diocèses éloignez, comme le bon génie de la Religion & de l'Etat. Et ce fut aussi pour honorer ce double mérite, que comme il portoit déja des marques sacrées qui l'attachoient au service de Jesus-Christ, il en reçut ensuite de secondes, qui l'engagerent toujours davantage dans les interêts de son Roy. La merveille étoit que tous ces soins du dehors, que la charité lui faisoit prendre,diminuoient si peu l'application qu'il devoit à son troupeau, qu'une infinité de bonnes œuvres qui se faisoient alors dans l'Archevêché de Malines, dont la ville de Bruxelles releve, étoient ou entreprises par son zéle, ou appuyées de son crédit, ou achevées par sa liberalité. Jusques là enfin, que par une ferveur inusitée, il veilloit sur son Diocèse par lui-même, sans se servir de Vicaires Généraux pour le gouverner.

D'autre côté, la Cour même s'étoit mise sur un pied de dévotion, dont toute sorte de gens se ressentoient. Si bien que comme la conversion des Infideles est une espéce de succès auquel les plus méchans se font honneur d'applaudir, parcequ'il

ne leur coute rien d'en témoigner de sa joie, il n'y eut personne dans toute la Ville capitale des Pays-Bas, qui ne préparât des acclamations à Josebeth.

C'étoit l'Archiduc Leopold qui avoit la puissance souveraine dans ces Provinces Espagnoles sous le Roi Philippe IV. qui faisoit prendre ainsi par son autorité & par ses exemples, les mines de la pieté à tous les Flamands. Car ce Prince qui étoit, à la mode d'Allemagne, Evêque Commendataire de Passaw, ne laissoit pas de garder dans sa profession seculiere, le plus de cérémonies qu'il pouvoit. Il portoit un petit collet avec des manchettes plates, & recitoit tous les jours son office avec le Pere Chifflet qui étoit son Majordome. Cette régularité passoit de sa personne à toute sa maison. Les Pages avoient une heure marquée pour apprendre à chanter au lutrin, comme pour faire leurs autres exercices. Il y avoit sur toutes les portes du Palais des écriteaux qui offroient quelque point de meditation aux passans. On voyoit dans les salles des Officiers & des Courtisans attroupez, qui avec leurs Livres à la main, faisoient semblant de dire Matines, & tout cela s'observoit avec tant d'exactitude, que c'eût été négliger sa fortune, que de ne s'en acquitter pas serieusement.

Le Comte de Salazar qui étoit un plaisant, avoit déja pensé plusieurs fois se perdre par là. Un jour il avoit crié aux Suisses en entrant au Palais, *Deo gratias*, comme

on fait d'abord au Portier d'un Couvent: & étant dans l'antichambre, où il trouva un Cavalier qui demandoit à lever une Compagnie *On vous l'accordera sans doute*, lui dit-il, *pourvû que vous sçachiez bien votre plein chant.* L'Archiduc qui en avoit reçu des plaintes, avoit pardonné à ce Comte, à condition qu'il ne railleroit plus. Mais il pouvoit si peu s'en tenir, qu'ayant rencontré quelques jours après à l'audience, un Mestre de Camp qui regardoit dans ses Heures, il lui demanda, comme s'il eût parlé d'un jeu de cartes: *De quoi tourne le Breviaire aujourd'hui ?* au lieu de demander modestement comme les autres, *Quel est l'Office du jour ?* De quoi le Prince fut si fort irrité, qu'il fit dire à Salazar de ne paroître plus à la Cour. Enfin il sembloit que ce pieux Archiduc, à cause peut-être qu'il étoit du sang des Cesars, & allié de la Maison de Bourgogne, voulût aussi établir chez lui la devotion des anciens Rois de Bourgogne & des premiers Empereurs, qui chantoient *a* eux-mêmes dans leurs Palais les Pseaumes & les Hymnes de l'Eglise, & qui les faisoient *b* chanter à ceux qui alloient leur faire la cour.

Ces manieres étoient tout-à-fait au goût des Espagnols; mais les Flamands qui honorent Dieu sans tant de façons, n'y prenoient nullement plaisir. Ils aimoient mieux la conduite du Duc de Lor-

a *Socrate Hist. lib. 7. cap. 22.*
b *Gregor. Turon. lib. 8. cap. 12.*

raine, qui vivoit avec eux en bon Bourgeois, & qui les faisoit rire. Mais ils n'avoient pas à choisir ; il falloit qu'ils se contraignissent : tant pour avoir part aux Charges, que pour se défendre de l'Inquisition qui n'est pas endurante, & qui a le secret, quand on la fâche, de faire quelque chose de rien. Ces raisons particulieres servirent à rendre universelle la fête qui se fit pour l'arrivée de Josebeth, & chacun se piqua de paroître bon Catholique, à force de s'en réjouir. Cet empressement éclata sur tout parmi les gens de Cour, quand on sçut que l'Archiduc avoit agréé de presenter cette nouvelle Chrétienne au Baptême, car on n'entendoit au Palais que des exclamations sur les coups admirables de la Grace, & on vouloit même que ce fût par les mérites de Son Altesse Imperiale, que le Ciel eût fait ce merveilleux changement.

Pendant que le monde mêloit ainsi ses intérêts & sa vanité dans une affaire toute sainte, l'Eglise tâchoit de son côté d'y apporter tout ce qu'il devoit y avoir de religion & de pieté. Car l'Archevêque qui faisoit les choses avec une sagesse toute Apostolique, avoit mis Josebeth dans une maison de Dieu, où elle se disposoit, par l'instruction & par la priere, à recevoir comme il faut le premier des Sacremens. Avant qu'on le lui administrât, il arriva une petite contestation sur ce sujet, entre l'Archevêque & l'Abbé Rosetti qui étoit alors Internonce à Bru-

xelles. Celui-ci prétendoit, comme representant la personne du Pape, à qui seul il appartient d'ouvrir les portes de l'Eglise, que Josebeth ne pouvoit être baptisée qu'après avoir comparu en sa presence, afin qu'il l'interrogeât. Mais l'Archevêque soutenoit au contraire que la conversion des Infideles étoit un fait sur lequel son caractere le rendoit naturellement délegué du saint Siege dans toute l'étendue de son Diocèse, sans qu'il eût besoin pour cela d'une nouvelle commission. Et il faut bien dire que la cause du Prélat étoit la plus juste, puisque le Conseil d'Etat qui lui portoit envie, ne laissa pas que de prononcer en sa faveur. N'eanmoins comme ce grand Archevêque, avec une devotion sans pareille, n'avoit point son égal en honnêteté, il envoya Josebeth à l'Internonce quelques jours avant son Baptême, afin qu'il lui parlât comme il le jugeroit à propos.

Enfin le jour étant venu qu'elle devoit être lavée de ces eaux saintes qui font les Chrétiens, on dressa le trône de l'Archevêque hors du portique de l'Eglise; & quand il s'y fut assis en ses habits pontificaux, Josebeth sortit d'une maison voisine pour aller à lui. Elle étoit vêtue selon l'ancien usage, d'une toile blanche très fine, & elle avoit sur la tête une gaze de même couleur. Le Comte de Svartzembourg, Chambellan de l'Archiduc, lui donnoit la main; & la Comtesse de Bossu, qu'on appelloit assez problematiquement



la Ducheſſe de Guiſe, la ſoutenoit de l'autre côté. Elle parut ſi belle en cet état, que les Dames qui étoient aux fenêtres en prirent l'allarme. Mais ce même viſage qui les fit trembler, les raſſura. Car il s'y voyoit tant de ſageſſe & de pudeur, auſſi-bien que dans le reſte de ſa perſonne, qu'on jugea aiſément que toutes les conquêtes du monde étoient bien éloignées de ſon eſprit.

En effet, elle ne ſongeoit alors qu'aux réponſes qu'elle alloit faire au Prélat devant qui elle ſe mit à genoux, ſur les principales veritez de la Religion Chrétienne: pendant que Salomonne, qui étoit de la cérémonie, répondit auſſi tout proche de là, aux mêmes interrogations que le Grand Vicaire lui faiſoit. Après ce Catechiſme, & quelques actions ſacrées qui le ſuivirent, Monſieur de Malines prit Joſebeth par la main pour la faire entrer dans l'Egliſe, qui lui avoit été fermée juſqu'à ce moment. Ce fut là qu'elle commença à verſer des larmes de joie, quand elle ſe vit à la face des Autels; & cette joie ſe redoubla lorſque le pieux Archiduc qui l'attendoit, l'eut approchée des Fonts Baptiſmaux, où il la nomma, pour lui & pour Madame de Boſſu, *Marie-Leopoldine.* La fidelle Salomonne fut baptiſée à ſon tour; & Villeneuve qui lui avoit de ſi grandes obligations, voulut être ſon Parrain, afin de lui proteſter ainſi, de la maniere la plus ſolemnelle, la reconnoiſſance qu'il en vouloit conſerver toute ſa vie.

On

On ne ſçauroit croire les effets merveilleux que le Baptême produîſit en ces deux perſonnes. Salomonne, qui avoit été la plus imparfaite, s'en apperçut auſſi la premiere. Car de ſon naturel elle aimoit à boire, & étoit grande parleuſe ; ces deux paſſions l'avoient gouvernée toute ſa vie. Mais en moins de deux jours elle commença à ſe taire ſans peine, & à perdre le goût du vin. Ce changement qu'elle ſentit, ſans comprendre d'où il venoit, lui fit croire d'abord qu'elle étoit malade, juſqu'à ce que les lumieres du Ciel ſe developpant peu à peu dans ſon ame, elle connut enfin que c'étoit une naiſſance toute ſpirituelle, qui la rendoit plus ſobre & plus diſcrete qu'elle n'étoit auparavant.

Joſebeth, qui étoit naturellement pénétrante, & que la jeuneſſe rendoit plus capable d'inſtruction, ne tarda pas ſi longtems à découvrir ce qui ſe paſſoit dans le fond de ſon cœur. Elle ſe ſentit paſſer tout d'un coup, d'une forte inclination pour les Livres galans & pour les habits magniques, à une grande indifférence pour ces ſortes d'amuſemens : enſuite les lectures de piété, & les robes toutes ſimples, qu'elle ne pouvoit ſouffrir autrefois, lui devinrent ſupportables ; & enfin elle ſe trouva dans un ſi parfait dégagement de toutes ſes inclinations paſſées, qu'elle préféroit les plus triſtes deshabillé aux parures ordinaires de ſon ſexe, & ne pouvoir plus rien lire qui ne ſervît à la perfectionner dans la vertu.

Une semaine de tems fit tout ce progrès de dévotion en elle ; & au premier sentiment qu'elle en eut, elle ne douta point que ce ne fût là le commencement de ces inspirations divines qu'on lui avoit tant fait esperer. Dans cette pensée, elle s'y laissa emporter de telle sorte, que Villeneuve en pensa desesperer. Car après avoir laissé Josebeth les trois ou quatre premiers jours dans les ferveurs dont il la voyoit toute transportée, il crut qu'il étoit tems de parler de leur mariage. Mais elle en reçut la proposition avec une froideur qui l'épouvanta. Bien loin d'attribuer ce changement à l'insensibilité qui lui étoit venuë pour les joies du monde, il s'imagina que Josebeth, enflée de l'air de la Cour, & entêtée de l'admiration qu'on y avoit pour elle, le vouloit quitter pour le jeune Duc de Croy. C'étoit le Cavalier le plus riche & le mieux fait de toute la Province ; & veritablement il avoit fait quelques actions d'éclat qui marquoient une grande passion pour Josebeth. De sorte que quand Villeneuve lui eut fait connoître son soupçon, cette généreuse femme en fut si touchée, que toute sa tendresse se reveilla, jusqu'à prendre le soin elle-même d'engager Monsieur de Malines à benir leurs Nôces, qui furent en effet celebrées sans bruit quelques jours après, en vertu d'une signature de Rome, & avec la permission de l'Archiduc.

Lorsque Villeneuve fut connu pour mari de Josebeth, on le trouva digne

d'elle; & au jugement de tout le monde, nul mariage n'étoit mieux assorti que celui-là. Car c'étoient deux personnes à faire du fracas chacune en sa maniere. Aussi la Cout s'en ressentit. La beauté de Josebeth donna du chagrin aux Dames, & le mérite de Villeneuve fit des Jaloux. Ce fut ce qui leur persuada de hâter leur retour en France, pour lequel l'Archiduc leur donna les suretez nécessaires, avec toutes les marques possibles de sa générosité.

Le Ciel qui les avoit unis, ne manqua pas de benir une liaison si belle. Josebeth n'aimoit rien que Villeneuve, & lui de son côté ne voyoit point de fortune sur la terre qui valût à ses yeux le bonheur de posseder Josebeth. Mais afin de goûter tant le douceurs avec gloire, il chercha quelque emploi, qui sans le séparer d'une personne si chere, lui donnât occasion, brave comme il étoit, de servir ce Roi si digne d'être aimé, dont il étoit né le sujet. Les choses allerent selon son désir, & il fut pourvû du Gouvernement d'une Place frontiere, où Josebeth fit voir autant de marques de sa charité & de son zele, que Villeneuve y donna de preuves de son courage & de sa fidélité. Car au lieu qu'elle avoit autrefois horreur de regarder seulement une playe, on la voyoit alors à l'âge de vingt-trois ans, composer elle-même des remedes pour les pauvres, & appliquer de ses propres mains les emplâtres qu'elle avoit faites, sur les bles-

ſures des ſoldats. De ſorte que l'on auroit peine à décider qui des deux étoit le plus digne d'admiration, ou cette belle Gouvernante qui faiſoit ſon plaiſir de ces occupations deſagréables, ou ſon genereux Epoux, de lui voir paſſer des journées entieres parmi les ordures d'un Hôpital. Mais ce que l'on peut dire de certain, c'eſt que Joſebeth conſidera toute ſa vie le ſiége d'Amſterdam comme la ſource de ſa joie, & que Villeneuve ne laiſſa paſſer aucun jour, ſans ſe féliciter lui-même d'avoir fait en la perſonne de Joſebeth une des plus belles conquêtes de tout le Païs-Bas.

FIN.







DON CARLOS, NOUVELLE HISTORIQUE.



Orsque Charles-Quint résolut de quitter ses Etats, pour se retirer dans une solitude, il craignit de laisser son Fils exposé à la bonne fortune de Henry II. dont il avoit ressenti les effets, & il fit Tréve pour cinq ans avec ce Prince. Entre les ouvertures de Paix qui furent faites pendant la Tréve, on proposa de marier le Prince d'Espagne Don Carlos, fils unique de Philippe II. & de Marie de Portugal sa premiere femme, avec Madame Elisabeth fille aînée de France. Cette Princesse étoit fort jeune, mais elle étoit extrêmement formée pour son âge. Comme ce mariage fut résolu avec joie des deux côtez aussi-tôt qu'il fut proposé, elle conçut beaucoup d'estime pour l'Epoux qu'on lui destinoit. Son jeune cœur trouve cette occasion de s'attacher à quelque chose, il s'en fit en secret un agréable amusement, & elle s'engagea insensiblement dans une inclination, qui

donna plus de peine qu'elle ne croyoit à sa vertu. Le Prince d'Espagne n'étoit pas moins content de sa destinée. Comme tout ce qu'on lui disoit de Madame, lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaisir à tout ce que cette idée lui inspiroit d'amour. Le portrait de la Princesse acheva ce que la réputation de sa beauté avoit commencé. On assura qu'il étoit fort ressemblant, & Don Carlos le crut aisément, parcequ'il le souhaitoit. Lorsqu'il consideroit cette peinture, il n'est point de voye qui ne lui vînt dans l'esprit, pour faire sçavoir à Madame ce qu'il pensoit d'elle. Il ne pouvoit souffrir qu'elle ignorât la joie que l'espérance de la posseder répandoit dans son ame. Quelquefois il avoit honte de son bonheur, & il auroit presque souhaité d'avoir le tems de gagner le cœur de cette Princesse, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais comme c'étoit une chose impossible, il lui sembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pû du moins lui faire sçavoir ses différentes pensées.

Cependant les affaires changerent de face, par la rupture de la Tréve. Ce furent les Princes Lorrains qui firent résoudre à la guerre, à la sollicitation de Paul IV. Le but du Pape étoit qu'on fît une puissante diversion en Flandre, pour le dégager du Duc d'Albe, Général d'une Armée Espagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque tems.

La chose réussit de ce côté-là comme on l'avoit projetté : mais il n'en alla pas de même en Flandre. La France y perdit deux batailles, où presque tout ce qu'il y avoit de braves gens dans le Royaume fut pris ou tué, & qui mirent les affaires en si mauvais état, qu'on resolut d'acheter une Paix à quelque prix que ce fût. Cette Paix fut l'ouvrage du Duc de Savoye, Général de l'Armée d'Espagne, & du Connêtable de Montmorency son Prisonnier. Le Connêtable fit considerer à ce Prince, qu'il ne trouveroit jamais une si belle occasion de rentrer dans ses Etats, d'où François I. avoit chassé son pere; & le Duc fit en sorte auprès de Philippe II. que le Traité fut conclu peu de temps après à Château-Cambresis. Il est aisé de juger quelle fut la douleur de Don Carlos quand on rompit la Tréve, & quelle fut sa joie quand on reprit la négociation de la Paix. Cependant cette Paix, qui flattoit si doucement ses esperances, fut ce qui les ruina pour toujours.

Pendant le temps que la négociation dura, Philippe. II. devint veuf, par la mort de Marie Reine d'Angleterre, sa seconde femme. Comme il avoit dessein de se remarier, il fit demander pour lui la Princesse qu'on lui avoit accordée pour son fils. On auroit mieux aimé la donner à l'heritier de la Couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un Prince qui pouvoit être son pere, & dont elle

n'auroit que des Cadets. Mais on ne put honnêtement le refuser. Quoique cette nouvelle fût un coup de foudre pour Don Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de gens, il fut assez maître de lui-même pour empêcher que personne ne pût connoître la douleur qu'elle lui causa. La violence qu'il se fit lui couta cher quand il fut seul. Tout ce que l'amour & la rage peuvent inspirer, lui passa dans l'esprit. Mais comme l'accablement où il étoit, ne lui permettoit pas de rien resoudre ; ni l'état présent de sa fortune, de rien entreprendre, son desespoir se changea insensiblement en mélancolie. De là vint la vie si particuliere qu'il mena depuis, & qui le rendit si odieux au Roi son pere, qui ne se défioit pas du veritable sujet de ce changement, & qui jugeant de son fils par lui-même, attribua le chagrin de ce jeune Prince à quelque impatience de regner. Pour Madame, quoique ce qu'elle avoit dans l'ame pour Don Carlos fût plutôt une disposition à aimer, qu'une passion véritable, la crainte qu'elle eut que ce ne fût effectivement de l'amour, lui donna une défiance d'elle-même, qui ne se peut exprimer. Jusques alors elle avoit eu une curiosité extrême de sçavoir l'effet que son Portrait avoit produit sur Don Carlos, & elle avoit souhaité que le cœur de ce Prince fût encore moins tranquille que le sien : mais dès qu'elle sçut le changement de leur destinée, elle ne craignit

rien tant que d'en être aimée. Quelque douceur qu'il y ait à être belle, elle souhaita que tout ce qu'on disoit de ses agrémens ne fût pas vrai. Dans ces differentes pensées, son esprit n'ayant pas la tranquillité nécessaire pour se tirer de bonne grace d'un pas aussi difficile pour elle, que l'étoit son abord à la Cour d'Espagne, elle retarda son départ, autant que la bienséance le permit. Quoique le Duc d'Albe l'eût épousée au nom de son Maître dès le mois de Juin, elle ne sortit de Paris qu'à la fin de Novembre ; elle s'arrêta dans toutes les belles maisons qu'elle trouva sur sa route, & elle n'arriva en Guyenne qu'à la fin de l'année : Comme si ces retardemens eussent pû faire dans son cœur ce que sa raison n'y faisoit pas. Quand elle fut aux Pyrenées, la Fortune qui se plaît quelquefois à faire les graces qu'on attend le moins, lui donna encore une relâche qu'elle n'espéroit pas.

Antoine de Bourbon Roi de Navarre, étoit chargé de la conduite de la Princesse, & il la devoit remettre sur la frontiere, entre les mains du Cardinal de Burgos, & du Duc de l'Infantade. Ce Roi ne possedoit que la basse-Navarre, parceque la haute avoit été usurpée sur l'Ayeul de sa femme par les Espagnols. Pour ne porter point de préjudice au droit qu'il avoit sur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'endroit qui les sépare, pour la véritable frontiere de l'Espagne ; & il exigea des Députez une de-

claration, comme la remise qu'il feroit de la Princesse en cet endroit, ne pourroit nuire à ses prétentions. La déclaration étoit de trop grande consequence, pour être accordée sans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la réponse sur les lieux. Philippe II. auroit bien souhaité que la Cour de France lui eût épargné cet embarras, & qu'on eût donné la commission à d'autres qu'aux Navarrois: Mais Messieurs de Guise, nouveaux & absolus maîtres des affaires, avoient leurs raisons pour éloigner les Princes du Sang: Comme ils ne cherchoient que des prétextes, ils furent ravis d'en trouver un si plausible, pour se délivrer de celui qui les embarrassoit le plus. Il fallut donc que le Roi d'Espagne prît le parti de satisfaire le Navarrois sur le champ, ou de mettre la chose en negociation, pour obtenir de la Cour de France qu'on le rappellât. Cette derniere voye tiroit en une longueur insupportable à un Prince qui attendoit la plus belle personne du monde pour être sa femme. Ce grand Politique satisfit son impatience amoureuse au préjudice de ses interêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit. La Reine prit le chemin de Madrid, & Don Carlos vint à sa rencontre, accompagné, entr'autres personnes, du jeune Prince de Parme Alexandre Farnese son cousin, & de Rui Gomez de Silva, Prince d'E-

boli, son Gouverneur, & Favori du Roi *a*.

Aux premieres nouvelles que la Reine apprit de l'approche du Prince, des sentimens si opposez s'élevérent dans son ame, & l'agitérent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes, & ne revint que lorsque Don Carlos étoit prêt à l'aborder. Après les premieres civilitez, ces deux illustres personnes, occupées à se considerer l'une l'autre, cesserent de parler, & le reste de la compagnie se taisant par respect, il se fit durant quelque tems un silence assez extraordinaire dans cette occasion. *b* Don Carlos n'étoit pas regulierement bienfait: mais outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle tête du monde, il avoit les yeux si pleins de feu & d'esprit, & l'air si animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fût desagréable. D'abord il fut ébloui de la beauté de la Reine; mais la consideration de ce qu'il avoit perdu en la perdant, changea bien-tôt son admiration en douleur; & prévoyant ce qu'elle lui feroit souffrir, il vint insensiblement à la regarder avec quelque sorte de frayeur. Cependant le Duc de l'Infantade crut que la Reine attendoit par civilité que Don Carlos voulût partir, & que le Prince attendoit par respect qu'elle

a *Le Pere Hilarion de Cosse, Minime, dans l'Eloge de cette Reine.*

b *Brantome, dans Philippe II.*

fit la même chose. Dans cette pensée il avertit la Reine qu'il en étoit tems ; & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne pensoit. Le Prince ayant pris place dans le Carosse de la Reine, il ne leva point les yeux de dessus elle pendant le chemin, & il eut toute la commodité qu'il pouvoit souhaiter de la considerer, & de se perdre. La Reine le remarqua aussi-tôt. Un sentiment secret, dont elle ne fut point la maîtresse, lui fit trouver de la douceur à voir le ravissement de Don Carlos. Cependant elle n'osoit l'observer, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant ; mais enfin leurs yeux, après s'être évitez quelque tems, lassez de se faire violence, s'étant rencontrez par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fideles Interpretes, que Don Carlos dit à la Reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille regards tristes & passionnez, à toute l'obstination & à la grandeur de sa passion. Le cœur de ce Prince, chargé de son secret, & serré de la douleur de son infortune, ne put differer plus long-tems à se soulager ; & comme il crut voir dans l'air interdit & embarassé de la Reine, qu'elle l'entendoit, il en eut une joie si sensible, qu'il en oublia pour quelques momens le bonheur de son pere, & ses propres malheurs. Cette satisfaction lui donna une liberté d'esprit qu'il n'esperoit pas d'avoir au premier abord du Roi & de la Reine :



mais cette Princesse étoit entrée dans une rêverie si profonde durant le chemin, que la présence de son mari ne l'en put retirer. Comme on fut arrivé à Madrid, & que le Roi l'eut reçue à la descente du Carosse; après les premieres cérémonies ordinaires dans ces rencontres, elle se mit à le regarder fixément, sans songer à ce qu'elle faisoit, comme si elle se fût défiée qu'il remarquât le trouble où elle étoit. * Ce Prince bien éloigné de se prévenir du véritable sujet de son embarras, lui demanda avec assez de chagrin, si elle regardoit qu'il avoit déja des cheveux blancs? Ces paroles furent prises à mauvais augure par ceux qui étoient présens & l'on jugea dès lors que l'union de deux personnes si differentes ne seroit pas heureuse.

La Cour d'Espagne, qui avoit écouté les merveilles qu'on disoit de la beauté de la Reine, comme des exagerations ordinaires pour les bonnes qualitez des Princes, fut étonnée que tout ce qu'on en disoit, étoit au-dessous de la vérité. Cette Princesse étoit née toute belle, & elle se trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême jeunesse puisse donner à une beauté parfaite. Toutes les belles personnes ne touchent pas toute sorte de cœurs; mais la Reine fut également adorée parmi le Peuple, & dans la Cour.

* *Brantome dans son Discours sur cette Reine.*



Autant de fois qu'elle ſortoit en public, c'étoient autant de triomphes pour elle. Il étoit ſi difficile de la voir ſans l'aimer, que c'eſt encore aujourd'hui une tradition dans la Cour d'Eſpagne, * qu'il n'y avoit point d'homme ſage qui oſât la conſiderer en face. Enfin s'il eſt vrai que la beauté ſoit une eſpece de Royauté naturelle, on peut dire que jamais Reine ne fut plus Reine qu'elle. Il étoit malaiſé que l'heureux Epoux qui poſſedoit tant d'appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manieres de cette Princeſſe lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toujours une douceur attirante, également éloignée de la rebutante ſéverité des Eſpagnoles en public, & de leurs emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois ſon bonheur, en faiſant réflexion ſur ces choſes; mais c'étoit ſeulement en lui-même: car il ne jugea pas qu'il fût de ſa grandeur de laiſſer connoître à cette jeune perſonne, le foible qu'il ſentoit pour elle. Si elle en eût ſoupçonné quelque choſe, elle auroit bien-tôt perdu cette penſée, en conſiderant le peu de confiance que ce Prince lui témoignoit, ſon air auſtére, & ſa regularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ſes careſſes, comme s'il eût craint d'être vû d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres gens le voyoient. Cette conduite ſi peu tendre

* *Brantome dans ſon Eloge.*

en apparence, ſi éloignée de l'agréable déréglement d'eſprit, qui accompagne d'ordinaire les paſſions ſatisfaites, ne répondoit pas à l'idée que la Reine avoit de la vie que doivent mener deux nouveaux mariez, aſſez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc ſon mari comme un homme dont elle ne poſſedoit que le corps, & dont l'ame n'étoit remplie que des deſſeins de ſon ambition, & de la meditation de ſa politique. Cependant elle en étoit ſi fort aimée, que la jouïſſance augmenta ſa paſſion, bien loin de la diminuer : ſoit que la poſſeſſion qui raſſaſie ſi pleinement les deſirs de la plûpart des maris, ne ſervît qu'à irriter les ſiens, en lui découvrant des agrémens cachez, & des beautez toutes nouvelles, ou ſeulement que le ſecret qu'il lui faiſoit de ſon amour, en redoublât la violence.

Cependant Don Carlos étoit dans une inquiétude effroyable de ſçavoir comment il étoit dans l'eſprit de la Reine. Quoique lorſqu'elle le regardoit, il lui ſemblât voir dans ſes yeux une langueur ſecrette & paſſionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres tems, il n'oſoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut gueres ſeule pendant que les réjouïſſances des Nôces durerent, il fut long-tems ſans pouvoir l'entretenir en particulier : Mais enfin la fortune qui ſe plaît à favoriſer les deſſeins qui ne peuvent avoir que des ſuites funeſtes, lui en



fit naître une occasion lorsqu'il l'esperoit le moins.

Comme le Roi n'étoit arrivé en Espagne que peu de tems avant la Reine, il n'avoit point encore rendu les derniers honneurs au corps de l'Empereur, qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le Monastere des Hieronymites, où il avoit fini ses jours. La Reine fut bien aise d'accompagner son mari dans ce voyage, pour voir un païs qu'on disoit être le plus bel endroit de toute l'Espagne. Les Hieronymites de S. Just sont situez dans une vallée, à l'entrée de l'Estramadure, qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la frontiere de Castille, jusqu'à celle de Portugal. Cette vallée est environnée de collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits les moins fertiles sont couverts de ces bois d'éternelle verdure, qui ne se trouvent que dans les païs chauds. Mille ruisseaux qui naissent parmi ces bois, se vont rendre, après plusieurs détours, dans le fleuve qui traverse la plaine ; & le terroir qui s'abreuve de cette grande quantité d'eaux vives, a jetté de tout tems un nombre infini d'Orangers, de Citroniers, & d'autres arbres semblables, qui croissent sous cet heureux climat. Ces eaux entretiennent, au plus fort de l'Eté, sous les ombrages de ce desert, une fraîcheur que tout l'artifice des hommes ne sçauroit produire ailleurs, & la verdure dont elles sont bordées, à un éclat si vif, que la Peinture n'en a jamais

mais composé de si belle. La Cour étant arrivée dans cette solitude, que Charles-Quint avoit rendue si fameuse par sa retraite; après avoir satisfait aux premiers devoirs de piété, le Roi voulut voir un jeune Religieux que son pere avoit beaucoup aimé; & entr'autres choses, il fut curieux de sçavoir l'origine de cette amitié. On lui conta comment l'Empereur allant un matin éveiller à son tour les autres Religieux, il trouva celui-ci, qui étoit encore Novice, enseveli dans un si profond sommeil, qu'il eut bien de la peine à le faire lever: Que le Novice se levant enfin à regret, & encore à moitié endormi, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il devoit bien se contenter d'avoir troublé le repos du monde, tant qu'il y avoit été, sans venir encore troubler le repos de ceux qui en étoient sortis; & que cette réponse avoit paru si plaisante à l'Empereur, qu'il l'avoit toujours aimé depuis. Après quelques autres discours, tout le monde se sépara dans cet agréable desert; & la Reine qui étoit fatiguée du voyage, demeura presque seule avec Don Carlos. Comme ce qui resta près d'eux, n'étoit pas d'un rang à se mêler dans leur entretien, Don Carlos ravi de cette occasion, lui proposa de se reposer dans un petit bois d'Orangers qui étoit derriere l'appartement de l'Empereur. Ils y furent; & le Prince qui craignoit d'être interrompu, commença aussi-tôt la conversation avec une liberté d'esprit dont il fut lui-même

surpris, & qui fit presque perdre à la Reine le soupçon qu'elle avoit de son dessein. D'abord il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choses qu'il avoit à lui dire, & de croire qu'il ne lui seroit jamais d'autre peine que celle de les écouter. Ensuite il la pria de se souvenir du tems qu'ils étoient destinez l'un pour l'autre, & de considerer quelle impression une espérance si charmante avoit dû faire sur son cœur. Il vous est aisé de juger, Madame, continua-t'il, que votre vûe n'a pas effacé cette impression, & je sens bien qu'elle ne s'effacera jamais. La Reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaisir à voir un homme dans des sentimens si passionnez pour elle, & que personne n'avoit encore osé lui témoigner. Mais ensuite, faisant réflexion sur les paroles de Don Carlos, elle en comprit si bien la force, & elles lui donnerent une idée si funeste de l'état de l'ame de ce Prince, qu'il lui fit beaucoup de pitié. Elle lui avoua que l'estime qu'elle avoit conçue pour lui, pendant le tems qu'elle étoit destinée à être sa femme, ne lui permettoit pas de regarder sans douleur ce qu'elle lui voyoit souffrir, & de lui refuser les consolations qu'elle pouvoit lui donner sans offenser son devoir. Le Prince lui répondit, qu'il ne prétendoit que celle de la voir, & de lui parler : mais la Reine, qui craignoit peut-être de dire plus qu'elle ne vouloit, se leva à ces mots, & s'avançant vers le Prince de Parme & Rui Gomez,

qui venoient à eux, elle dit seulement à Don Carlos, que s'il étoit sage, & s'il l'aimoit, il la fuiroit, bien loin de la chercher. Don Carlos fut extrêmement satisfait d'avoir déclaré sa passion, & son esprit parut aussi libre depuis, qu'il étoit inquiet auparavant. La Reine le remarqua d'abord. Comme il n'est point de forme sous laquelle l'amour ne se déguise pour s'insinuer dans un cœur, non pas même celle de la raison & de la vertu, elle se croyoit obligée & par prudence, & par générosité, à tenir secrette la passion de ce Prince. Dans cette pensée, elle ne put s'empêcher de lui faire connoître qu'elle regardoit le changement de son humeur, comme un effet de sa discretion. Don Carlos prit la liberté de l'en faire souvenir la premiere fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la Cour à Madrid, & il l'assura avec un plaisir extrême, qu'il n'y avoit point d'humeur ni de conduite si opposée à son naturel, que sa passion ne pût aisément lui faire prendre. Ensuite ils se firent avec une joie incroyable toutes les confidences qu'ils se pouvoient faire. Don Carlos conta à la Reine tout ce qui s'étoit passé dans son cœur & dans son esprit, depuis la premiere fois qu'il avoit oui parler d'elle. Elle lui fit à son tour l'histoire de son enfance, avec mille petites particularitez, qui occuperent aussi agreablement toute leur attention, qu'elles auroient paru ennuyeuses à des gens indifferens. Seulement, quand elle fût à la réso-

lution de leur mariage, elle ne s'étendit pas sur les sentimens qu'elle avoit eus dans cette occasion, avec autant de liberté que le Prince avoit fait sur les siens; mais la violence qu'il vit qu'elle se faisoit pour les cacher, lui en dit plus qu'elle n'en taisoit. C'étoit dans ces agréables entretiens, que ces illustres personnes passoient le tems qu'elles pouvoient être ensemble, quand la Fortune, qui se lassoit déja de les favoriser, engagea Don Carlos dans une avanture, qui fut la premiere origine de leurs malheurs.

De toutes les Dames à qui la beauté de la Reine donna de l'envie, il n'y en avoit point qui eût tant de sujet de la haïr que la Princesse d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus spirituelle personne de la Cour; & tant par cette raison, qu'à cause de la faveur de Rui Gomez son mari, elle y tenoit le premier rang. Elle aimoit également la grandeur & les plaisirs. Comme elle attendoit toutes choses des charmes de sa personne, & de ceux de son esprit, elle avoit d'abord fait dessein sur le cœur du Roi: Mais la beauté de la Reine ayant rendu vain son projet, elle entreprit de se faire aimer de Don Carlos, ne croyant pas trouver dans le cœur du Fils, le même obstacle qui l'avoit empêché de réussir auprès du Pere. Rui Gomez, en qualité de Gouverneur du Prince, logeoit dans le même appartement que lui. La Princesse d'Eboli sa femme, outre cette commodité de voir Don Carlos, avoit souvent occa-

sion de l'obliger, en le racommodant avec son mari, avec qui il se brouilloit tous les jours. Don Carlos, qui étoit fort généreux, & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de reconnoissance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables dispositions faisant bien esperer à la Princesse de son entreprise, elle trouva bien-tôt une occasion pour amener ce Prince où elle vouloit.

L'admiration qu'il avoit pour la Reine lui avoit donné quelque sorte de mépris pour toutes les autres femmes. On sçait d'ailleurs que la plûpart des jeunes gens de cette qualité aiment naturellement à se divertir de tout le monde; & la flaterie de ceux qui les élevent, les accoutume à ces sortes de jeux desobligeans, au lieu de les en corriger. Don Carlos, qui n'étoit pas exempt de tous les défauts de son âge & de sa condition, & le Prince de Parme encore plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque plaisanterie de cette nature à des femmes de la premiere qualité qui s'en plaignirent, la Princesse d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui Gomez, qu'il n'en parleroit point au Roi. Le soir même cette femme se trouvant seule chez elle dans un Cabinet avec Don Carlos, elle se mit à lui reprocher le peu de consideration qu'il avoit pour les Dames, & après lui avoir fait plusieurs railleries sur ce sujet, elle conclut qu'il falloit que l'amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte, pour lui pardonner ces for-

tes de choses. Le Prince qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé par reconnoiſſance de lui témoigner beaucoup d'amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raiſon qu'elle ne croyoit de s'employer pour lui, puiſque le peu de conſideration qu'il avoit pour les autres femmes, venoit de ce qu'elle avoit épuiſé toute l'eſtime dont il étoit capable pour le ſexe. La Princeſſe charmée de ces paroles, qu'elle prit pour une déclaration d'amour, lui répondit d'une maniere qui lui ouvrit les yeux, & lui fit connoître ſa bonne fortune. D'abord il crut s'en prévaloir. Il lui ſembla que jamais infidelité n'avoit été plus excuſable que celle qu'il alloit commettre. Cette Princeſſe étoit de ces femmes, qui ſans avoir tous les traits fort reguliers, ont quelque choſe de plus touchant que beaucoup de beautez régulieres. Mais quelque dangereuſe qu'elle fût, Don Carlos étoit encore plus rempli de la paſſion qu'il avoit pour la Reine. Son imagination la lui repreſenta dans cet inſtant avec les graces & la douceur qui faiſoient paroître groſſieres toutes les autres Beautez en comparaiſon de la ſienne; & le charme de cette idée lui fit tout d'un coup regarder la Princeſſe avec un mépris auquel elle n'avoit pas ſujet de s'attendre. Il reçut pourtant ſes avances de la maniere la plus obligeante qu'il ſe pouvoit, ſans y répondre: Mais elle connut bien qu'il témoignoit de la tendreſſe qu'il n'avoit pas. Une femme

qui s'est vûe dans cet état, ne l'oublie jamais, & ne s'en souvient qu'avec rage, si elle n'a sujet de s'en souvenir avec plaisir. On verra les effets que cette rage produisit dans le cœur de la Princesse d'Eboli. Cependant l'Amour qui eut pitié de son avanture, fit monter un nouveau personnage sur le théatre de cette Cour, pour réparer la fauté de Don Carlos.

Ce fut Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, que le Roi rétira environ ce tems des mains d'un Seigneur Espagnol, qui l'avoit élevé comme si c'eût été son fils. Quoique ce jeune Prince l'eût toujours crû ainsi, il avoit autant de fierté & d'ambition que s'il eût sçû ce qu'il étoit. Lorsque cet Espagnol, qui passoit pour être son pere, se jetta à ses pieds, avant que de le présenter au Roi, Don Juan le regarda dans cette posture, avec autant de tranquillité que s'il se fût attendu dès long-tems à ce changement. Ne voyant rien dans le nouveau rang où il entroit, qui fût au-dessus de son courage, il n'en fut point ébloui, & toute la Cour vit avec admiration le fils de Don Louis Quisciada s'accoûtumer en moins de demie-heure à faire le fils d'Empereur.

Ce nouveau Prince n'étant pas d'humeur à prendre les précautions nécessaires pour défendre son cœur contre les charmes de la Reine, il en devint amoureux aussi-tôt qu'il la vit. Soit que cette passion flatât sa vanité, ou qu'il esperât de

la faire servir à sa fortune; quand il s'en apperçut, il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il étoit naturellement dissimulé, il lui fut aisé de cacher l'empressement qu'il témoignoit pour la Reine, sous le prétexte de lui faire sa cour. Son assiduité incommoda bien-tôt Don Carlos; & quoique cette Princesse voulût lui persuader qu'elle étoit bien-aise que cet obstacle rendît leurs entretiens moins libres, puisqu'elle en seroit moins exposée à ses tendresses, elle prit dès lors une aversion pour Don Juan, dont elle ne voulut point examiner la raison.

Il n'est point de rencontre dans la vie, où la dissimulation soit de si grand usage qu'en amour, ni où il soit plus difficile de dissimuler. Le Prince ne put pas être toujours si absolument maître de son chagrin, quand la presence de Don Juan l'embarrassoit, que ce dernier n'en vît à la fin quelque chose. Comme il n'est rien de si pénétrant que les yeux d'un rival, il en eut bien-tôt deviné le sujet. Cette connoissance le jetta dans une curiosité extrême de sçavoir si la passion du Prince étoit connue de la personne qui la causoit, & si elle y répondoit. Pour s'en éclaircir, il resolut de faire l'amoureux d'une Françoise de chez la Reine, qui étoit assez bien faite, pour rendre cette feinte vrai-semblable, & qui paroissoit être mieux près d'elle que ses autres femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre; mais il ne put tirer d'elle le secret

secret de sa Maîtresse, qu'elle ne sçavoit pas; car la Reine bien éloignée de le confier à personne, auroit voulu se le pouvoir cacher à elle-même. Il prenoit pretexte d'entretenir cette fille, afin de laisser Don Carlos seul avec la Reine, & il devint insensiblement aussi commode, qu'il l'avoit été peu jusqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en se mêlant dans leurs entretiens, parce qu'ils seroient en garde contre lui, & que son assiduité ne feroit que le rendre plus haïssable, & l'éloigner d'avantage de leur confidence, dans laquelle il souhaitoit passionnément d'entrer. La Reine paroissoit si reservée, qu'il desespera de s'insinuer dans la sienne. Il entreprit donc de gagner celle du Prince, dont le naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce dessein il changea entierement de conduite à son égard. Il n'usa plus de la familiarité que la qualité d'Oncle lui donnoit, & il devint le plus respectueux de ses Courtisans. Il menageoit si adroitement les occasions de faire remarquer les bonnes qualitez de Don Carlos, que ce Prince à qui cette estime n'étoit pas suspecte de flatterie, parce qu'il sentoit qu'il la méritoit, vint insensiblement à croire que son Oncle l'aimoit. Don Carlos prit même dans la suite beaucoup de confiance en lui: mais comme celle d'un honnête homme qui aime véritablement, ne s'étend jamais jusqu'au secret de son amour, quand il

eſt bien traité, le Prince confia à la fin toute choſe à ſon Oncle, hors la ſeule qu'il vouloit ſçavoir.

Don Juan deſeſperé de ne rien découvrir, réſolut de prendre conſeil de quelqu'un qui eût plus d'expérience que lui dans cette matiere. Comme c'étoit le Prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plû d'abord à la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſçavoit pas que la Reine dût être fatale à tous ſes deſſeins. Toutefois elle n'empêcha pas entierement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Don Juan étoit de ces naturels heureux, qui ne ſont ſenſibles à la beauté que dans la vûe des plaiſirs qu'elle peut donner; & celle de la Princeſſe d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ſes ſens, ſi elle n'alla pas juſqu'à ſon cœur, comme celle de la Reine. D'ailleurs il conſidera la Princeſſe comme une perſonne dont les avis lui pouvoient beaucoup ſervir dans une Cour où toutes choſes lui étoient nouvelles. Il prévint par ſes empreſſemens les témoignages de bonne volonté qu'elle cherchoit à lui donner; & il parut ſi tranſporté de joie aux premieres marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainſi ils eurent bien-tôt lié un commerce d'autant plus agréable, que le cœur n'y avoit pas aſſez de part pour en troubler les plaiſirs par les jalouſies, & par les autres délicateſſes inquietes que les grandes paſſions inſpirent.

Don Juan vivant de cette ſorte avec la Princeſſe d'Eboli, il reſolut de s'ouvrir à elle de ce qu'il ſçavoit de la paſſion de Don Carlos. On jugera aiſément de la joie qu'elle eut d'apprendre cette nouvelle. Elle en fut ſi occupée, qu'elle ne fit aucune réflexion ſur l'interêt que Don Juan prenoit au cœur de la Reine. Elle lui conſeilla ſeulement de continuer à obſerver toutes choſes, parceque quelque circonſpect qu'on ſoit, il eſt impoſſible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on eſt veritablement touché. De même qu'elle n'examina point l'interêt qu'il prenoit dans cette affaire, il n'examina point auſſi la chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il penſa, ſans approfondir davantage, que c'étoit un effet de la complaiſance qu'elle avoit pour lui, & de la curioſité ordinaire à ſon ſexe. Il y a apparence que deux perſonnes ſi éclairées auroient bien-tôt découvert ce qu'elles avoient tant d'interêt de ſçavoir, ſans un accident qui rompit toutes leurs meſures, en éloignant Don Carlos de la Cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de reprendre les choſes de plus haut.

* Entre les bruits qui avoient couru dans le monde ſur la retraite de l'Empereur, le plus étrange fut, que le commerce continuel qu'il avoit eu avec les Proteſtans d'Allemagne, lui avoit donné

* *M. de Thou, Aubigné, &c.*

quelque inclination pour leurs sentimens, & qu'il s'étoit caché dans une solitude pour avoir la liberté de finir ses jours dans des exercices de pieté conformes à ses dispositions secrettes. On disoit qu'il ne pouvoit se pardonner à lui-même le mauvais traitement qu'il avoit fait aux braves Princes de ce parti, que le sort des armes mit sous sa puissance. Leur vertu, qui dans leur malheur faisoit honte à sa fortune, avoit fait naître insensiblement dans son ame quelque sorte d'éstime pour leurs opinions. Il n'osa plus condamner une Religion, à qui de si grands Personnages faisoient gloire de sacrifier tout ce que les hommes ont de plus precieux. Cette estime parut par le choix qu'il fit de personnes toutes suspectes d'héréfie, pour sa conduite spirituelle, comme du Docteur Cacalla son Predicateur, de l'Archevêque de Tolede, & sur tout de Constantin Ponce Evêque de Drosse, & son Directeur. On a sçu depuis que la Cellule où il mourut à Saint Just, étoit remplie de tous côtez d'écriteaux faits de sa main, sur la Justification & sur la Grace, qui n'étoient pas fort éloignez de la doctrine des Novateurs. Mais rien ne confirma tant cette opinion que son Testament. Il n'y avoit presque point de legs pieux, ni de fondation pour des Prieres; & il étoit fait d'une maniere si differente de ceux des Catholiques zelez, que l'Inquisition d'Espagne crut avoir droit de s'en formaliser,

Elle n'oſa pourtant éclater avant l'arrivée du Roi : mais ce Prince ayant ſignalé ſon abord en ce pays par le ſupplice de tous les Partiſans de la nouvelle opinion, l'Inquiſition devenue plus hardie par ſon exemple, attaqua premierement l'Archevêque de Tolede, puis le Predicateur de l'Empereur, & enfin Conſtantin Ponce. Le Roi les ayant laiſſé empriſonner tous trois, le Peuple regarda ſa patience comme le chef d'œuvre de ſon zele pour la véritable Religion; mais tout le reſte de l'Europe vit avec horreur le Confeſſeur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel ce Prince étoit mort, & qui avoit comme reçu dans ſon ſein cette grande ame, livré au plus cruel & au plus honteux des ſupplices, par les mains mêmes du Roi ſon fils. En effet, dans la ſuite de l'inſtruction du procès, l'Inquiſition s'étant aviſée d'accuſer ces trois Perſonnages d'avoir eu part au Teſtament de l'Empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu avec ce Teſtament. Le Roi ſe réveilla à cette Sentence, comme à un coup de tonnerre. D'abord la jalouſie qu'il avoit pour la gloire de ſon pere, lui fit trouver quelque plaiſir à voir ſa mémoire expoſée à cet affront: mais depuis ayant conſideré les conſequences de cet attentat, il en empêcha l'effet par les voyes les plus douces & les plus ſecrettes qu'il put choiſir, afin de ſauver l'honneur du S. Office, & de ne faire aucune brêche à l'autorité de ce Tribunal. Pour Don

Carlos, aux premieres nouvelles qu'il apprit de cette affaire, il traita la chose de raillerie, mais voyant que l'Inquisition continuoit sa poursuite, il en conçut une indignation proportionnée à ce qu'il devoit à la mémoire de l'Empereur. Pour comprendre l'interêt particulier qu'il y prenoit, il faut sçavoir que ce grand Personnage, qui entr'autres qualitez heroïques possedoit souverainement celle de se connoître en hommes, avoit conçu des esperances extraordinaires de son Petit-fils. Quand il se retira en Espagne, il le voulut avoir auprès de lui: & c'est en cette excellente Ecole de sagesse & de magnanimité, que Don Carlos s'étoit confirmé dans son amour naturel pour la gloire, & pour la vertu heroïque. L'envie de répondre dignement aux soins de cet auguste Precepteur, lui avoit en quelque sorte meuri l'esprit avant l'âge, & fait produire des fruits qui n'étoient pas à esperer dans cette saison. L'Empereur avoit sçu manier le naturel vif & ardent du Prince, avec tant d'art & de souplesse, qu'il l'avoit temperé visiblement en peu de temps. Mais comme il étoit à craindre que cette grande ardeur d'ame ne se portât au mal, si on la vouloit reprimer entiérement, il lui avoit donné tout l'essor qui lui étoit necessaire, en la tournant du côté de la gloire, dont on peut dire que ce sage Gouverneur abandonna toutes les beautez à la violence des desirs de son Disciple.

Il est aisé de juger que cette éducation avoit inspiré une amitié extraordinaire à Don Carlos pour l'Empereur son Ayeul ; & que c'étoit attaquer le Prince par un endroit bien sensible, que de vouloir flétrir la mémoire de cet illustre Mort. Don Juan & le Prince de Parme, interessez comme lui dans cette glorieuse mémoire. n'en furent pas moins irritez. Ils blâmerent tous trois la foiblesse du Roi, qui ne resistoit pas à cette insolence avec toute la fermeté qu'ils auroient souhaité ; & ils en conçurent pour lui un mépris qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encore trop jeunes pour comprendre que les Rois les plus absolus n'ont point de droits qui soient si sacrez dans l'esprit des Peuples, que ceux de la Religion, ils parlerent publiquement de l'entreprise de l'Inquisition, avec tout l'emportement que des gens de cette qualité pouvoient avoir pour un sujet si légitime, & ils menacerent d'exterminer le saint Office & ses Suppôts. Le Peuple qui apprit ces emportemens par l'artifice des Inquisiteurs, & qui n'avoit encore rien vû de semblable depuis leur établissement, en témoigna un ressentiment extrême. Le Roi vit d'abord les consequences de leur indignation ; mais comme il avoit sçû que les Princes s'étoient emportez jusqu'à blâmer sa conduite, il ne voulut pas leur en parler lui-même, de peur de s'attirer quelque réponse peu respectueuse. Rui Gomez, qu'il chargea

de cette commiſſion, s'en acquitta avec toute la force que l'importance de la matiere méritoit. Don Juan & le Prince de Parme, qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que Don Carlos, ſe rendirent à ſes remontrances. Comme l'ambition étoit leur paſſion dominante, ils eurent toute la douleur imaginable d'avoir mis un obſtacle auſſi conſidérable à leur fortune, que de s'être attiré la haine des Inquiſiteurs, & celle des Peuples, qui la ſuivroit. Le Prince au contraire, dont le naturel s'irritoit par les difficultez, ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raiſon. Cependant le Docteur Cacalla fut brûlé vif, avec un fantôme qui repreſentoit Conſtantin Ponce, mort quelques jours auparavant dans la priſon. Le Roy fut contraint de ſouffrir cette execution, pour obliger le ſaint Office de conſentir que l'Archevêque de Tolede appellât à Rome, & de ne parler plus du Teſtament de l'Empereur.

Cet accommodement appaiſa Don Carlos, mais il n'appaiſa pas les Inquiſiteurs. Comme cette ſorte de gens ne pardonne jamais, ils exciterent des murmures ſi grands parmi le Peuple, que quelque ſoin que le Roi apportât, il ne put faire ceſſer ce bruit qu'en éloignant les Princes pour quelque tems. L'Univerſité d'Alcala étoit alors dans ſon plus grand éclat, & toutes les perſonnes conſidérables qui alloient en Eſpagne, viſitoient cette excellente Academie. Le Roy

feignit que les Princes avoient la même curiosité, & il prit pretexte de hâter ce voyage, sur ce que le Prince de Parme devoit partir dans peu de tems, sous la conduite du Comte d'Egmont, pour s'aller marier en Flandres. Lorsque Don Carlos eut appris cette résolution, & qu'il vit qu'il falloit quitter la Reine, il commença de comprendre l'abîme où il s'étoit précipité, & l'interêt de son amour arracha de son ame le repentir de sa conduite, que l'interêt de sa fureté & de sa grandeur n'en avoient jamais pû tirer. Le Roi qui ne pouvoit se separer de Rui Gomez, obligea le Comte d'Egmont à prendre la place de ce Favori auprès des Princes durant ce voyage d'Alcala. Ce Comte étoit l'un des plus accomplis Capitaines de son siecle. Il étoit tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise dans la derniere guerre aux Batailles de Saint Quentin & de Gravelines; & de tant de grands hommes que l'Ecole de Charles-Quint avoit formez, aucun n'avoit eu plus de part à l'estime de cet Empereur. La Duchesse de Parme prévoyoit l'orage qui s'eleva depuis dans les Provinces que le Roy son Frere avoit confiées à sa conduite. Elle jugea à propos de lui faire representer les inconveniens qui étoient à craindre des nouveautez qu'il y vouloit introduire. Cette Commission demandoit un homme de la qualité & de la profession du Comte d'Egmont, accoutumé à parler aux Princes avec cette

noble liberté qui leur est si utile, & dont si peu de gens sont capables. Don Carlos qui aimoit naturellement les hommes extraordinaires, engagea le Comte à raconter durant le chemin la derniere Bataille où il avoit commandé. Le Comte charmé de sa curiosité, y satisfit pleinement; & Don Carlos témoigna une impatience extrême de se voir en état de faire des choses semblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il assûra le Comte d'Egmont, que si les brouilleries de la Flandre venoient à quelque guerre ouverte, comme la Gouvernante sembloit l'apprehender, rien ne pourroit l'empêcher de se rendre dans ces Provinces, pour y apprendre son métier auprès de lui.

Le voyage des Princes ne fut pas long. La Ville d'Alcala fit present à Don Carlos d'un cheval de grand prix, mais aussi furieux qu'il étoit beau. Le Prince ayant souhaité de le voir manier, il fut mal satisfait de tous ceux qui le travaillerent, & voulut lui-même le monter. Ce cheval, qui avoit déja la bouche fort échauffée, prit de l'ardeur dès que le Prince l'eut un peu poussé, & s'emporta avec tant de violence, que Don Carlos jugea à propos de se jetter à terre: mais il le fit si malheureusement, qu'il demeura pour mort sur la place: & bien qu'il revînt à lui quelques heures après, quand les Medecins eurent examiné une playe qu'il s'étoit faite à la tête, ils desespererent de sa vie. Dans cette extrêmité, il envoya

le Marquis de Posa son Favori, porter ses derniers adieu à la Reine. La Princesse d'Eboli se rendit auprès d'elle au premier bruit de cet accident, pour voir de quelle maniere elle le recevroit. La dissimulation de la Reine, qui n'étoit pas préparée à une épreuve si rude, l'abandonna à cette nouvelle; & quoique sa bouche accoutumée à se taire, ne permît pas à sa douleur de se déclarer par des plaintes, son silence & son accablement en dirent plus que toutes les paroles imaginables n'auroient fait. Toutesfois quelque grande que parût son affliction, on avoit toujours vû tant d'amitié entr'elle & Don Carlos, que personne n'en fut surpris: Mais la Princesse d'Eboli, qui ne se connoissoit qu'en amour, ne put comprendre que le desespoir de la Reine ne fût qu'un effet d'amitié. Cependant le Peuple, inspiré par les Inquisiteurs, ne témoigna aucun déplaisir de ce malheur. Il le regarda comme une punition divine & manifeste de l'impieté de Don Carlos. La Reine, qui ne croyoit pas avoir plus rien à ménager, ne put se refuser la triste consolation de faire sçavoir à ce prince le funeste état où il la laissoit. Elle lui écrivit tout ce que l'amitié & le desespoir peuvent suggerer de plus tendre & de plus touchant; & elle fit repartir le Marquis de Posa, avec ordre de lui rapporter d'abord sa Lettre, s'il n'arrivoit à Alcala qu'après la mort de Don Carlos.

Cette Lettre remplit l'ame de ce Prince d'une joie si extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de danger, le Roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'animosité du Peuple devoit être appaisée par cette cruelle avanture. La premiere fois que la Reine vit Don Carlos, elle lui demanda sa Lettre; mais quelque effort qu'elle fît pour la ravoir, le Prince à qui ce témoignage de son affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obstina toujours à la garder, ne se défiant pas que cette Lettre dût encore décider de sa vie.

Il trouva la Princesse grosse à son retour, & cette grossesse irrita sa jalousie à un tel point, & il lui en fit des plaintes si bizarres, & si déraisonnables, que tout autre qu'elle auroit crû qu'il avoit perdu l'esprit. Pendant qu'il acheva de guerir, elle accoucha de l'illustre Archiducheffe de Flandres, qui fut l'heritiere de sa beauté & de son esprit, aussi-bien que de son nom. Peu de temps après elle tomba dangereusement malade de la petite verole, mais les vœux des Peuples furent si puissans, qu'elle en sortit non seulement avec plus de santé, mais aussi * plus belle qu'auparavant. A peine Don Carlos eut le temps de lui en témoigner sa joie, qu'il fallut qu'elle partit pour Bayonne, où la Cour de France s'étoit avancée pour la recevoir, & où les charmes de sa con-

* *Brantome, au Discours de cette Reine.*

versation & de sa sage conduite ne firent pas naître moins d'admiration dans les esprits, que sa beauté y causa de desordres dans les cœurs. Don Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers empêchemens que le sort faisoit naître l'un après l'autre pour interrompre son commerce avec la Reine, lorsque ce dernier voyage, après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre, leur attira une affaire qui troubla la douceur de leur vie par des obstacles qui ne cesserent jamais.

* La Reine de Navarre Jeanne d'Albret, veuve du Roi Antoine, s'étoit déclarée pour la nouvelle Religion depuis quelque temps, & cette Princesse gouvernoit ses sujets avec une pieté qui étoit l'exemple de toute sa secte, & avec une justice qui n'avoit peut-être jamais été vûe dans une Cour de Roi. Son Fils, qu'elle élevoit dans la même croyance, étoit regardé dès lors par les Religionaires de France, comme leur Protecteur. Les Espagnols voyant que les prétentions de cette Maison sur la haute Navarre, tomboient entre les mains de cet Enfant, nourri dans une haine hereditaire contre eux, aigri par la difference des Religions, & soutenu d'un parti aussi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors; pour se délivrer de toutes ces craintes, ils résolurent d'enlever ce jeune Prince, avec la Reine sa mere & la Princesse sa sœur,

* *M. de Thou.*

au milieu de leurs Etats, & de les transporter en Espagne entre les mains de l'Inquisition. Les Chefs du parti Catholique de France, d'intelligence avec le Duc d'Albe, pour priver le parti Huguenot d'un appui aussi considerable que celui de cette Maison, s'engagerent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'heureux succès de cette entreprise.

Un fameux scelerat, nommé le Capitaine Dominique, Bearnois de naissance, fut chargé de l'exécution, à cause de la parfaite connoissance qu'il avoit du pays. Une partie des Troupes qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour passer en Barbarie, devoit s'avancer jusqu'à Tarragone. Depuis cette Ville, il étoit facile de conduire secretement par les montagnes un Corps de Cavalerie considerable, pour surprendre la Reine & ses Enfans à Pau en Bearn où ils faisoient leur residence, & où ils n'avoient presque pour toute garde que le cœur de leurs sujets. Mais les grandes destinées du jeune Prince rendirent vain cet attentat si bien concerté. Elles le reserverent pour être quelque jour le Restaurateur de la France, & la Terreur des Espagnols. Peu de temps avant le voyage de Bayonne, le Capitaine Dominique, assisté de quelques Gouverneurs François de la Frontiere, dépendans de ceux qui le faisoient agir, avoit disposé toutes les choses qui étoient necessaires sur les lieux

pour son dessein. Depuis il étoit passé en Espagne, où il alloit prendre les ordres du Duc d'Albe, pour faire avancer les Troupes destinées à l'execution. Le Duc qui étoit à Albe, après avoir conferé avec lui, le renvoya au Roi; qui tenoit les Etats à Mouson. Le Capitaine tomba dangereusement malade en y allant, & il fut contraint de s'arrêter à Madrid, par où il avoit fallu passer. Durant son mal il fut secouru de toutes choses par un François, domestique de la Reine, & qui étoit de même pays que lui. Ne sçachant comment témoigner sa reconnoissance, il lui échappa un jour de dire que sa vie étoit de plus grande importance qu'il ne sembloit, & que les soins qu'on en prenoit seroient quelque jour récompensez magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire, & elles donnerent curiosité à son ami de pénétrer le mystere qu'elles enfermoient. Le Capitaine ne put rien refuser à un homme à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la mort lui eût inspiré quelque repentir de son crime, ou que son mal lui eût troublé l'esprit, il paya de son secret les services qu'il avoit reçus. Cet ami en avertit le même jour la Reine sa maîtresse, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite amitié avec la Reine de Navarre. Au recit de cet horrible complot, elle ne put retenir ses larmes; & pendant que

le Capitaine guerit, & qu'il acheva de regler avec le Roi tout ce qui regardoit son entreprise, elle en fit donner avis en Bearn & à Bourdeaux, où la Reine sa mere étoit alors. L'entreprise ayant manqué de cette sorte, la Reine conduite par le Duc d'Albe, alla joindre la Cour de France à Bayonne. Cette Cour étoit partagée en deux factions, presque aussi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des Huguenots leurs ennemis communs. Quoiqu'elles fussent toutes deux Catholiques, l'une s'attribuoit particulierement cette qualité. C'étoit celle dont les amis du Duc d'Albe, premiers auteurs de la conjuration de Bearn, étoient les Chefs. Comme ils jettoient déja les fondemens de la Ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande union avec les Espagnols. Mais il n'en étoit pas de même de l'autre faction, qui étoit celle du Roi, & dont la Reine Mere, Catherine de Medicis, étoit le chef. Cette femme avoit l'indépendance pour unique but de sa conduite. Elle sçavoit que toutes les liaisons étroites avec les Espagnols, étoient des esclavages, & elle n'avoit de confiance au Roi son gendre, & en ses Ministres, qu'autant que la bienséance l'y obligeoit. Cependant, quelque réservée qu'elle fût, comme les complices du Duc d'Albe avoient un commerce familier avec elle pour d'autres intrigues, ils remuerent tant de machines à cette entrevûe de Bayonne,
&

& ils mirent tant d'espions autour d'elle, qu'ils sçurent à la fin certainement, que c'étoit la Reine d'Espagne qui avoit ruiné leur entreprise: mais ils ne purent jamais comprendre comment cette entreprise étoit venue à sa connoissance. Le Duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une jeune femme eût été capable d'un coup si hardi & si délicat. La liaison de cette Princesse avec Don Carlos lui avoit toujours été suspecte, parcequ'il sçavoit que Don Carlos le haïssoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce Prince, & comme il est peu de douleur plus sensible que celle d'avoir fait inutilement un grand crime, il resolut si fortement de se vanger d'eux, qu'à la fin il y réussit. Don Carlos n'avoit pourtant rien sçu de cette Conjuration avant le voyagé de Bayonne: mais depuis, la chose s'étant divulguée, la Reine lui en avoua la verité. Le Prince épouvanté de l'horreur de cette entreprise, ne put s'empêcher de dire en présence de Don Juan & de la Princesse d'Eboli, qu'il puniroit quelque jour cruellement ceux qui donnoient au Roi de si lâches conseils. * Le Duc d'Albe étoit connu de tout le monde pour l'auteur de la Conjuration, & le Roi ne faisoit rien sans l'avis de Rui Gomez. Ainsi cette menace ne pouvoit regarder que ces deux Ministres; & la Princesse d'Eboli l'ayant rapportée à Rui Gomez

* *Mayenne, Turquet Histoire d'Espagne.*

son mari, ce Favori jugea qu'il étoit temps de commencer à se fortifier contre l'autorité que l'âge du Prince commençoit à lui donner.

Ces deux Ministres partageoient également la faveur de la Cour : avec cette difference, qu'on pouvoit dire que le Duc d'Albe étoit le Favori du Roi, & Rui Gomez le Favori de Philippe. Cette concurrence avoit mis quelquefois de la division entr'eux; mais l'interêt commun les réunit en cette occasion. Le Duc d'Albe, qui gouvernoit souverainement tout ce qui étoit des dépendances des Armes, connoissant l'inclination guerriere du Prince, craignoit qu'il ne donnât quelque atteinte à son autorité, dès la premiere guerre qui se presenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la conduite. Il étoit persuadé que Don Carlos ne lui pardonneroit jamais une chose qui s'étoit passée entre eux quelques années auparavant. * Le Roi avoit assemblé les Etats d'Arragon, pour y faire reconnoître son Fils en qualité de légitime Successeur des Espagnes. Dans cette cérémonie, le rang étant venu auquel le Duc d'Albe devoit jurer fidelité, le Heraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après il se presenta hors de rang, pour s'acquitter de son devoir; & Don Carlos le rebuta avec aigreur : mais ce Duc s'étant excusé sur les occupations extraordinaires où sa Charge de

* *Cabrera, Histoire de Philippe II.*

Grand-Maître l'engageoit nécessairement dans cette journée, le Roi obligea le Prince à recevoir ses soumissions. Pour Rui Gomez, comme il disposoit absolument de la Justice & des Finances, il craignoit que le Prince, qui aimoit naturellement à donner, ne voulût s'ingerer dorénavant de faire des graces, dont il ne resteroit plus aux autres que le mérite de les executer. Il avoit été Gouverneur de Don Carlos, & il n'avoit pû satisfaire le Roi, à qui il étoit dévoué dans cet emploi, qu'en traitant le Prince avec la même rigueur que le Roi le traitoit. Comme cette conduite austere fut la véritable origine de l'antipathie de Don Carlos pour son Pere, il est nécessaire d'en rapporter quelques particularitez, quoique peut-être un peu basses & pueriles. * Don Carlos étant à peine entré dans l'âge de raison, la Reine de Boheme sa tante, qui demeuroit alors en Espagne, fit châtier severement celui de ses Enfans d'honneur qu'il aimoit davantage, pour une faute assez legere. Comme il étoit dès lors violent dans toutes ses passions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur ; & cette Princesse l'ayant menacé du fouet, s'il ne se taisoit, Don Carlos à qui on ne pouvoit faire de plus sensible injure que de le traiter en enfant, fut si outré de cette menace, qu'il lui donna un soufflet.

* *Hugo Blosius J. C. Flamand, dans son Acr oma.*

Auſſi-tôt qu'elle l'eut quitté, il ſentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une inquiétude extrême, lorſque ſon Maître d'Hôtel ſe préſenta à lui fondant en pleurs. Don Carlos, à qui tous les objets extraordinaires étoient ſuſpects dans l'état où il étoit; s'enquit du ſujet de ſes larmes, & il apprit que ſon Pere avoit ſçu ſon crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient préſens, remarquerent qu'il reçut cette nouvelle avec étonnement; mais pourtant ſans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de grace pour lui? On fut la demander, & on revint auſſitôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en ſeroit quitte pour perdre ſeulement la main dont il avoit frappé la Reine. Il fera beau voir, s'écria-t-il bruſquement à cette réponſe, un Roi manchot! On lui remontra qu'il étoit trop heureux qu'on ſe contentât de cette peine: Mais une perſonne de la compagnie lui ayant repréſenté en particulier, que s'il ſe ſoumettoit à quelque punition; ſon Pere en pourroit être touché de pitié, il goûta cet avis, & il envoya prier le Cardinal Spinoſa de venir lui donner le fouet, qu'il n'auroit jamais ſouffert autrement.

Quelques années après, au ſortir d'une maladie qu'il avoit eue, le Roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une ſevere reprimande, Don Carlos, qui ſe

croyoit blâmé à tort, * fut touché si vivement de ce que son Pere lui dit, que la fievre lui en reprit sur l'heure. Une éducation si rude avoit accoutumé le Prince à voir contredire tous ses sentimens & ses inclinations. Comme il étoit d'un naturel tout à fait opposé à celui de son pere, il ne se conduisoit pas pour l'ordinaire de la maniere que le Roi l'auroit souhaité. C'est ce qui avoit obligé plusieurs fois Rui Gomez à faire instance qu'on le tirât d'auprès de lui. Il craignoit que le Roi, selon l'ordinaire des peres, ne s'avisât à la fin de l'accuser du peu de contentement qu'il recevoit de son fils. Mais ce Favori ne sçavoit pas que les gens comme son Maître, qui se croyent fort éclairez, & qui se piquent de constance, condamneroient mille fois leurs propres enfans, plutôt que de blâmer un homme qu'ils ont choisi, & qu'ils ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur famille, que mal habiles dans leurs jugemens. Rui Gomez voyant l'obstination du Roy à le laisser dans cette Charge, avoit traité Don Carlos avec toute la rigueur imaginable, comme pour se justifier de la mauvaise conduite de ce jeune Prince. Ainsi il jugeoit bien qu'il avoit tout à craindre du ressentiment de son Disciple: & étant sollicité par sa Femme, qui sous pretexte de songer à la sureté de son Mari, vangeoit ses faveurs mépri-

* *Dichos y echos de Phelipe II.*

ſées, il fit toutes les avances pour obliger le Duc d'Albe à ſe lier étroitement avec lui contre Don Carlos; & il avertit ce Duc des menaces du Prince. Quelque affection que la Princeſſe d'Eboli montrât pour cette affaire, ſon mari, à qui tous ſes empreſſemens étoient ſuſpects, ne jugea pas à propos de lui en confier le ſecret. Elle ne lui diſoit pas auſſi tout ce qu'elle croyoit ſçavoir de la liaiſon de Don Carlos avec la Reine. Mais Rui Gomez qui avoit l'eſprit fort délié, faiſant reflexion en ſon particulier ſur ce qu'elle lui en avoit dit, il eut bien-tôt deviné le reſte. Quelque idée qu'il eſſayât de ſe former de cette liaiſon, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fît entrer de l'amour. Mille choſes ſur leſquelles il n'avoit point raiſonné, quand elles s'étoient paſſées, lui revinrent dans la memoire. Il ſe ſouvînt alors d'avoir remarqué; que quand on parloit de la Reine en préſence de Don Carlos, ce Prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint qu'ils ne l'obſervaſſent pendant ce tems, & que ce qu'ils en diſoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occaſions, où il ſembloit que toute la compagnie diſputât à qui loueroit mieux la Reine, Don Carlos ne la louoit point à ſon tour comme les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toujours d'en dire trop peu, & ſa bouche peu accoutumée à déguiſer les ſentimens de ſon cœur, faiſoit mal une

chose qu'elle ne sçavoit pas. Rui Gomez consîdera encore, que quoique le Prince n'eût aucun égard pour toutes les femmes, il paroissoit devant la Reine avec une douceur & une complaisance qui ne se démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoissable à ceux qui sçavoient son humeur. Enfin il n'étoit pas mal-aisé de croire que la beauté merveilleuse de cette Princesse, dont les plus insensibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus sages Vieillards de la Cour avoient bien de la peine à défendre leur raison, eût fait sur le cœur d'un jeune Prince, qui la voyoit tous les jours familierement, l'impression qu'elle faisoit sur tous les autres. Rui Gomez s'affermit encore dans cette opinion, en la communiquant au Duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque affaire secrette, que l'envie de sçavoir le reste fait qu'on se pique de le deviner, ils se douterent dès lors que la Reine répondoit à la passion de Don Carlos. Cette passion flatta d'abord leur animosité. Ils eurent de la joie pendant quelques instans, d'avoir entre les mains un moyen infaillible de se vanger de ce Prince, en découvrant son amour à son Pere. Mais venant ensuite à faire réflexion sur l'humeur jalouse du Roi, & sur sa cruauté naturelle, ils considererent les extrêmitez étranges ausquelles apparemment il se porteroit, &

ils en furent frappez d'horreur. Quelque redoutable ennemi qu'ils eussent dans la personne de Don Carlos, ils ne songeoient pas à attaquer sa vie, & ils ne se crurent pas capables d'y songer jamais. Personne ne devient scelerat tout d'un coup: Il n'appartient pas à toutes sortes d'ames de resoudre une grande méchanceté la premiere fois qu'elle vient dans la pensée: On n'arrive au crime que par dégrez, de même qu'à la vertu.

Ces deux Ministres craignoient surtout, que la Reine ne prevînt l'esprit de son Mari sur l'affaire de Bearn, en sorte qu'après il ne pût croire la verité. Ils jugeoient que dans l'inquietude où le Roi étoit de sçavoir comment cette entreprise avoit été découverte, il s'attacheroit à la premiere opinion qu'on lui en donneroit. Ce Prince, desesperé de ce mauvais succès, ne regardoit plus le Duc d'Albe de si bon œil qu'à l'ordinaire: & il méditoit peut-être dans son cœur de le desavouer avec éclat, afin de se décharger du blâme de cette Conjuration. Pour parer ce coup, il falloit lui découvrir la verité. Mais parceque le but de cet éclaircissement étoit de faire voir au Roi, que ce n'étoit pas par la faute du Duc d'Albe que l'entreprise avoit manqué, ce Duc ne jugea pas qu'il dût parler lui-même. Rui Gomez n'étoit gueres moins suspect sur cette affaire. Il y avoit presque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir besoin de quelque autre personne, pour leur

leur rendre cet office; & ne s'en trouvant point de si propre que le Secretaire d'Etat Antonio Perez, ils résolurent de l'engager dans leur intelligence. Cet homme, qui n'avoit aucun interêt à nuire au Prince ni à la Reine, paroissoit difficile à gagner. Néanmoins Rui Gomez présuma assez de son adresse, pour entreprendre d'en venir à bout. La chose lui étoit bien plus aisée qu'il ne pensoit. Perez étoit passionnément amoureux de la Princesse d'Eboli & il n'avoit pû jusqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord si elle étoit du secret. Ayant appris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet Amant adroit connoissoit la curiosité de la Princesse, il ne douta pas qu'elle ne fût au désespoir qu'on lui cachât une cabale de cette conséquence, & qu'elle ne fût capable de toute chose pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui Gomez fut aussi-tôt rendre compte au Duc d'Albe de sa négociation, tout glorieux d'y avoir réussi, le plus satisfait homme du monde d'avoir donné à l'Amant de sa femme un moyen infaillible pour la corrompre; & Perez sçut si bien faire valoir son secret à cette Belle, qu'il le lui fit acheter aussi cherement qu'il voulut.

Cependant la Reine, qui étoit devenue grosse au retour de Bayonne, accoucha de l'Infante Catherine Michelle sa seconde fille, qui fut depuis Duchesse de

Savoye. Les Ministres qui connoissoient le pouvoir que la beauté de la Reine lui donnoit sur l'esprit de son Mari, jugerent à propos de prendre le temps de cette couche pour justifier le Duc d'Albe, afin que le Roi eût le loisir de former une resolution sur ce qu'on lui alloit découvrir, avant qu'il pût revoir la Reine en particulier. La Charge que Perez avoit des affaires étrangeres, lui donnoit occasion d'entretenir souvent ce Prince en secret. Dès le lendemain il fit venir à propos de parler de la Conjuration de Bearn, sur ce qu'on apprit que la Reine de France en témoignoit beaucoup de ressentiment, & qu'elle s'en vangeoit en favorisant les seditieux de Flandres, qui étoient dans les premiers accès de leur faveur. D'abord il avoua au Roi qu'il avoit long-temps hésité à lui découvrir ce qu'il sçavoit du mauvais succès de cette entreprise, quelque obligation qu'il eût de le faire; mais qu'après y avoir bien pensé, il ne croyoit pas pouvoir sans crime continuer de se taire. Ensuite il conta exactement ce que le Duc d'Albe avoit appris à Bayonne de la maniere qu'on avoit été découvert. Il ajoûta les discours que Don Carlos avoit tenus sur cette affaire, en presence de Don Juan & de la Princesse d'Eboli, contre ceux qui y avoient eu part; & il finit en priant le Roi de lui pardonner le secret qu'il lui avoit fait jusqu'alors de ces choses, qu'on ne pouvoit lui rapporter, sans offenser en quelque sorte les

deux personnes du monde qui devoient être les plus sacrées à ses Sujets, après la sienne.

Ce discours jetta l'esprit du Roi dans un trouble extraordinaire. Quoiqu'il ne soupçonnât encore la Reine de rien, son amour lui fit trouver étrange l'union des sentimens qui paroissoit par cette affaire entr'elle & Don Carlos. Son ame occupée par ce premier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'attentat qu'ils avoient fait de son autorité, & les soins de sa grandeur, qui lui étoient si naturels dans les autres occasions, cederent pour ce coup à une considération plus sensible & plus délicate. Il remarqua alors pour la premiere fois, l'assiduité de son Fils auprès de sa femme, & il se souvint qu'ils avoient été long-tems destinez l'un pour l'autre. Mais il revint aussi-tôt à lui-même; & considerant la vertu & le courage de la Reine, il condamna entierement de si foibles soupçons. Elle avoit déja donné d'autres marques de l'amour qu'elle conservoit pour sa patrie Quelque tems auparavant, le différend de la préséance ayant éte décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put si bien dissimuler la joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque chose. Sa Dame d'honneur voulut lui représenter, qu'elle devoit prendre plus de part au déplaisir que son Mari ressentoit dans cette rencontre; mais la Reine lui répondit, que comme elle ne trou-

voit point étrange la douleur du Roi, il ne devoit pas trouver étrange sa joie, & que pour elle, elle étoit bien aise que tout le monde sçût, * que la Maison dont elle étoit sortie, étoit encore meilleure que celle où elle étoit entrée. Le Roi faisant réflexion sur ce discours, acheva de se persuader que ce qu'elle avoit fait contre l'entreprise de Bearn, venoit du même principe d'affection pour ses parens; & il considera l'horreur que Don Carlos avoit témoignée à l'envi de la Reine pour cette entreprise, comme une générosité de jeune homme. Toutefois quoiqu'il voulût être fort en repos sur ce point, il resolut de faire éclairer leur commerce à l'avenir; mais il crut qu'il n'y avoit aucune autre jalousie mêlée dans cette resolution, que la jalousie qu'il devoit avoir de son autorité. Il fit de grands changemens dans les plus importantes Charges de la Cour, afin de faire tomber entre les mains de la Princesse d'Eboli, la premiere de celles de la Maison de la Reine, sans qu'il parût de l'affectation dans ce choix. La familiarité que cette femme avoit conservée avec Don Carlos, depuis que son mari avoit été Gouverneur de ce Prince, la rendoit plus propre qu'aucune autre à pénétrer dans ses secrets. Cette consideration jointe à ce qu'elle avoit déja rapporté des me-

* *Le Pere Hilarion de Cosse, dans l'Eloge de cette Reine.*

naces qu'il avoit faites en sa presence, contribua autant que la faveur de Rui Gomez, à la faire choisir au Roi pour cet emploi. Don Carlos qui croyoit toujours en être aimé depuis ce qui s'étoit passé entr'eux, ne prit aucun ombrage de cette nouveauté; mais la Reine qui sçavoit que son Mari avoit trop d'amis en France, pour ignorer ce qu'elle avoit fait, ne fut point éblouie par tout ce remuement. Elle en devina d'abord le sujet; & comme Don Carlos voulut la rassurer, en lui répondant de la Princesse d'Eboli, la Reine le pressa de dire d'où venoit la grande confiance qu'il avoit en cette femme, & il ne put jamais gagner sur sa modestie de satisfaire à cette demande. Il connut bien qu'il s'étoit trompé, quand il vit avec quelle assiduité la Princesse d'Eboli les observoit. Comme il n'osoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de sa presence, elle se repaissoit avec un plaisir incroyable de la douleur de ce Prince. Elle lui témoignoit plus d'amitié que jamais. Elle se rendoit auprès de la Reine avec exactitude dès qu'il y étoit, & elle faisoit semblant que c'étoit lui qui l'y attiroit. Mais quoique la vigilance de cette femme fût extrême, la Reine & Don Carlos trouverent peu de temps après une occasion de s'entretenir en particulier. Le Roi qui étoit empressé de son Escurial au point qu'on peut s'imaginer, par l'effroyable dépense qu'il y fit, invita la Reine à aller voir les

commencemens du superbe bâtiment qu'il y faisoit élever, pour être un monument éternel de la victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'ame de cette Princesse le souvenir d'une Bataille qui avoit été l'origine du malheur de sa vie, devoit peu lui plaire: néanmoins elle vit les préparatifs qu'on faisoit pour immortaliser la mémoire de cette funeste journée, avec toute la gayeté & l'empressement que le Roi pouvoit souhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu que la Princesse d'Eboli laissa la Reine & le Prince seuls avec le Roi, & que le Roi les ayant aussi quittez pour donner quelque ordre à des Architectes, Don Carlos qui ne pouvoit plus vivre dans cette contrainte, prit ce tems pour conjurer la Reine de lui donner quelque moyen assuré de l'entretenir en particulier, quand il seroit necessaire pour leurs interêts communs. Il l'en pressa d'une maniere si touchante, qu'elle y consentit d'abord, séduite par le desespoir de ce pauvre Prince. Ils se mirent donc à en chercher les voyes ensemble: mais elles parurent toutes si dangereuses à la Reine, qu'elle resolut de ne s'en servir jamais, quelque faciles que Don Carlos les voulût rendre.

Les choses étoient dans cet état lorsque le Marquis de Bergh & le Baron de Montigni, Députez de Flandres, arriverent à la Cour. Comme leur commission étoit fort dangereuse, ils avoient fondé

leurs principales esperances sur le bruit de la générosite du Prince, & de la bonté naturelle de la Reine. C'étoit assez d'être malheureux pour obtenir la protection de cette Princesse, & d'avoir de la vertu pour meriter l'amitié de Don Carlos. Les Députez leur representerent le triste état de la Noblesse de Flandres depuis les mauvais offices que le Cardinal de Granvelle, principal Ministre de la Gouvernante, leur avoit rendus auprès du Roi. Ils exagererent leur fidelité & leur innocence dans les mouvemens passez. Ils conjurerent particulierement le Prince, de ne pas abandonner tant de braves Serviteurs de l'Empereur, & les plus chers objets de sa tendresse, aux conseils violens & précipitez que la jalousie de leur vertu, & l'envie de leur gloire inspiroient au Duc d'Albe; & ils l'assurerent que le bruit de son courage étoit la seule consolation qu'ils eussent dans leur malheur. Don Carlos, de qui l'inclination naturelle pour la guerre avoit été suspendue jusqu'alors par la violence de son amour, conçut une honte extrême à ce discours, de n'avoir encore rien fait pour la gloire. Il fut encore plus animé par des Lettres du Comte d'Egmont, que les Députez lui rendirent. Ce Comte sommoit le Prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois, de se rendre en Flandres dès que la guerre y seroit allumée. Il représentoit les affaires de ces Provinces dans une disposition si favora-

ble pour Don Carlos, que le Prince resolut de s'en faire donner le Gouvernement. Il esperoit de s'y mettre bien-tôt en état d'entreprendre tout ce que sa valeur & son ambition lui conseilleroient, après qu'il auroit appaisé les troubles par sa presence. A peine cette resolution étoit bien formée, que l'image de la Reine se presenta à son imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vûe, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais faisant une serieuse réflexion sur l'état de ses affaires, il trouva que toutes choses le devoient confirmer dans sa premiere pensée. Au commencement de leur liaison, l'extrême jeunesse de cette Princesse ne lui avoit pas permis de cacher à Don Carlos l'estime & la pitié qu'elle prit pour lui : Mais depuis, le temps l'ayant rendue plus sçavante, elle avoit compris que les témoignages d'amitie quelle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laissoient pas d'entretenir son amour. Elle lui representoit en toute occasion les consequences de cette passion, & les malheurs où elle les exposoit. Quelque possedé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raison, & il n'esoit trouver mauvais qu'elle vécût tous les jours avec lui d'une maniere plus reservée. Dans une agitation d'esprit si cruelle, il crut qu'il devoit faire un effort généreux pour délivrer cette Princesse d'une passion malheureuse, qui lui don-

noit de si justes inquiétudes; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher que par une longue absence, & de grandes occupations. Il le crut d'abord, mais il changea bien d'opinion à la presence de la Reine; & considerant quel étoit le plaisir de la voir, il sentit qu'il ne se resoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette pensée il lui rendit compte de ce qui s'étoit passé entre les Députez & lui, & du projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir crû pendant quelques instans, qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle. Mais la Reine, qui ne cherchoit qu'à le guerir de sa passion, l'obligea, malgré sa repugnance, à poursuivre le dessein de cette Expedition de Flandres. Pour l'y resoudre plus facilement, elle lui fit comprendre que ce voyage dissiperoit le chagrin que le Roi pouvoit avoir pris de leur liaison: Qu'ainsi étant moins observé au retour, plus consideré & plus absolu, par la gloire qu'il auroit sans doute acquise, ils pourroient vivre ensemble avec beaucoup moins d'inquiétude. Don Carlos persuadé par ces raisons, mais beaucoup plus par la complaisance aveugle qu'il avoit pour la Reine, se déclara hautement en faveur de la Noblesse des Pays-Bas, au grand scandale des Inquisiteurs, qui la tenoient presque toute pour Heretique, & qui n'avoient pas oublié l'affaire du Testament de Charles-Quint. Il fit dire au Roi que s'il lui vouloit donner le Gouvernement

de ces Provinces, il répondit sur sa tête de leur obéïssance. Il seroit mal-aisé d'exprimer à quel point Rui Gomez, & le Duc d'Albe furent allarmez de ce dessein. L'autorité qu'un emploi de cette consequence donneroit à l'Héritier de la Couronne, leur parut une ruine évidente pour eux. Ils jugerent qu'au retour de cette Expedition, où il réussiroit infailliblement, ce Prince seroit le premier Ministre de son pere, & qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le Duc d'Albe sur-tout, qui avoit la même prétention que Don Carlos, obligea Rui Gomez, qui étoit plus familier avec le Roi, de lui faire considerer combien cette Entreprise éleveroit son Fils au-dessus de lui dans l'esprit des Flamans. Perez, sans qu'il parût agir de concert, lui fit aussi apprehender l'étroite liaison que Don Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la Reine, s'il étoit une fois maître des Pays-Bas. Ces avis firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit d'un Prince naturellement jaloux de son autorité, & effrayé de l'ambition de son Fils. Le Roi ne songea plus qu'à refuser Don Carlos de bonne grace, & en sorte qu'il ne pût prendre ce refus pour un affront. Il lui fit dire qu'il accordoit sa demande, & qu'il étoit ravi qu'ils se fussent rencontrez dans la même pensée: mais qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bien-tôt ensemble pour ce dessein: Qu'il

ne lui seroit pas honnête de demeurer en sureté en Espagne, pendant qu'il exposeroit son Fils unique à tous les accidens d'une rebellion si furieuse ; & qu'il vouloir partager le péril avec lui, pour lui laisser après toute la gloire.

Le bruit de ce voyage se répandit aussitôt par les préparatifs que le Roi en fit, pour tromper Don Carlos ; mais personne ne pouvoit le croire. Cependant quelque vain que ce bruit parût, il jetta la terreur dans l'esprit encore chancelant des Rebelles. Le Roi, pour le confirmer de plus en plus, fit une dépense si considérable en Equipages, que les Députez même, Bergh & Montigni, qui s'en étoient moquez jusqu'alors, n'oserent plus en douter. La Reine & Don Carlos y furent trompez quelque tems, comme les autres ; mais ils furent détrompez plutôt. Après que les Equipages furent achevez, le Roi qui vit qu'on alloit être desabusé s'il ne partoit, ne trouva point d'autre moyen pour excuser son retardement, que de feindre d'être malade. Cette feinte fit à peu près l'effet qu'il souhaitoit dans les pays éloignez : Mais quelque soin qu'il prît pour la faire croire dans sa Cour, & quelque contrainte que ce Prince malheureux se fît pour vivre d'une maniere qui confirmât l'opinion qu'il vouloit donner, il ne put tromper sa Femme & son Fils.

Dans cette conjoncture, un jour que beaucoup de gens qui étoient chez la

Reine, & qui avoient long-temps raisonné sur le voyage du Roi en Flandres, furent sortis, Don Carlos, Don Juan, & la Princesse d'Eboli étant demeurez seuls avec elle, d'abord ils remarquerent ensemble, comme les Courtisans se tourmentent souvent pour deviner les causes & les effets de ce qui ne sera pas. Après s'être moquez de ceux qui parloient du voyage, Don Carlos vint insensiblement à se moquer du voyage même, & de la contrainte que le Roi se faisoit pour contrefaire le malade. Il dit que Charles-Quint avoit assez voyagé pour lui & pour le Roi son Fils, & que le Roi se reposeroit pour lui & pour son Pere. La Reine n'entendit pas ces paroles, parce-qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques personnes qui avoient à faire à elle. Cependant Don Juan & la Princesse d'Eboli s'entretenant tout bas ensemble, Don Carlos se mit en rêvant à faire un petit Livre avec du papier blanc qu'il trouva dans une cassette, dans lequel il écrivit de sa main ces paroles en grosse lettre sur la premiere feuille : * *Les grands & admirables voyages du Roi Don Philippe.* Il mit dans chacune des autres pages du Livre, l'un des titres qui suivent : *Le voyage de Madrid à l'Escurial : Le voyage de l'Escurial à Tolede, de Tolede à Madrid, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Escurial,* &

* *Brantome, dans Philippe II.*

de cette sorte il remplit tout le Livre des voyages du Roi dans ses Maisons de plaisance, & dans les meilleures Villes d'Espagne. La Reine ne put s'empêcher de rire de cette imagination du Prince, quelque dangereuse qu'elle lui parût : mais comme elle lisoit ce papier, on la vint avertir qu'il venoit de prendre une grande foiblesse au Roi, & qu'il étoit fort mal. A cette nouvelle, elle n'eut que le loisir de recommander le Livre à Don Carlos. Ce Prince qui vouloit la suivre au plutôt, se contenta de le jetter dans un petit cabinet, dont il tira la porte après lui. Il ne sçavoit pas que la Princesse d'Eboli avoit de fausses clefs de tout ce qui fermoit chez la Reine. Il fut à peine sorti qu'elle se saisit de son écrit. Quand elle eut vû ce que c'étoit, sa joie fut extrême d'avoir entre les mains un moyen si considerable de lui nuire auprès du Roi. La premiere chose à quoi elle songea, ce fut comment elle pourroit faire pour garder ce papier, sans qu'on sçût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la Reine n'en vît la consequence, & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle seroit revenue. Pour cet effet, sans perdre un moment, elle fit faire un petit Livre tout semblable à celui de Don Carlos, & qui contenoit les mêmes choses. Elle fit contrefaire parfaitement l'ecriture de ce Prince, & elle mit ce faux Livre à la place du veritable, qu'elle donna à son mari. La Reine ayant trouvé à son retour cet écrit contrefait, au

même endroit que Don Carlos lui avoit dit, elle eut si grande hâte de le brûler, qu'elle le jetta au feu, presque sans y rien lire, ne se défiant pas de cette fourberie.

Cependant la feinte du Roi étoit changée en vérité. Au retour de la foiblesse qui lui avoit pris, il se trouva avec une grosse fiévre, qui se regla après en tierce. Mais on ajoûta moins de foi à sa maladie, depuis qu'elle fut véritable, qu'on n'y en avoit ajoûté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les Rebelles de Flandres voyant que ce bruit duroit si long-tems, ne douterent plus que ce ne fût un trait de la politique de ce Prince. Dans cette opinion, ils poursuivirent leurs entreprises avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette nouvelle redoubla le chagrin du Roi, & sa fiévre en même tems. Don Carlos voyant que les instances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquieteroient encore davantage, il ne voulut point les renouveller: mais son pere qui ne le croyoit pas si discret, & qui le voyoit sans cesse auprès de lui, prenoit son assiduité pour une sollicitation muette. Cette assiduité avoit d'autres raisons. La Reine n'abandonnoit point le malade, & Don Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs. Mais comme ils vivoient en sa présence avec une grande circonspection, & qu'ils n'osoient quasi se parler, Don Carlos souffroit beaucoup de cette contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice

considerable. Ils avoient bien des avis à se donner, & des mesures à prendre de concert dans une conjoncture si délicate. Il n'y avoit pas lieu d'esperer que le Roi guerit si-tôt, & les Medecins assuroient que sa fiévre tireroit en longueur. La Reine & Don Carlos jugeant qu'il y auroit trop de danger à s'écrire, resolurent de choisir quelque personne fidele à qui ils pussent dire tout ce qu'ils auroient à se faire sçavoir. Le Prince qui croioit son oncle Don Juan tout à eux, jetta les yeux sur lui pour l'honorer de cette confidence. Mais il sembloit à la Reine qu'elle avoit vû plusieurs fois dans les yeux de cet oncle quelque chose qui lui parloit d'amour. Elle avoit aussi remarqué certains empressemens dans la Princesse d'Eboli pour ce même Don Juan, qui montroient de l'intelligence entr'eux. Ces considerations obligerent la Reine à faire changer de dessein à Don Carlos; mais elle ne lui en dit pas le sujet. Ce Prince n'avoit pas osé lui proposer le Marquis de Posa son Favori, parcequ'elle ne le connoissoit pas si particulierement que Don Juan. Ce Favori étoit le plus accompli de tous les jeunes Seigneurs qui avoient été élevez Enfans d'honneur auprès des Princes. Quoiqu'il eût beaucoup de vivacité, c'étoit une de ces ames naturellement reglées, également capables de force & de moderation. Don Carlos qui avoit un discernement excellent, avoit d'abord remarqué un caractere d'esprit si rare en

de jeunes gens. Le Marquis n'étoit pas moins charmé de l'ardeur que Don Carlos témoignoit pour toutes les choses grandes & honnêtes; & il s'étoit fait entr'eux une liaison assez rare entre un Prince & un Courtisan, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux personnage à faire dans une Cour, que celui de Favori de l'Heritier de la Couronne, le Marquis avoit prié Don Carlos de faire le moins éclater qu'il pourroit la confiance dont il vouloit l'honorer. Ainsi, quoiqu'ils vêcussent dans une grande union, il n'en paroissoit presque autre chose en public, sinon que le Prince trouvoit sa conversation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même chose. Ce mystere qu'ils avoient fait de leur amitié, rendoit ce favori plus propre à servir la Reine & Don Carlos dans cette occasion. N'étant pas connu pour être aussi dévoué au Prince qu'il l'étoit, les entretiens qu'il auroit avec la Reine en seroient beaucoup moins suspects. Mais comme elle sçavoit que Don Carlos étoit aisé à tromper, elle voulut examiner elle-même le Marquis de Posa, avant que de s'ouvrir à lui. Sous pretexte de quelque ordre qu'elle lui donna la premiere fois qu'elle le rencontra chez le Roi, elle trouva moyen de l'engager dans une conversation particuliere. Il lui parut si sage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins

de l'esprit de la Reine, & jamais sa moderation naturelle ne lui servit tant. De la maniere que cette Princesse se donna à connoître à lui dans cet entretien, soutenu par l'éclat de sa beauté & par les charmes de sa douceur, tout autre qui n'auroit pas été si absolument maître de lui-même, en seroit devenu amoureux. Mais quoiqu'il ne le devînt pas, ils ne purent s'empêcher, dans la suite du commerce qu'ils eurent ensemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'estime & l'amitié qu'ils meritoient tous deux.

Nous croyons toujours qu'on devine nos sentimens secrets: mais nous ne craignons pas qu'on nous soupçonne de ceux que nous n'avons point. La Reine qui ne songeoit qu'à cacher ceux que Don Carlos avoit pour elle, & qui n'en avoit que de fort raisonnables pour le Marquis de Posa, ne prit pas autant de soin qu'elle devoit à les dissimuler. Elle ne craignit point qu'on la soupçonnât d'en avoir de criminels pour ce Favori. Le Marquis, pour répondre à ses bontez comme il devoit, étoit souvent engagé à témoigner plus d'empressement pour elle qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des ennemis, ce procedé fit bien-tôt de l'éclat: mais comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire, parcequ'ils se sentoient innocens, ils ne le remarquerent presque pas.

Cependant le Roi guerit, & la Reine

devint grosse. Il en eut d'abord une joie extrême, soit dans l'esperance d'avoir un autre fils que Don Carlos, ou que doutant encore de l'entier rétablissement de sa santé, cette grossesse lui en parût une marque assurée. Mais sa joie ne dura pas long-temps. Les Ministres qui craignoient la faveur secrete du Marquis de Posa, firent en sorte que le commerce de la Reine avec ce Marquis vint bien-tôt à la connoissance du Roi. Ce Prince soupçonneux eut d'abord l'esprit troublé de jalousie; & ne trouvant pas son compte dans quelque supputation de temps qu'il s'avisa de faire sur l'état de la grossesse de sa femme, * il n'hésita pas à croire le Marquis coupable d'un crime, qui lui auroit attiré plus d'envieux que toutes ses vertus. Cette pensée fit un étrange ravage dans son cœur. Toutes les graces de l'esprit & du corps, que la nature avoit répandues si liberalement dans cet infortuné Favori, & qui auroient fléchi l'ame la plus barbare, le rendirent d'autant plus odieux au Roi, que ce Prince ne considera plus ces précieux talens, que comme les charmes criminels qui avoient séduit le cœur de sa femme. Neanmoins quelque dangereuse que fût cette disposition de l'esprit du Roi, peut-être que la raison lui seroit revenue, sans une chose qui arriva dans ce même temps, & qui lui fit croire tout

* *Mayerne, Turquèt dans son Histoire d'Espagne.*

à fait ce qu'il ne faisoit que soupçonner.

* Entre les réjouissances qu'on fit pour sa guerison, il y eut un Tournoi magnifique, où chaque Cavalier fut obligé de se déclarer pour quelque Dame de la Cour, & de porter ses couleurs. La veille de cette Fête, le Marquis de Posa s'étant trouvé chez la Reine, où il y avoit grand monde, elle se fit nommer par lui toutes les Dames qui avoient des Chevaliers. Le Prince & Don Juan étoient les seuls qui pouvoient se déclarer pour être le sien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut-être de découvrir quelque chose de ce qu'ils avoient dans l'ame, il se trouva quand on eut tout dit, que la Reine seule n'avoit personne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même; & s'en plaignant par maniere de jeu, le Marquis qui étoit en possession de plaisanter auprès d'elle, lui dit avec un serieux admirable, qu'il falloit qu'elle s'en prît à la nature, & que si elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelque Chevalier, comme elles en avoient trouvé. Toute la compagnie applaudit à cette raillerie; & la Reine reprit aussi serieusement que lui, que pour le punir de son insolence, elle lui commandoit d'être son Chevalier, afin qu'il eût la honte de servir la moins belle de la troupe. Cette galanterie avoit été publique, & tout ce qu'il y avoit de gens de la premiere qualité en furent témoins.

* *Mezerai dans sa grande Histoire.*

Cependant le Roi ne put s'ôter de l'esprit qu'il n'y eût du mystere, & que cette conversation n'eût été un artifice de la Reine, pour donner un moyen à son Amant de se déclarer impunément pour elle. Toutefois il ne s'affermit pas d'abord dans cette opinion; mais le lendemain, quand il vit entrer en lice le Marquis, portant pour devise sur son Ecu, un Soleil dans sa plus haute élevation, avec ces mots; *Rien ne peut me voir sans brûler*, ce Prince acheva de se confirmer dans la funeste pensée dont il étoit occupé. Le malheureux Chevalier remporta le prix des premieres courses. Quoique cela lui fût ordinaire, le Roi prit cette fois son adresse pour un effet de son amour: & cette imagination le toucha si vivement, qu'il ne put laisser achever les joustes. Il feignit de se trouver mal, pour avoir pretexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la fureur où cet innocent spectacle l'avoit mis.

D'abord il resolut de faire mourir le Marquis de Posa, en telle sorte que ni lui ni la Reine ne pussent en ignorer le sujet. Mais Rui Gomez à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les consequences d'un éclat de cette nature. Il lui apprit l'étroite liaison de Don Carlos avec ce Marquis; & il lui fit comprendre qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût craindre du ressentiment du Prince pour la perte d'une personne si chere, s'il en connoissoit les auteurs. Ces reflexions firent changer de dessein au Roi.

Il se contenta qu'on fist poignarder le Marquis quelque temps aprés, la nuit dans les rues, quand il se retireroit de la Cour. Pour éloigner tout à fait le soupçon de la verité, quand les assassins le virent mort, ils firent semblant en presence de ses gens, de l'avoir pris pour un autre. La Reine ressentit autant qu'elle devoit la perte d'un si parfait ami, & elle en vit d'abord toutes les suites. Pour Don Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la veritable cause. Mais depuis il considera le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on eût pris pour un autre un homme aussi connu que le mort. Il voyoit d'ailleurs qu'il n'y avoit que son pere seul d'assez hardi pour un semblable coup. Ainsi il n'hésita pas non plus que la Reine, à deviner qui en étoit l'auteur. Cependant ils ne se défierent point ni l'un ni l'autre que ce fût du Marquis que le Roi eût été jaloux : & s'imaginant bien plutôt ce qui devoit être, que ce qui étoit en effet, ils crurent que ce Favori avoit été tué comme confident,& non pas comme Amant, & qu'ils étoient découverts. Dans cette opinion, & considerant la grandeur de la passion du Roi pour sa femme, son aversion pour le Prince, & son inclination naturelle à répandre le sang, ils se jugerent perdus. Ils crurent que le Roi étant bien assuré qu'ils ne pouvoient échapper à sa vengeance, il avoit voulu la commencer par cet assassinat, afin de la leur faire sentir plus long-temps.
Il n'y a rien de si secret dans les Cours,

qui ne soit sçu par quelques gens dont on ne se défie point. Don Carlos se mettant un jour à table environ ce temps, trouva un papier sous son assiette, qui contenoit ces paroles :

» Il est des conseils très justes qui ne se » donnent point : mais on ne sort des af» faires desesperées, que par des resolu» tions extraordinaires. Ceux en qui le » Ciel a mis des qualitez, qui doivent » rendre beaucoup d'autres heureux, ont » une obligation d'accomplir leur desti» née, qui prévaut sur toutes les autres » obligations. Les ames généreuses ne » perissent que faute d'avoir assez mau» vaise opinion des méchans. La patience, » qui abandonne les jours de l'homme de » bien à la violence de ses ennemis, est » foiblesse, bassesse de cœur, crime, & » non pas vertu. L'humanité pour qui » n'en a point, est la plus dangereuse es» pece de folie.

Cependant le Prince resolut d'essayer une voie innocente, avant que de recourir aux dernieres extrêmitez. Ce fut de renouveller vivement les instances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des affaires demandoit un remede plus promt & plus present que jamais. Il le fit en des termes qui faisoient comprendre qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de fureté à le refuser. Il crut que s'il étoit découvert, il n'avoit rien à ménager : Que s'il ne l'étoit pas, il se pourroit faire que le Roi sollicité par sa jalou-

fie, & effrayé de ce procedé imperieux, accorderoit tout pour l'éloigner.

Ce pere malheureux, dont l'esprit étoit plus libre pour voir les suites de sa cruauté, après l'avoir assouvie, étoit retombé dans sa timidité naturelle. Il voyoit qu'il falloit necessairement envoyer une armée en Flandres; & il craignoit d'irriter le ressentiment de Don Carlos, encore tout recent par la mort de son ami, s'il lui refusoit le commandement de cette armée, qu'il demandoit avec tant de hauteur. Rui Gomez qui avoit trouvé le Roi si ferme dans l'affaire du Marquis, fut bien étonné de le voir si irresolu dans une occasion beaucoup plus importante. L'interêt que ce Ministre avoit au salut de son Maître, lui fit regarder avec effroi la foiblesse de ce Prince, qui alloit mettre les armes à la main de son Fils, pour en être égorgé le premier. Comme il n'est point de si bonne raison que la crainte, pour obliger les esprits les plus incertains à se déterminer, le Roi étoit prêt à se resoudre en faveur de Don Carlos. Rui Gomez qui le voyoit bien, ne sçavoit comment l'empêcher. Mais comme il avoit l'esprit fort present, tout d'un coup il s'alla aviser de ce Livre des voyages du Roi, que sa femme avoit trouvé chez la Reine, écrit de la main de Don Carlos, & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une bagatelle, qui pouvoit produire quelque grand effet si elle étoit employée bien à propos. Il jugea qu'il en

avoit trouvé l'occasion. Il dit au Roi qu'il croyoit être obligé de lui apprendre une petite chose, qu'il n'avoit pas crû jusqu'alors digne de lui être rapportée: mais qui, dans la conjoncture presente, lui feroit beaucoup mieux connoître le genie & les sentimens de son fils. Le Roi, à qui cette affaire parut de plus grande consequence que Rui Gomez ne faisoit semblant de la croire, voulut examiner lui-même le Livre; & ayant reconnu l'écriture de son Fils, il entra dans une rêverie profonde, où ce Ministre jugea à propos de le laisser.

Après qu'il fut revenu du premier trouble d'esprit où une raillerie si sanglante, faite par des personnes si cheres, le jetta d'abord, ses anciens soupçons de l'amour de Don Carlos pour la Reine se réveillerent dans son ame avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre qu'une Femme & un Fils se divertissent ensemble de cette sorte, aux dépens d'un Pere & d'un Mari, qui étoit leur Roi, sans qu'ils vêcussent aussi dans les familiaritez les plus criminelles. Mais le Marquis de Posa lui revenant aussi-tôt dans l'esprit, il ne pouvoit croire que la Reine fût amoureuse de tous les deux, sur-tout Don Carlos & ce Marquis étant aussi unis qu'ils étoient, & il conclut qu'il falloit necessairement que l'un fût l'Amant, & l'autre le Confident. Quelque effort d'esprit qu'il sçut faire, il ne put jamais déterminer en lui-même lequel étoit l'A-

mant:

mant : Mais qui que ce fût des deux, il trouvoit que la mort du Marquis n'étoit toujours que trop juste, & que Don Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriser les railleries que son fils faisoit de sa maniere de vivre ; en lui donnant le moyen d'en mener une si differente en Flandres. Si ce Prince n'ayant encore rien fait, avoit l'audace de traiter son pere avec tant de méptis, que n'oseroit-il point, si la fortune favorisoit son ambition ? Le Roi lui fit dire, que dans le desordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, sans exposer ses jours à des dangers inévitables : mais que le Duc d'Albe partiroit avec une puissante armée dans peu de tems, & que dès que cette armée auroit rendu son parti le plus fort, il seroit libre de faire ce qu'il souhaiteroit.

Ce refus acheva de confirmer le Prince dans l'opinion que sa perte étoit resolue. Il se rendit aux instances que les Rebelles de Flandres lui faisoient depuis longtems par le Comte d'Egmont & les Députez, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient que s'il vouloit leur accorder peu de choses fort raisonnables, ils lui obéïroient avec plus de fidelité, que les Catholiques n'obéïssoient au Roi. Don Carlos ne doutoit pas que s'il étoit une fois maître des Revoltez, le Roi ne lui abandonnât le reste de la Flandre, quand ce ne seroit que pour l'empêcher

de s'en emparer de force, comme il lui feroit aisé. Le Marquis de Bergh & Montigni eurent plusieurs conférences avec lui sur ce projet; & ils prirent ensemble des mesures si justes & si solides, qu'elles ne pouvoient manquer de réussir, pourvû que le Prince se conservât dans la liberté de pouvoir agir. C'est à quoi ils l'exhorterent principalement. S'il les en eût crû, il feroit parti dès lors. Mais Don Carlos jugea qu'il y auroit de la témérité à se déclarer de cette sorte, avant que d'avoir établi les correspondances qui lui étoient nécessaires. Il promit qu'en attendant, il prendroit de si puissantes précautions pour la sureté de sa personne, qu'il en pourroit rendre bon compte. * Outre un coffre rempli d'armes à feu, qu'il fit mettre dans la ruelle de son lit, il se fit faire de petits pistolets d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; & pour empêcher qu'on ne le surprît en dormant, il commanda à un fameux Ouvrier François, qui travailloit à l'Escurial, de lui faire une sorte de serrure pour sa chambre, qui ne se pouvoit ouvrir que par dedans: & il mettoit toutes les nuits sous son chevet deux épées & deux pistolets.

Pendant que ce malheureux Prince hâtoit peut-être sa perte par la seule opinion d'être perdu, ses ennemis n'ou-

* *M. de Thou.*

blioient rien pour lui ôter toutes les voies de se remettre bien avec son pere. Le Roi n'avoit point encore vû la Reine en particulier depuis la mort du Marquis de Posa. Ils craignirent qu'ils n'eussent travaillé en vain, s'il la revoyoit & quelle n'ôtât aisément de son cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoiqu'il se pût faire que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; & de la consequence que la chose étoit pour eux, ils ne devoient rien laisser au hazard. Pour ôter à cette Princesse l'occasion de défaire dans une nuit ce qui leur avoit couté tant de soins & de tems, ils s'aviserent d'un moyen, qui paroîtroit ridicule, s'il n'avoit pas réussi.

* Au voyage que la Cour de France fit le long de la Loire, du tems de François II. il courut un bruit qu'on cherchoit des petits enfans, pour baigner dans leur sang ce jeune Roi, qu'on feignoit être atteint du mal qui se guerit par cet étrange remede. Il y eut même des gens qui devançoient la Cour de quelques journées, & qui examinoient soigneusement les enfans dans les lieux où elle devoit passer, pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'usage que les Medecins en devoient faire. Ces

* *Mayerne, Turquet Histoire de la Planche, Memoires de la Place.*

Monsieur de Mezerai, & le Laboureur, Diogene, &c.

inconnus répandirent une épouvante si générale sur leur route, que tout le monde ne songea plus qu'à cacher ce qu'ils faisoient semblant de chercher. La Reine Mere ayant découvert l'origine de cet horrible bruit, en fit prendre quelques-uns. Ils découvrirent à la mort, par qui ils avoient été apostez; mais ceux qui reçurent leur confession ne jugerent pas qu'il y eut sureté pour eux à la divulguer. Si les infirmitez continuelles du Roi firent recevoir si facilement parmi le peuple une calomnie si extravagante, on jugera aisément de l'effet qu'elle produisit dans les Pays éloignez, où ces sortes de nouvelles ont toujours plus de force que dans les lieux où elles se font. Le Roi d'Espagne en témoigna de l'inquiétude. Il craignoit que sa Femme n'eût quelque disposition secrette à ce même mal, qui est souvent une maladie de famille. La petite vérole qu'elle eut depuis, fut accompagnée de quelques accidens équivoques, qui avoient du rapport avec cette infirmité. On résolut de faire croire au Roi, qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux à cette derniere grossesse. Comme il avoit l'esprit fort foible sur ce qui regardoit sa santé, on crut que si on appuyoit ce rapport par quelque témoignage qui ne fût pas suspect, ce seroit assez pour l'empêcher de revoir jamais sa Femme en particulier. La Princesse d'Eboli lui devoit donner le premier avis. Elle y étoit obligée, par la

fidelité qu'elle lui avoit promiſe dans l'emploi qu'elle avoit près de la Reine: & cette même Françoiſe, pour qui Don Juan avoit témoigné autrefois quelque inclination, devoit confirmer ce que la Princeſſe auroit dit. Cette Fille étoit un de ces eſprits brouillons, nez pour l'intrigue, & elle ne ſe pouvoit conſoler de ce que toute ſa faveur auprès de ſa Maîtreſſe ne lui attiroit aucune confidence importante. La Princeſſe d'Eboli commanda à Don Juan de faire l'amoureux une ſeconde fois, pour gagner tout à fait à eux cette dangereuſe perſonne. Ce Prince qui trouvoit quelque douceur à troubler le bonheur du Roi obéït avec chaleur: Mais cette Fille, rebutée par le refroidiſſement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des aſſurances extraordinaires. Don Juan preſſé de conclure, n'heſita pas à lui faire une promeſſe de mariage, à condition qu'elle diroit au Roi tout ce qu'on voudroit. La choſe réuſſit beaucoup plus aiſément qu'on n'avoit eſperé. Le Roi, dont l'amour étoit déja changé en indignation, par les choſes qui s'étoient paſſées, donna aveuglément dans le piége qu'on lui tendoit. Le Duc d'Albe qui avoit differé ſon voyage pour attendre le ſuccès de cet artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de Don Carlos en des termes conformes à la réponſe que le Roi avoit faite aux dernieres inſtances de ce Prince: & Don

Caramanie, auprès de Selim, fils aîné du Grand Soliman. Ce jeune Prince, confiné dans ce païs par son pere, selon la coutume de leur Maison, n'avoit autre soin que de se desennuyer, dans l'attente de l'Empire, parmi les plaisirs. Miquez, entr'autres talens, possedoit l'art de les diversifier en cent manieres, dont chacune avoit un charme nouveau & particulier. Il sçavoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait sentir, & qui s'émousse si aisément: & ayant cultivé par un long & curieux exercice le génie qu'il avoit pour cette science, il l'avoit portée à une perfection bien au delà de l'imagination du vulgaire. Enflé de ces rares connoissances, il ne douta pas qu'il ne tînt bien-tôt le premier rang dans les bonnes graces d'un Prince comme Selim, qui connoissoit parfaitement le prix de la volupté. Cet homme sçavoit que les services les plus éclatans ne sont pas toujours les plus sensibles pour les Souverains. Il semble que ceux qu'on leur rend en public, soient assez recompensez par la gloire qui les suit; mais eux seuls peuvent reconnoître ceux qui ne sont connus que d'eux. Le succès passa l'espérance de Miquez, & Soliman étant mort dans cette conjoncture, le Juif se trouva par ces glorieuses voyes, Favori déclaré du plus grand Prince de la terre. Ce haut degré de pouvoir lui donna bien-tôt l'occasion de satisfaire le désir de vengeance, que la persécution qu'il avoit soufferte avoit

gravé dans son cœur contre le Roi d'Espagne. Un jour, comme il étoit en débauche avec le Sultan, ce Prince ayant admiré l'excellence du vin de Chypre, le Juif s'avisa de se moquer de la passion qu'il témoignoit pour une liqueur qui croissoit hors de son Empire. Il lui dit qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faisoit, puisqu'il l'achetoit. Selim touché de cette raillerie, jura de prendre Chypre dès cette même année; & il ajoûta, en frapant de la main sur l'épaule du Juif, que puisque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce vin merveilleux, il le déclaroit dès lors Roi de cette Isle; & que ce n'étoit qu'une partie de sa reconnoissance. Dans le tems que tout se disposoit pour cette entreprise, les Mores de Grenade préparoient ce fameux soulevement qui éclata bien-tôt après. Ils députerent à la Porte, pour y mandier de l'appui. Miquez préférant le plaisir de se venger à celui de se faire Roi, entreprit leur affaire avec tant de chaleur, qu'il fit résoudre d'envoyer à leur secours le redoutable armement qu'on équipoit pour la conquête du Royaume qui lui étoit destiné. Il avoit conservé de grandes liaisons en Flandres; & il donna aussi-tôt avis au Consistoire d'Anvers de cette importante diversion. Ce Consistoire qui étoit le principal Conseil des Rebelles, ayant reçu en même tems les nouvelles de l'engagement de Don Carlos en leur faveur, en fit part à Miquez. Pour té-

moigner plus de confiance au Prince, on lui envoya les depêches & le chiffre du Juif, afin qu'il pût négocier lui-même à Constantinople, s'il le jugeoit à propos pour l'intérêt commun. Don Carlos souhaita, pour plus grande sureté, que cette Flotte, qui devoit aborder aux côtes de Grenade, abordât à celles de Flandres. Il en écrivit à la Porte, & Miquez répondit, que le Bassa de la Mer avoit un ordre secret de faire tout ce que le Prince manderoit; soit que la chose fût vraye, ou qu'on voulût seulement la faire croire, pour engager Don Carlos à quelque prix que ce fût.

Environ ce tems, comme il jouoit un soir chez la Reine contre son Oncle, ils eurent ensemble quelque différend, où Don Juan, qui étoit chagrin de perdre, s'emporta contre le Prince au-delà des bornes de la liberté que le jeu pouvoit lui donner avec le fils de son Roi. Don Carlos qui se connoissoit, lui répondit en peu de mots, avec assez de moderation; mais pourtant en des termes qui sembloient lui réprocher le défaut de sa naissance, pour le faire souvenir de son devoir. Don Juan, frappé par un endroit si sensible, en fut outré jusqu'au point de répondre au Prince, * Qu'il étoit vrai qu'il étoit bâtard; mais que ce qui l'en consoloit, c'étoit qu'il avoit un meilleur pere que lui. Cette parole épuisa la pa-

* *Brantome, au Discours de Philippe II.*

tience de Don Carlos. Il traita si mal son Oncle, qu'il courut un bruit le lendemain, qu'il lui avoit donné un soufflet. La Reine & la Princesse d'Eboli, qui étoient présentes, eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains. La Reine sur-tout, à qui toute chose faisoit frayeur dans cette conjoncture, & comme si elle eût eu quelque pressentiment des suites de ce differend, employa toute son autorité pour les obliger de se racommoder sur le champ; mais ce ne fut pas avec une égale sincerité des deux côtez.

Le Roi, pour être instruit fidélement de ce qui se passoit chez la Reine, avoit lié un commerce étroit avec la Princesse d'Eboli. Cette femme avoit obligé Don Juan à observer les actions du Prince plus soigneusement qu'à l'ordinaire, depuis la mort du Marquis de Posa. Il étoit aisé à Don Juan de s'acquitter de cette commission. Le Prince qui le croyoit son meilleur ami, lui avoit dit quelque chose de son dessein en termes généraux. Quoique Don Juan n'eût rien oublié pour en sçavoir le particulier, il n'en avoit pû rien apprendre encore; mais depuis leur démêlé, le désir de se venger le rendit si clairvoyant, que quelque soin que Don Carlos eût pris de se fournir d'armes en secret, Don Juan le découvrit à la fin, * à force d'adresse & d'argent. Le Roi jugea bien que le Prince ne prenoit pas ces pré-

* *Historia de Don Juan d'Austria.*

cautions, pour les prendre toujours. Il comprit auſſi-tôt qu'il falloit que ſon fils eût deſſein de s'enfuir, ou de lui faire quelque violence. Il ne ſçavoit lequel croire des deux, lorſque Don Raimond de Taxis, Général des Poſtes, le vint avertir qu'un François de chez la Reine avoit demandé fort ſecretement trois chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet avis tira le Roi du doute où il étoit, en le jettant dans un plus grand; s'il ſe contenteroit de faire obſerver le Prince, enſorte qu'il ne pût s'échapper; ou s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter. Mais Perez lui apportant en même tems la nouvelle du ſoulevement des Mores, qu'il venoit de recevoir, le Roi effrayé de tant de mauvaiſes conjonctures, reſolut de s'aſſurer de la perſonne de ſon fils.

Il étoit vrai que le départ du Prince étoit réſolu pour cette nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de differer. Les Comtes d'Egmont & de Horn ſe confiant ſur l'innocence de leurs intentions dans leurs déportemens paſſez, & ſur le mérite de leurs ſervices, s'étoient livrez eux-mêmes entre les mains du Duc d'Albe qui les avoit fait arrêter, & quelque temps après leur fit trancher la tête. Une perfidie ſi manifeſte avoit jetté les Rebelles dans le deſeſpoir; & leurs Chefs voyant qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux que dans les armes, firent aiſément

comprendre à Don Carlos, en lui mandant ces choses, que bien-tôt il ne seroit plus tems de les secourir. Il écrivit aussi-tôt à Don Garcie Alvarez Osorio, qui devoit être le compagnon de sa fuite, de se rendre incessamment auprès de lui. Le Prince l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une somme considérable; mais n'ayant pas le temps de faire les diligences nécessaires il n'apporta que cent cinquante mille écus. Comme Don Carlos se retiroit de chez la Reine, Rui Gomez le joignit pour lui rendre compte de la part du Roi, de la nouvelle qu'on avoit reçue de Grenade. Ce Ministre l'entretint si tard, que ce Prince voyant qu'il ne lui restoit pas assez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit avant qu'on put découvrir sa fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui Gomez se retira après l'avoir vû coucher: mais comme il ignoroit ce changement de resolution, * il mit des hommes fideles & résolus à toutes les avenues de l'appartement du Prince. Il importoit pour la justification du Roi que Don Carlos fût pris voulant s'enfuir. Mais quand on eut attendu deux ou trois heures, sans qu'il se mît en devoir de sortir, le Roi résolut de passer outre. Il ne jugea pas qu'il dût risquer toutes choses pour une formalité. Don Juan avoit remarqué la maniere dont la chambre se fermoit: pendant que Don Car-

* *M. de Thou, Mayerne, &c.*

los étoit encore chez la Reine, * le Roi avoit commandé à l'Ouvrier de cette serrure extraordinaire, de trouver le moyen d'en embarrasser le ressort, ensorte que la porte ne se fermât plus si bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoi que cet Ouvrier sçût faire, ce ressort fit beaucoup de bruit en ouvrant: mais le Comte de Lerme, que le Roi fit entrer le premier, trouva le malheureux Prince dormant si profondement, qu'il put même ôter les épées & les pistolets qui étoient sous son chevet, sans l'éveiller. Ensuite ce Comte alla s'asseoir sur un coffre qui étoit à la ruelle du lit, & dans lequel Don Juan croyoit que les armes à feu devoient être. Alors le Roi jugeant par le silence du Comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la chambre, précédé de Rui Gomez, du Duc de Feria, du Grand Commandeur, & de Don Diegue de Cordouë, tous armez d'épées & de pistolets. Le Prince ayant été éveillé avec peine par Rui Gomez, aussi-tôt qu'il eut ouvert les yeux, il s'écria qu'il étoit mort. Le Roi lui dit que tout ce qu'on en faisoit étoit pour son bien. Mais Don Carlos voyant qu'il se saisissoit d'une cassette pleine de papiers, qui étoit sous son lit, il entra dans un desespoir si furieux, qu'il s'alla jetter, tout nud qu'il étoit, dans un grand brasier de feu, que le froid extrême qu'il faisoit, avoit obligé ses gens à laisser

* M. de Thou,

allumé dans la cheminée;il fallut l'en tirer de force, & il parut inconſolable de n'avoir pas eu le temps d'y étouffer. On demeubla d'abord ſa chambre; & au lieu de tant de choſes magnifiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ſes Officiers ne parut depuis en ſa préſence ; il fut toujours gardé à vûe. On lui fit prendre un habit de deüil; il ne fut plus ſervi que par des hommes vêtus de même , & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux Heritier de tant de Couronnes, ne vit plus rien autour de lui, qui ne préſentât à ſes yeux l'affreuſe image de la mort.

Cependant le Roi voyoit les deſſeins & les intelligences de ſon Fils par les papiers dont il s'étoit ſaiſi. Il fut épouvanté du danger qu'il avoit couru; mais il fut encore plus touché , lorſqu'entre pluſieurs lettres de l'écriture de la Reine, il en trouva une qui lui parut la plus emporrée & la plus amoureuſe du monde. C'étoit celle que le Marquis de Poſa avoit portée à Alcala, & que Don Carlos n'avoit jamais voulu rendre, Comme la Reine l'avoit écrite dans le premier tranſport de ſa douleur pour l'accident mortel de ce Prince, elle n'avoit pas crû que tout ce qu'elle pouvoit mander à un homme dont la vie étoit deſeſperée, tirât à aucune conſequence, & pût produire d'autre effet que de le faire mourir plus content. Ainſi elle s'étoit abandonnée à toute ſa tendreſſe en l'écrivant; & elle y avoit exprimé les plus

chers & les plus secrets sentimens de son cœur, avec toute la violence qu'une occasion si funeste pouvoit inspirer. C'étoit toutefois sans aucun emportement qui pût intéresser son honneur, ou seulement offenser son devoir. Mais le Roi en tira des conséquences bien differentes. La fureur qu'il en conçut fut d'abord accompagnée d'une douleur si vive, qu'elle lui auroit peut-être ôté la vie, si le désir de se venger, si naturel dans ces occasions, ne la lui avoit conservée. Mais faisant aussitôt réflexion qu'il étoit maître de ceux qui l'avoient offensé si cruellement, cette agréable pensée fit succeder une joye barbare à la rage qu'il avoit dans l'ame : elle changea son cuisant desespoir en une tranquillité pleine d'horreur. Ce même jour Montigni fut arrêté, pour laisser quelque tems après sa tête sur un échafaut ; & le Marquis de Bergh, en faveur de Rui Gomez son ancien ami, eut la permission de s'empoisonner. La liaison de ces deux Seigneurs avec Don Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient aussi-bien que lui les ennemis déclarez du Cardinal Spinosa, Inquisiteur Général ; & c'étoit assez de cette inimitié en Espagne, pour être suspect sur la Religion. Ils accusoient ce Prélat d'être l'auteur de tous les conseils violens que le Roi avoit pris contre leur Patrie. Le Cardinal les accusoit eux-mêmes d'avoir fait venir de France plusieurs balots de Catechismes de Calvin, à la faveur d'un passeport de

Don Carlos. On n'avoit pas encore oublié les emportemens de ce Prince contre les Inquisiteurs ; sur le Testament de Charles-Quint. Toutes ces choses jointes ensemble, disposoient extrêmement l'esprit des Peuples, à croire l'innocent Prince engagé dans les nouvelles opinions, dont il n'avoit jamais oui parler Le Roi voyoit bien qu'il n'y avoit que la Religion, qui pût faire souffrir une action aussi étrange que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables dispositions, & les preuves qu'il avoit des intelligences de son Fils, il ne pût, s'il vouloit, le sacrifier impunément à sa vengeance. Dans cette confiance, il mit entre les mains du Cardinal Spinosa tous les Originaux qu'il avoit trouvez chez Don Carlos, excepté les lettres de la Reine. Il établit les Inquisiteurs Juges souverainsentre son Fils & lui, & il protesta d'en passer par leur avis. Il sçavoit que la colere de ces sortes de gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur ressentiment contre le Prince aussi violent après plusieurs années d'intervalle depuis leur démêlé, que s'il n'y eût eu que huit jours.

Quoique le Roi eût fait des défenses * rigoureuses d'écrire dans les Païs Etrangers l'emprisonnement de Don Carlos, la nouvelle en fut bien-tôt répandue. La plûpart des Princes de la Chrétienté de-

* *Cabrera, Histoire de Philippe II. Hist. de D. Juan, &c.*

manderent

manderent sa grace. L'Imperatrice surtout en écrivit au Roi son frere, avec toutes les instances imaginables. Il y avoit long-tems que sa Fille aînée étoit promise au Prince d'Espagne. Le Roi qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de liberté & de crédit à son Fils, avoit toujours differé l'accomplissement de ce mariage. Entr'autres prétextes de ce retardement, il fit courir un bruit, que depuis la chute de Don Carlos à Alcala, les Medecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'enfans. Ce bruit passa pour un artifice, & l'Imperatrice même n'y ajoûta point de foi. Cependant il étoit d'autant plus aisé au Roi de tirer cette alliance en longueur, que Don Carlos ne la pressoit pas autant qu'il auroit pû. Quelque avantageuse qu'elle fût pour ses desseins, il faisoit scrupule d'épouser une Princesse qu'il ne pouvoit aimer L'Imperatrice qui ignoroit le secret de son cœur, ne trouvoit que ce seul parti digne de sa Fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la mort de la Reine d'Espagne si proche qu'elle étoit, elle ne prévoyoit pas que cette aînée prendroit la place de cette malheureuse Reine, & que le Roi son Frere, comme par une espece de fatalité, dût épouser toutes les Princesses qui auroient été promises à Don Carlos. Le Roi qui voyoit plus loin qu'elle: prit un soin tout particulier de la ménager dans cette occasion, & de se justifier dans son esprit. Cependant cette nouvelle

jetta les Rebelles de Flandres & de Grenade dans un desespoir, qui produisit des effets bien sanglans. Il en auroit produit encore de plus cruels, si les Turcs eussent tenu parole; mais Miquez ne jugea pas, que sans l'appui du Prince d'Espagne il dût hazarder la Flotte Ottomane dans des lieux si éloignez de tout secours pour elle, en cas de desavantage. Il se rendit aux oppositions que les autres Ministres de la Porte firent contre la continuation de cette Entreprise; & elle fut changée en celle de Chypre; où il fit voir, par les services merveilleux qu'il rendit, *a* que son esprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du Serrail; & que l'amour de la volupté ne rend pas toujours incapables de grandes choses, ceux qui en sont possedez.

Cependant les Inquisiteurs instruisoient avec une affection & une diligence incroyable le Procès de l'infortuné Don Carlos. Leurs anciennes animositez contre lui, parurent si ouvertement, qu'il n'y avoit que l'interêt seul de la Religion qui y étoit mêlé, qui pût les faire supporter. *b* Ils envoyerent chercher dans les Archives de Barcelone le Procès Criminel que Don Juan II. du nom Roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au

a *Cabrera, Hist. de Philippe II. M. de Thou, Strada, &c.*

b *Cabrera, Hist. de Philippe II. Hist. de D. Juan.*

Prince de Viane Don Carlos son fils aîné. On fit traduire ce procès de Catalan en Castillan, pour servir tout ensemble de modele & d'autorité. L'affaire fut proposée à l'Inquisition, sous l'espece du Dauphin Louis XI. & du Roi Charles VII. son pere. Comme toutes les opinions furent semblables, on en peut juger par celle du celebre Docteur Navarre, qui est inserée dans *a* l'Historien de Philippe II. Il décide qu'un Roi qui découvre que l'héritier présomptif de la Couronne veut sortir des Etats, doit le faire arrêter, si son évasion peut être un sujet de division dans le Royaume, & que les ennemis de l'Etat en puissent tirer quelque utilité considerable : mais surtout, si ces ennemis sont des Hérétiques, & qu'il y ait la moindre raison de craindre ou de soupçonner que le Prince ne les favorise. Le Sacrifice que le Roi faisoit des sentimens de la nature au repos de l'Etat, fût préféré par les Inquisiteurs à l'obéissance d'Abraham *b*. Ils comparerent tout d'une voix ce Prince au Pere Eternel, qui n'avoit pas même pardonné à son Fils unique pour le salut des hommes.

La procedure ne pouvoit pas être longue devant des Juges si bien disposez. Les seules Lettres de l'Amiral de Chastillon,

a *Cabrera.*

b *Monsieur le Laboureur sur Chastelnau, au Chap. de Dom Charles.*

du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Consistoire d'Anvers, & de Jean Miquez, suffisoient pour former la sentence, & Don Carlos fut condamné à demeurer dans sa prison. Le ressentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le conseil, ou qui l'avoient approuvé. Ils crurent qu'ils n'échapperoient jamais à sa vengeance, s'il revenoit un jour en liberté; & ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent achevé de le perdre. Le Cardinal Spinosa remontra au Roi qu'il n'y avoit point de cage assez forte pour cet oiseau a, & qu'il falloit bien-tôt s'en défaire, ou lui donner les champs. Le peuple, près de qui c'est assez d'être malheureux pour être justifié, témoignoit tous les jours plus de passion pour l'élargissement du Prince. Le Roi qui craignoit quelque sédition, n'osoit plus s'absenter de Madrid: il jugea, après une meure deliberation, qu'il n'y auroit jamais de sureté pour lui, ni pour ses Ministres, à mettre le Prince en liberté, & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit sujet d'en craindre, qu'en le faisant mourir. Durant quelque tems, b on mêla dans tout ce qu'il prenoit un poison lent qui devoit bien-tôt lui causer une langueur mortelle; on en répandit

a *Campana, & Cabrera, Hist. de Philippe II. &c.*

b *Mr de Thou, & le Laboureur, Mayerne, Dupleix, &c.*

sur ses habits, sur son linge, & généralement sur tout ce qu'il pouvoit toucher. Mais soit que la jeunesse, & sa bonne constitution fussent plus fortes que le venin, ou que les personnes qui prenoient intérêt en sa vie, l'obligeassent d'user de préservatifs, cette voye ne réussit pas. Il fallut s'expliquer plus clairement, & le malheureux Prince apprit *a* qu'il pouvoit choisir le genre de sa mort. Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque chose plus que la vie, & qui craignoit la même destinée pour la personne qu'il aimoit. Quoique les Historiens d'Espagne ayent dit des emportemens & des foiblesses de ce Prince, pour noircir sa memoire, & justifier son pere, il est certain qu'il ne lui sortit qu'une seule chose de la bouche, qui pût passer pour plainte : ce fut que la Reine ayant à force d'argent trouvé le moyen de lui faire commander de sa part, qu'il demandât à voir le Roi ; comme un Garde lui vint dire que son pere venoit : dites, mon Roi, répondit-il, & non pas mon pere. *b* La soumission qu'il avoit pour les ordres de la Reine, le fit resoudre à se mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire, qu'il le prioit de considerer que c'étoit son sang qu'il alloit répandre. Le Roi lui répondit froidement, que quand il avoit du mauvais sang, il don-

a *Matthieu, Hist. de France.*
b *Mr de Mezerai dans sa grande Histoire.*

noit son bras au Chirurgien pour le tirer. Don Carlos au desespoir d'avoir fait une bassesse sans fruit, se leva brusquement à ces mots, & demanda à ses Gardes si le bain où il devoit mourir étoit prêt. Le Roi, soit pour repaître plus long-tems ses yeux de ce spectacle barbare, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchât à se rendre, lui demanda s'il n'avoit que cela à lui dire. Le Prince qui eût voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager ni pour lui ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la derniere fois, avec toute sa fiereté naturelle : Si des personnes, lui dit-il, pour qui ma complaisance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à vous voir, je n'aurois pas fait la lâcheté de vous demander grace, & je serois mort plus glorieusement que vous ne vivez. Le Roi se retira après cette réponse, sans témoigner aucune émotion. Don Carlos se mit au bain; * & s'étant fait ouvrir les veines des bras & des jambes, il commanda que tout le monde sortît. Puis prenant dans sa main un Portrait de la Reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au col, & qui avoit été la premiere occasion de son amour, il demeura les yeux attachez sur cette fatale peinture, jusqu'à ce que les frissons glassez du trépas le sur-

* *Dupleix, Hist. de France.*

prirent dans cette contemplation, & que son ame étant déja sortie à demi avec son sang & ses esprits, il perdit insensiblement la vue, & puis la vie.

On ne sçait point précisément le tems de cette mort ; on sçait seulement qu'elle arriva long-tems avant qu'elle fut publiée. On imprima une longue relation de sa mort, a qu'on disoit être une dyssenterie maligne, causée par ses dereglemens. La douleur des Peuples & le desespoir des domestiques du Prince, éclaterent si hautement, que les Historiens b les plus passionnez n'ont osé le dissimuler. Le Comte de Lerme à qui le Roi avoit confié la conduite de Don Carlos durant sa prison avoit conçu une amitié si extraordinaire pour lui, qu'il parut inconsolable aux yeux de toute la Cour. Le Roi pour qui ces regrets étoient autant de reproches, prit la voye qu'il jugea la plus propre pour leur faire cesser. Il récompensa magnifiquement les domestiques de Don Carlos. Il donna une Commanderie de Calavatra au Comte de Lerme, & le fit Gentilhomme de la Chambre. On vit bien que ces liberalitez n'étoient pas faites en reconnoissance de l'affection qu'on témoignoit à Don Carlos. Néanmoins le Public ne diminua rien de son

a *A Madrid en Espagnol, & depuis à Venise en Italien.*

b *Campan. Cabrera, Histoire de Philippe II, &c.*

empressement pour honorer la memoire de ce Prince. Comme on sçut que le Roi avoit dessein de lui faire des obseques avec une magnificence extraordinaire, la Ville de Madrid demanda qu'il lui fût permis d'en faire la dépense, & qu'on lui en laissât tout le soin. Quoique le Roi prévît que ces funérailles seroient accompagnées d'éloges, qui ne seroient gueres honorables aux ennemis du mort, il n'osa pas le refuser. Ses Historiens *a* le louent particulierement de la tranquillité d'esprit qu'il fit paroître le jour de cette pompe, lorsque regardant d'une fenêtre de son Palais la disposition & la marche de la cérémonie, il décida sur le champ une difficulté qui survint pour le rang entre les differens Conseils d'Etat que s'y trouverent. Les deux Fils de l'Empereur, qui étoient alors à la Cour d'Espagne, faisoient le deüil. Comme on s'approcha du Temple, *b* le Cardinal Spinosa qui les conduisoit immédiatement après le corps prit congé d'eux, & se retira sous prétexte d'un mal de tête qui lui prit. Mais comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irreconciliable ennemi que Don Carlos eût eu, on entendit plusieurs voix s'écrier autour de lui *c* qu'il ne pouvoit souffrir la présence du Prince, ni mort ni vivant. La premiere chose

a *Cabrera*, *Histoire de Philippe II.*
b *Cabrera*, *Histoire de Don Juan.*
c *Cabrera*, *Histoire de Don Juan.*

qu'on

qu'on découvrit, ce fut cet éloge célébre de l'Ecriture *a* pour un mort, qui étoit en gros caractères d'or sur le portail par où on entra. » Il nous a été ravi, de peur « que la malice du siécle ne changeât son « cœur, & que la flaterie ne séduisît son « esprit. « Tout ce qu'une douleur ingenieuse peut inventer pour se soulager, étoit mis en œuvre dans le superbe Mausolée où le Prince fut mis en dépôt. Mais comme tous les ornemens se rapportoient à l'Inscription Latine qui servoit d'Epitaphe, il suffit d'en rapporter le sens, pour faire comprendre l'esprit & le dessein de toute la pompe : *b* » A l'éternelle me- « moire de Charles Prince des Espagnes ; « des deux Siciles, des Gaules Belgique « & Cisalpine Heritier du nouveau Mon- « de, Incomparable en grandeur d'ame, « en liberalité, & en amour pour la véri- « té. « C'est ainsi que le génie élevé, & les inclinations héroïques de l'infortuné Don Carlos, furent à la fin representées sous leur propre nom de vertus, après avoir été si long-tems déguisées sous celui de vices par ses ennemis.

Pendant le tems que le Roi tint la mort de Don Carlos secrete, il résolut d'en faire donner la nouvelle à la Reine dans le tems qu'elle accoucheroit. Il esperoit qu'une douleur d'esprit si sensible, jointe

a *Sap.* 4.
b *M. le Laboureur sur le Castelnau, au Chap. de Don Carlos, Mayerne, &c.*

à celle du corps dans cet état, acheveroit de le vanger. Mais il connut bientôt qu'elle étoit mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer que Don Carlos avoit été sacrifié à la jalousie de son pere, *a* elle ne se contraignit point pour cacher le ressentiment qu'elle en avoit. Sa juste colere jetta son Mari dans de nouvelles inquiétudes Il crut qu'il avoit tout à craindre de son esprit & de son courage; mais plus encore de la considération extraordinaire que la Cour de France avoit pour elle, & de l'étroite correspondance qu'elle entretenoit avec la Reine sa mere. Peu de mois après la mort du Prince, la Duchesse d'Albe, qui avoit une des premieres Charges de la Maison de la Reine, entra un matin dans sa chambre avec une médecine à la main. *b* La Reine lui dit qu'elle se portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas Mais la Duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord il blâma la Duchesse de son opiniâtreté: mais cette femme lui ayant représenté que les Médecins jugeoient ce remede nécessaire pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puisque ce me-

a *M. le Laboureur sur le Castelnau, au Chap. de Don Carlos, Mayerne, &c.*

b *M. le Laboureur, Mayerne, MS. de M. de Peiresc, &c.*

dicament étoit de si grande importance, il falloit nécessairement qu'elle le prît. Puisque vous le voulez, lui répondit-elle, *a* je le veux bien. Il sortit aussi tôt de la chambre, & revint quelque tems après, *b* habillé en grand deuil, pour sçavoir comment elle se trouvoit : mais soit qu'il y eût eu quelque méprise dans la composition du breuvage, soit que l'émotion extraordinaire où la Reine étoit, & la violence qu'elle se fit pour le prendre, lui donnassent une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour parmi de violentes douleurs, & après de grands vomissemens. Son enfant fut trouvé mort, *c* & le crâne presque tout brûlé. Elle étoit au commencement de sa vingt-quatriéme année, de même que Don Carlos, & dans la plus grande perfection de sa beauté.

La Fortune fit une vengeance si exemplaire de ces deux morts, qu'on ne doit pas en dérober la mémoire à la posterité. La beauté de la Princesse d'Eboli changea bien-tôt la confiance que le Roi avoit en elle, en un amour violent. Rui Gomez son mari, aussi jaloux des confidences que le Roi faisoit à sa femme, que des faveurs qu'elle faisoit au Roi, fit dessein de se défaire d'elle ; mais la Princesse l'ayant

a *M. Mezerai dans sa grande Histoire.*

b *Mayerne, Turquet, Hist. d'Espagne MS. de M. de Peiresc, &c.*

c *M. le Laboureur, Mayerne, &c.*

découvert, elle le prévint, & se défit de lui. Depuis elle tint toujours Don Juan éloigné de la Cour, sous pretexte de divers emplois : mais en effet, parcequ'il la vouloit traiter avec l'autorité que leur long & familier commerce lui donnoit sur elle. Elle lui fit donner le Gouvernement de la Flandre, dans l'esperance qu'il y periroit, comme il auroit fait, si le courage & la fortune du Prince de Parme ne l'eussent sauvé. Dans cette conjoncture, elle apprit qu'il avoit découvert les mauvais offices qu'elle lui rendoit. La crainte qu'elle eut qu'il ne la ruinât, en faisant sçavoir au Roy tout ce qui s'étoit passé entr'eux, la fit resoudre à montrer des lettres du Prince d'Orange, qui étoient d'une consequence extraordinaire. Elles portoient que le mariage de Don Juan avec la Reine d'Angleterre étoit conclu, & que les Rebelles de Flandres avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce mariage seroit consommé, & sans autre condition que la liberté de conscience. Ces lettres furent données par Perez au Roi, qui reconnut d'abord l'écriture du Prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à sa frayeur en présence de la Princesse d'Eboli, elle prit ce temps pour lui dire la réponse que Don Juan avoit faite autrefois à Don Carlos, qui le traitoit de Bâtard. Elle fit aussi souvenir le Roi du faste avec lequel ce même Don Juan avoit reçu les acclamations de l'armée de Grenade, où les soldats charmez de quel-

que belle action qu'il avoit faite, s'écrierent en sa présence : *C'est le véritable Fils de l'Empereur.* Elle ajoûta son obstination à se vouloir faire Roi de Thunis ; & la perte de la Goulette, qu'il avoit laissé prendre en vengeance de ce que le Roy n'avoit pas favorisé son dessein. Ces diverses réfléxions, jointes au danger pressant de ce prétendu mariage d'Angleterre, penetrerent si avant dans l'ame du Roi, que ne croyant pas avoir le moindre tems à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à Don Juan, par une voye qui n'étoit pas suspecte, des bottines parfumées qui lui couterent la vie. Quelque temps après, on découvrit que la Princesse d'Eboli avoit fait écrire exprès par le Prince d'Orange, les lettres qu'on disoit avoir été interceptées, & qui avoient été si funestes à Don Juan. Le Roy conçut une si grande horreur de cette méchanceté, qu'elle éteignit son amour. La Princesse & Perez furent confinez dans une prison pour y finir leurs jours. Depuis, Perez s'étant échappé, il erra miserable dans toutes les Cours de l'Europe le reste de sa vie. Enfin Philippe II. lui-même, après avoir vieilli parmi les douleurs de tant de désastres, fut frappé d'une ulcere qui engendra une quantité effroyable de poux, dont il fut dévoré tout vivant, & étouffé quand ils ne trouverent plus de quoi se nourrir sur son corps. Ainsi furent expiées les morts à jamais déplorables d'un Prince magnanime, &

de la plus belle & de la plus vertueuse Princesse qui fut jamais. C'est ainsi que leurs ombres infortunées furent enfin pleinement appaisées par les funestres destinées de tous les complices de leur trepas.

FIN.

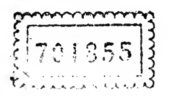
APPROBATIONS.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Duc de Guise, nouvelle historique*, & j'ai cru que l'impression pouvoit en être permise. Fait à Paris ce 25. Février 1714.

DANCHET.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier des Livres qui ont pour titre *les Esprits ou le Mari fourbé, nouvelle galante*; *Gaston Phebus, Comte de Foix; La Prédiction accomplie; Les deux Fortunes imprévues*; & *Zingis, Histoire Tartare.* A Paris les 2. & 4. Septembre 1721. & 18. Août 1722.

BLANCHARD.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé PIERRE VITTE, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, divers Ouvrages sous les Titres de *Histoires Galantes & Comiques*, *Tragiques & Galantes*, *l'Héroïne Mousquetaire*, *Relation Historique & Galante de l'invasion des Maures en Espagne*, *Ambassade de la Compagnie Hollandoise des Indes d'Orient vers l'Empereur du Japon* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres en tels Volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la

charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur d'Aguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur d'Aguesseau ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt-un, & de notre regne le septiéme. Par le Roi en son Conseil.

CARPOT.

Registré sur le Registre IV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 781. fol. 849. conformément aux anciens Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 24. Septembre 1721.

DELAULNE, *Syndic.*





